

ASNOOM

ASSOCIATION AMICALE SANTÉ NAVALE & D'OUTRE-MER



N° 139 - 99^e année
DÉCEMBRE 2019

CONGRÈS ASNOM

CORSE 2019





- 2 Le mot du Président**
- 2 Le site internet « asnom.org »**
- 3 La cotisation et les dons**
- 4 Fiche de renseignements**
- 5 CR de l'Assemblée Générale du 18 septembre 2019 (congrès national en Corse)**
- 12 Appel aux dons**
- 13 La lettre de « Solidarité Santé Navale »**
- 16 Actualités du S.S.A. et des Écoles**
- 23 *La vie des sections***
- 31 *La vie des promotions***
- 34 *Histoires vécues***
 - 34 Suite des souvenirs d'un médecin de la Marine. Mururoa (3^e partie) – Roland Bourcart (Bx 48)
 - 37 Campagne d'Indochine (1954-1956) – Bernard Broussolle (Bx 48)
 - 44 Un pharmacien de la Marine à l'ONU – Philippe Michel (Bx 65)
 - 45 Péripéties d'un chasseur de virus (1^{re} partie) – Georges Le Gonidec (Bx 51)
- 50 *Articles historiques***
 - 50 Périnatalité de la médecine française aux colonies (3^e partie) – Joël Le Bras (Bx 58)
 - 57 Des Petites Curie à la Radiologie – Michel Desrentes (Bx 65)
- 60 *Actualités***
 - 60 L'avenir des femmes dans les armées – Conférence par Chantal Roche (Bx 82)
- 62 *Hommage***
 - 62 Jean-Étienne Touze – Pierre Jeandel (Bx 66)
- 63 *Lu et à lire***
- 64 *Ils nous ont quittés et chroniques nécrologiques***
 - 67 Nouveaux adhérents – changements d'adresse
- 71 *Composition des bureaux de l'ASNOM***

Bulletin de l'Association Amicale Santé Navale et d'Outre-Mer (Reconnue d'utilité publique)
ISSN 0980 – 336 X

Siège Social : ASNOM – 19, rue Daru – 75008 PARIS – Tél. : 01 47 66 89 54

E-mail : amicale.asnom@gmail.com – Site : <http://www.asnom.org> – Facebook : Amicale Asnom

Permanence : jeudi après-midi de 13 h à 17 h et sur rendez-vous

Rédacteur en chef : Jacques MARTIN

Comité de rédaction : Simon-Pierre CORCOSTEGUI, Anny-France DAMAS, Michel DESRENTES,
Dominique JAUBERT, Philippe MICHEL, Alain RICHARD, Jean VALMARY

Maquette, réalisation et impression : Imprimerie Compédit Beauregard
61600 LA FERTÉ-MACÉ – Tél. : 02 33 37 08 33 – e-mail : imprimerie@compedit-beauregard.fr

Le mot du Président



En 1919 deux associations sont créées : la société amicale des anciens médecins et pharmaciens militaires coloniaux (fondée par les professeurs A. Calmette et M. Marchoux), et l'association amicale des anciens élèves de l'école principale du service de santé de la marine et des colonies. Elles fusionneront en mars 1930, sous le nom « Amicale Santé Navale et Coloniale » qui sera reconnue d'utilité publique en 1933. Puis après différentes appellations, c'est en 1985 que l'Association Amicale Santé Navale et d'Outre-Mer apparaît.

L'ASNOM a donc cent ans !

Est-ce une vieille dame ou une fringante centenaire ?

La faible présence d'adhérents lors des deux derniers congrès, où finalement le nombre de participants est 4 % des adhérents, et de votants 26 % des adhérents, pose un réel problème. Mais comment demander à ceux qui ne sont pas présents la raison de leur absence ?

Le congrès de Bastia a été, grâce à l'organisation sans faille, et à la disponibilité complète d'Edouard Kesmedjian et de Jacques Martin, une belle réussite, appréciée de tous les présents, et nous avons pu constater que l'Île de Beauté n'a rien perdu de sa réputation. Mais là aussi comment ne pas regretter la très faible participation des sections du Sud-Est de la France, bien proches de la Corse ?

En revanche nous avons aussi eu la réussite de la soirée navalaie avec 52 adhésions de « jeunes générations » et l'adhésion massive des aspirants médecins de l'ESA de la promotion 2018 « Médecin Colonel Henri Fruchaud » et de la promotion 2017 « Médecin Général Inspecteur Henri Rouvillois ». Nous leur souhaitons la bienvenue dans notre Amicale et espérons tisser des liens solides avec nos jeunes camarades. Nous remercions le Président de l'AGESSA et la Présidente de Santards Navalais et Traditions qui sont à l'origine de cette initiative.

Je me permets de conclure en écrivant que l'ASNOM pourra être une fringante centenaire grâce à la motivation et à la participation active de tous ses adhérents.

Il me reste à vous souhaiter de très bonnes fêtes de fin d'année, et à continuer de nous retrouver dans une ambiance chaleureuse.

Georges Durand (Bx 64), Président National de l'ASNOM

Le site de l'ASNOM : asnom.org, votre site.



Ce site en accès libre, bilingue (français et anglais), est bien connu à l'étranger.

Outre des renseignements utiles, comme le montant de votre cotisation, ou tout ce qui concerne le prochain congrès ; il contient un historique détaillé de l'oeuvre humanitaire des Corps de Santé français et, dès la parution du dernier numéro du Bulletin, la reprise et la conservation des articles à caractère historique et documentaire qu'il contient.

Lisez donc votre site. Pour transmettre, pour répondre, pour réfuter les affirmations dogmatiques, conseillez ce site ouvert : asnom.org



APPEL AUX DONNS

Le soutien du Fonds « Solidarité Santé Navale » aux projets de santé sélectionnés consiste en une contribution financière de l'association fondatrice ASNOM complétée par vos dons. Ces projets porteront le logo de notre École pour faire vivre sa mémoire dans la coopération internationale.

VOS DONNS ASSURERONT LE SOUTIEN DE PROJETS RESPONSABLES, REDEVABLES, INSCRITS DANS LA DURÉE ET FIDÈLES À LA DEVISE DE SANTÉ NAVALE.

**TOUT VERSEMENT DE DON FAIT L'OBJET D'UN REÇU FISCAL (66 % de réduction fiscale)
ENVOYÉ DANS LE PREMIER TRIMESTRE DE L'ANNÉE SUIVANTE
(Autorisation préfectorale d'appel à la générosité publique du 10 juillet 2019)**

vous pouvez faire un don :

- en souscrivant directement en ligne un don **ponctuel** ou **mensuel** en utilisant ce lien :
<https://www.helloasso.com/associations/fonds-solidarite-sante-navale/formulaires/2>
- ou en utilisant **le formulaire joint** et en joignant un chèque à l'ordre du FSSN.

FORMULAIRE DON

NOM :

Prénom : Promotion :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Tél. fixe : Mobile :

Adresse email :@.....

Déclare faire un don de euros.

Facultatif : je souhaite destiner mon don au projet :

Le Signature

Mode de paiement : chèque bancaire libellé à l'ordre du « **Fonds Solidarité Santé Navale** »
Compte LCL RIB / 30002 00453 0000008904P 30
IBAN / FR50 3000 2004 5300 0000 8904 P30

**Formulaire et chèque à adresser à notre trésorier
René DARRACQ – 1, impasse des Sternes – 17450 FOURAS**

La lettre de Solidarité Santé Navale



Rapport d'étape des projets soutenus en 2019

Grâce à la contribution annuelle de l'Asnom et aux dons des camarades, Solidarité Santé Navale soutient en 2019 huit projets dans deux domaines d'action : la prévention des risques et l'amélioration de l'accessibilité des soins. Chaque projet bénéficie d'un soutien financier calculé sur une base de 5 000 € éventuellement renouvelable.

1. PROJETS DE PRÉVENTION DES RISQUES :

• PROJET VIETNAM AFEPS 2019 – Création à Ninh Van (Province de Khánh Hòa) d'un Centre-Pilote de Formation au secourisme adapté à la plongée

En 2019, le Fonds poursuit son partenariat avec l'AFEPS (Association Francophone d'entraide et de Promotion des Sciences de la vie) qui a mis en place depuis 2008, auprès des pêcheurs-plongeurs vietnamiens, des formations de plongeurs-secouristes pour prévenir les accidents de plongée. Cette formation permet de prendre en charge immédiatement en mer ces accidents par l'apprentissage des gestes de secourisme et une formation à la RTI (Recompression Thérapeutique par Immersion) à l'oxygène selon le protocole décrit par les MC Blatteau et Pontier lors de l'expédition de Clipperton en 2005.

Des missions de formation des pêcheurs-plongeurs peuvent maintenant être organisées régulièrement à partir du Centre-Pilote de Formation au secourisme adapté à la plongée créé à Ninh Van. Le FSSN participe à l'acquisition des matériels nécessaires. Une mission a été organisée du 5 au 14 avril 2019. Elle était composée de trois intervenants venant du Centre-Pilote de Ninh Van : le responsable technique et interprète et deux formateurs. Les six intervenants venant de France se sont joints aux formateurs de Ninh Van pour former des pêcheurs-plongeurs sur deux sites : le district de Tuy Phong et l'île de Phu Quy. (Province de Binh Thuan) en collaboration avec trois personnels du Service des Affaires maritimes de la province.

Le Centre-Pilote a pu bénéficier du matériel acheté à Aqualong militaire avec la subvention du FSSN.

La formation du district de Tuy Phong s'est déroulée dans le quartier de Phuoc Thé pour 27 pêcheurs plongeurs dépendant de quatre ou cinq armateurs. La formation sur l'île de Phu Quy, à plus de 100 km des côtes a concerné 25 pêcheurs plongeurs.

Deux premières demi-journées ont été consacrées à la formation théorique : consignes de sécurité pour l'utilisation des bouteilles d'oxygène, prévention des accidents de désaturation, simulation d'exercices de remontée, prise de décision lors d'un accident de plongée et prise en charge d'un accident.

Une demi-journée de pratique en mer est consacrée à des ateliers sur le pont du bateau et dans l'eau avec simulation de RTI.

Ces pêcheurs vivent de la collecte des coquillages et des holothuries. Ils plongent à 25 m pendant deux heures environ trois à quatre fois par jour, le plus grand nombre ne fait aucun palier à la remontée. Ils souffrent tous de douleurs articulaires. Dans le quartier de Phuoc Thé sur 500 pêcheurs, une trentaine sont paraplégiques. Les entretiens révèlent les risques que prennent chaque jour ces hommes jeunes ou moins jeunes pour assurer la survie de leurs familles.

• PROJET MADAGASCAR RISEAL 2019 – Renforcement du réflexe sanitaire d'une population défavorisée pour lutter contre la maladie bilharzienne dans les zones rurales de la Région Est

Ayant déjà bénéficié d'un appui de Solidarité Santé Navale en 2017 pour la réalisation d'un projet innovant liant la riziculture et la bilharziose, RISEAL Madagascar veut en 2019 se focaliser sur la trilogie conservation-bilharziose-assainissement dans les zones rurales isolées.

Dans la région de la rivière Nosivolo, la prévalence de la bilharziose atteint 80 % de la population dont le quotidien dépend étroitement de la rivière (lavage, nourriture, transport).

Dans le cadre du Projet avec le FSSN, différents supports de communication ont été préparés dans un premier temps : boîtes à image, affiches, brochures et films. Puis 35 animateurs ont été choisis par les villageois pour leur savoir-faire et leur faculté de mobiliser la population. Ce sont eux qui assureront la sensibilisation de la population dans leurs villages respectifs.

Une enquête CAP (Connaissances, Attitudes, Pratiques) a été réalisée auprès de 300 villageois, dont 53 % de femmes, elle a porté sur la connaissance de la bilharziose, les conditions d'exposition, les pratiques face à la maladie et les attentes de cette population.

Plus de 60 % des individus enquêtés connaissent la bilharziose ou « diarrhée sanglante ». La fréquence du contact avec l'eau de surface est journalière pour 84 % d'entre eux. L'enquête a montré que 23,3 % des individus font encore leurs besoins à l'air libre, 21 % au bord de l'eau. Il est à noter que 64,3 % utilisent des latrines, mais de façon intermittente.

Au mois de juillet 2019, une séance de sensibilisation a été organisée sur le terrain à Marolambo avec les 35 nouveaux animateurs et le concours d'une équipe de scouts pour réaliser des sketches.

Une formation bilharziose a été réalisée avec les outils de communication préparés : affiches, films.

Une formation WASH (Water, Sanitation, Hygiène) a expliqué l'utilisation des latrines, le lavage des mains et l'accès à l'eau potable.

Une émission de radio locale relatera désormais ces messages sur un rythme hebdomadaire.

Une nouvelle enquête CAP est prévue avant la fin de l'année pour mesurer l'impact de cette campagne.

• PROJET NIGER CERMES 2019 – Étude des Arboviroses chez les moustiques en habitats urbains dans la ville de GAYA au Niger

La situation des arboviroses au Niger est peu renseignée, alors que la situation géographique du Niger rend facilement prévisible leur existence. Le Niger est particulièrement exposé au développement et à la propagation d'Aedes, vecteurs des arboviroses, en raison de son climat et de ses conditions environnementales.



VIETNAM AFEPS
Prise en charge plongeur accidenté.



VIETNAM AFEPS
Mise à l'eau plongeur accidenté.



MADAGASCAR RISEAL
Sensibilisation par films et sketches.



NIGER CERMES
Capture domiciliaire de moustiques.



BÉNIN GRAFED
Dépistage malnutrition infantile.



TOGO SEFRAH
Prothèse tibiale et fémorale.



BÉNIN OMF
Respirateur CPAC à Djougou.

L'objectif général du projet est de rechercher la présence d'arbovirus chez les moustiques de la ville de Gaya située sur les rives du fleuve Niger à environ 300 km au sud-est de Niamey.

L'accord du comité national d'éthique pour la recherche en santé ayant été obtenu, une première mission s'est déroulée en mai 2019, en saison chaude et sèche. La densité vectorielle a été étudiée par la capture de moustiques au repos à l'intérieur des chambres des habitations après pulvérisation d'insecticide à effet *knock-down*. La densité des espèces anophéliennes et des culex a été mesurée, aucun Aedes n'a été capturé à cette période. Aucune larve de moustiques n'a été collectée au cours de cette enquête. Cette situation pouvant s'expliquer par le nombre réduit de gîtes pendant cette période sèche avec des températures élevées.

Deux enquêtes similaires sont prévues en septembre (saison pluvieuse) et en décembre, en saison froide. Après cette période d'inventaire, la recherche d'antigènes viraux sera évaluée par la réaction RT-PCR chez les moustiques capturés. Elle permettra de déterminer les espèces et les périodes à risque de transmission d'arboviroses.

• **PROJET BÉNIN GRAFED 2019 – Prévention de la malnutrition chez les enfants de 0 à 5 ans dans l'Arrondissement de Tanvé**

Le Projet de Prévention de la Malnutrition chez les enfants de 0 à 5 ans dans l'Arrondissement de Tanvé est né de la collaboration entre l'ONG GRAFED (Groupe de Recherche, d'Action et de Formation en Épidémiologie et en Développement) et les autorités locales.

L'étude vise à mettre en place les bases d'un dispositif permanent de suivi de l'état nutritionnel des enfants de 0 à 5 ans dans l'arrondissement de Tanvé en vue de la prévention de la malnutrition. Dans un environnement pauvre en personnel de santé, il s'agit de rendre les femmes enceintes et les mères capables de dépister elles-mêmes, chaque semaine, les signes de malnutrition chez leurs enfants de 6 à 59 mois à l'aide du bracelet MUAC (Mid-Upper Arm Circonférence).

Après une présentation du projet aux Autorités Politico Administratives de la zone d'intervention, une formation d'une journée a permis de renforcer les capacités des soignants et des relais communautaires sur la détection des sujets à risque et la prise en charge des enfants malnutris. Une campagne de sensibilisation des femmes enceintes et des mères a été organisée auprès de 817 femmes qui ont chacune reçu un bracelet MUAC. Neuf enfants malnutris ont été dépistés au cours de cette campagne dont une malnutrition aiguë sévère.

Une seconde campagne de sensibilisation et de formation est prévue ainsi que l'organisation de groupes de soutien par des pairs-éducatrices (mères aînées) et un suivi porte-à-porte des enfants par les relais communautaires.

2. PROJETS D'AMÉLIORATION DE L'ACCESSIBILITÉ AUX SOINS :

• **PROJET TOGO SEFRAH 2019 – Rapprochement et amélioration des soins ortho-kinésithérapiques aux populations rurales de la région des savanes**

Dans la région des savanes, au Nord du Togo, il existe un écart considérable entre les services existants et les besoins réels en matière de santé orthopédique et kinésithérapique.

Le projet vise à améliorer les connaissances des communautés rurales sur les pathologies handicapantes, les avantages d'une prise en charge précoce et la mobilité des enfants atteints de moins de 12 ans dans 2 districts sanitaires.

Entre janvier et août 2019, SEFRAH a mis en œuvre les activités du projet. La démarche de sensibilisation des populations rurales sur les pathologies handicapantes et les avantages d'une prise en charge précoce s'est déroulée en deux phases : une phase d'entretien avec les chefs de villages, responsables d'associations, de groupements, de représentants des jeunes et des femmes dans les chefs-lieux des 42 cantons des districts sanitaires de Kpendjal et de l'Oti, et une phase de restitution par ces derniers dans leurs villages. Au total plus de 4 000 personnes ont été sensibilisées dont 41 % de femmes.

Une émission animée sur le thème : « les maladies handicapant la motricité des enfants : causes, complications et traitement précoce » a été diffusée sur trois radios locales en français, en moba, en tchokossi et en gourma, ainsi que des messages d'éveil et de démythification du handicap, de ses vraies causes, du droit des enfants souffrant d'une déficience à être pris en charge précocement.

Dans chaque canton, une séance de consultation foraine a été organisée pour 814 patients dont 47 % de moins de 12 ans. Les pathologies enregistrées sont des déformations des membres, des malformations, des hémiplésies infantiles, des séquelles de Paralysie Obstétricale du Plexus Branchial (POPB), des ostéonécroses de la tête fémorale, des infirmités motrices cérébrales IMC, des séquelles de neuro-paludisme et des amputations.

Depuis le démarrage du projet, un total de 71 enfants dont 25 filles : 43 enfants dont 16 filles ont été appareillés au Centre Régional d'Appareillage Orthopédique et de Rééducation Fonctionnelle (CRAO-RF) pour ortho prothèse, attelle, orthèses ou correction plâtrée, 28 enfants dont 9 filles ont pu bénéficier d'une rééducation fonctionnelle.

Les principaux résultats du projet ont été atteints, il reste à réaliser l'évaluation finale qui mesurera le gain d'autonomie de ces enfants, en particulier dans l'accessibilité scolaire.

• **PROJET BÉNIN OMF 2019 – Lutte contre la mortalité néonatale à l'Hôpital de Djougou**

Depuis 2018, le service de néonatalogie de l'hôpital de Djougou, géré par l'Ordre de Malte France (OMF) a été aménagé pour accueillir les bébés prématurés ou de petit poids de naissance. Le FSSN a été sollicité pour permettre l'acquisition d'un respirateur CPAP (Continuous Positive Airway Pressure).

La CPAP permet une ventilation à pression positive continue des voies aériennes, non invasive. Associée à l'oxygénothérapie, c'est le pilier actuel du traitement de la détresse respiratoire en Afrique au Sud du Sahara. Malheureusement un seul bébé peut monopoliser un appareil pendant 24 à 72 heures en moyenne, les autres cas de détresse respiratoire ne peuvent alors être pris en charge. Il sera donc nécessaire d'avoir plusieurs appareils pour sauver le plus grand nombre de nouveaux-nés en détresse. L'efficacité de la CPAP dépend également de la précocité de son utilisation. Cet appareil a également l'avantage de pouvoir être utilisé sans la présence obligatoire d'un médecin réanimateur contrairement à l'intubation classique.

À l'hôpital de Djougou, la détresse respiratoire constitue la principale cause d'admission dans l'unité de néonatalogie et aussi l'une des principales causes de décès néonatal. La réception de l'appareil a eu lieu le 27 mars 2019, la formation de tout le personnel de pédiatrie a été terminée le 18 avril 2019 et nous disposons des résultats du premier trimestre d'utilisation. Sur 399 nouveaux nés admis, 28 % étaient en détresse respiratoire. Seuls 34 enfants (29,8 %) ont pu bénéficier de la CPAP, dont 28 ont survécu (82 %). Sur les 80 enfants qui n'ont pu recevoir qu'une oxygénothérapie, seuls 49 ont survécu (61 %).

Notre Camarade Bertin Atche a pu se rendre sur place et entrer en contact avec les responsables. La disponibilité de statistiques antérieures permettra de suivre ces résultats et de mesurer le bénéfice réel d'un tel équipement dans cet environnement.

• PROJET TOGO AFAGNAN 2019 – Prise en charge des fistules obstétricales

L'hôpital d'Afagnan, situé au Togo à 120 km de la capitale Lomé, géré par l'Ordre St-Jean-de-Dieu, est soutenu depuis 2015 par le FSSN pour la prise en charge des patientes atteintes de fistules obstétricales.

Grâce à ce financement, des patientes totalement démunies peuvent accéder à un traitement chirurgical curateur. L'hôpital est maintenant une référence dans le traitement de cette affection.

Cette notoriété incite les différentes associations telles la WILDAF (association femmes, droit et développement en Afrique), l'UNFPA (Fonds des Nations unies pour le développement), ou le ministère de la Santé à initier des campagnes de dépistage des fistules et à orienter les malades vers l'hôpital d'Afagnan.

Le début de l'année 2019 a été marqué par une mission, en février, assurée par trois chirurgiens urologues. Ils ont pu opérer vingt patientes dont 10 fistules proprement dites et 10 incontinences d'urines, séquelles de fistules obstétricales guéries ou fermées. Les incontinences post fistules sont en effet fréquentes (30 %) chez les patientes qui présentaient une large fistule de la région cervico-trigonale, celle-ci assurant en grande partie la continence urinaire.

Une nouvelle mission est prévue en octobre 2019. Au total, depuis 2015, l'appui du FSSN a permis à plus de 160 patientes de bénéficier d'une intervention curatrice. L'association WILDAF assure le dépistage dans les villages et l'acheminement des patientes lors des missions. Sur place, un chirurgien est en formation pour intervenir désormais en dehors des missions.

• PROJET VIETNAM ND2 2019 – Prise en charge des enfants épileptiques défavorisés à l'Hôpital Nhi Dong 2, ancien Hôpital Grall d'Hô Chi Minh Ville

Notre camarade Jacques Zwingelstein (Bx 47) et son épouse Nhung ont souhaité par un don ciblé annuel qu'un soutien soit apporté aux enfants épileptiques issus de milieux défavorisés et hospitalisés à l'Hôpital Nhi Dong 2, ancien hôpital Grall et principal établissement pédiatrique d'Ho Chi Minh ville. Pierre Jallon (Bx 65), neurologue et notre correspondant du Fonds au Vietnam, pilote ce projet. Une convention signée en décembre 2015 et un comité de pilotage lient le Fonds Solidarité Santé Navale et la direction de l'Hôpital.

Le projet a comporté une prise en charge diagnostique portant sur des examens complémentaires coûteux (IRM, EEG de longue durée, groupage HLA) prescrits à des enfants nécessitant de plus de six ans (en dessous les soins sont pris en charge par l'État).

Depuis 2018, le système d'assurance rembourse désormais certains examens complémentaires comme les EEG de longue durée. Mais dans le même temps, on est maintenant confronté au « nouveau monde » des épilepsies de l'enfant : les affections génétiques et les affections métaboliques. Le diagnostic étiologique de ces épilepsies rebelles demande des examens coûteux non réalisables sur place. Au cours des six derniers mois, douze nouveaux patients ont été inclus, ce qui porte à 49 le nombre d'enfants ayant bénéficié depuis 2016 du soutien du Fonds.

Il s'agit, dans la plupart des cas, du bilan (souvent IRM 3 tesla) d'une épilepsie pharmaco-résistante, mais, fait nouveau et qui a tendance à s'amplifier, le Fonds a été utilisé pour des tests génétiques en vue d'un conseil génétique. Durant ce dernier semestre, les recherches génétiques, ciblées par la clinique, ont représenté déjà près de 65 % des fonds utilisés.

Ce partenariat, correspondant aux préoccupations et aux attentes des autorités de l'Hôpital Nhi Dong 2 « Grall » se poursuivra annuellement, il s'accompagne de l'organisation d'un enseignement d'épileptologie clinique et de la formation de jeunes neurologues.

Ces projets et leurs rapports d'étapes, sont consultables en ligne à la rubrique solidarité internationale du site www.santenavale.org.

Vous pouvez faire un don ponctuel ou mensuel directement en ligne en utilisant ce lien :

<https://www.helloasso.com/associations/fonds-solidarite-sante-navale/formulaires/2>

Ou en utilisant le **formulaire joint** et en joignant un chèque à l'ordre du FSSN.

Merci pour votre confiance et votre générosité.

Le Conseil d'administration du Fonds : J.-C. Cuisinier-Raynal (59) (président), René Darracq (60) (trésorier), Louis Reymondon (55) (secrétaire), Jacques Bahuaud (62), Michel Ducorps (67) et Bertin Atche (86), administrateurs.

Comité scientifique : Philippe Barnaud (60), Jean-Loup Rey (61), Michel Blanchot (64), Pierre L'Her (64), Robert Tinga Guiguemde (69) et Alain Fabre (79).

Correspondants : Vietnam : Pierre Jallon (65). Togo : Mofou Belo (81). Sénégal : Pierre Fabries (2004). Cameroun : Tona Wassia (Bx 88).

Communication : Philippe Roche (80), Jacky Brunetaud (80), Guillaume Cassourret (2000), Romain Loeffler (2004).

Fonds Solidarité Santé Navale – Siège social : 19, rue Daru • 75008 Paris
Adresse postale : 157, rue Fernand Audeguil – 33000 Bordeaux • Tél. : + 33(0)6 79 23 27 33
solidaritesantenavale@gmail.com • www.santenavale.org



TOGO AGAGNAN
Dépistage fistules obstétricales dans les villages.



VIETNAM ND2
Hôpital pédiatrique Nhi Dong 2.

NOMINATIONS-PROMOTIONS

Les rang et appellation de médecin général sont conférés dans la 2^e section des officiers généraux du Service de Santé des Armées à M. le médecin chef des services de classe normale François Lefebvre (Bx 1977) pour prendre rang du 16 octobre 2019.

JORF du 30 mai 2019

Mme la médecin générale inspectrice, médecin-chef des services hors classe Geneviève Sola (Bx 1976) est nommée chargée de mission auprès de la directrice centrale du Service de Santé des Armées à compter du 1^{er} juillet 2019.

M. le médecin général inspecteur, médecin-chef des services hors classe Rémi Macarez (Ly 1980)* est nommé médecin-chef de l'hôpital d'instruction des armées Percy à compter du 24 juin 2019.

M. le médecin général, médecin-chef des services hors classe Vincent Duverger (Bx 1977) est nommé médecin-chef de l'hôpital d'instruction des armées Bégin à compter du 1^{er} juillet 2019.

JORF du 9 juin 2019

M. le médecin général, médecin chef des services hors classe Jean-Claude Rigal-Sastourné (Bx 1979) est nommé directeur des hôpitaux relevant de la direction centrale du Service de Santé des Armées à compter du 1^{er} juillet 2019. Il prend, à compter de la même date, les rang et appellation de médecin général inspecteur.

M. le médecin chef des services de classe normale Renaud Dulou (Bx 1985) est nommé médecin-chef de l'hôpital d'instruction des armées Clermont-Tonnerre à compter du 24 juin 2019. Il prend, à compter de la même date, les rang et appellation de médecin général.

JORF du 20 juin 2019

Les rang et appellation de médecin général inspecteur sont conférés dans la 1^{re} section des officiers généraux du Service de Santé des Armées, avec maintien dans ses fonctions de directeur central adjoint

du Service de Santé des Armées pour prendre rang du 1^{er} juillet 2019 à M. le médecin chef des services de classe normale Jean-Bernard Orthlieb (Ly 1981).

M. le médecin chef des services de classe normale Sylvain Ausset (Bx 1984) est nommé commandant des écoles militaires de santé de Lyon-Bron à compter du 29 juillet 2019. Il prend, pour compter de la même date, les rang et appellation de médecin général.

JORF du 26 juin 2019

M. le médecin général inspecteur, médecin-chef des services hors classe, Hervé Foehrenbach (Ly 1978) est nommé directeur de la formation, de la recherche et de l'innovation relevant de la direction centrale du Service de Santé des Armées à compter du 29 juillet 2019.

M. le médecin général, médecin-chef des services hors classe, Dominique Lechevalier (Bx 1977) est nommé chargé de mission auprès de la directrice centrale du Service de Santé des Armées à compter du 29 juillet 2019.

JORF du 1^{er} juillet 2019

Mme la médecin générale inspectrice, médecin cheffe des services hors classe Geneviève Sola (Bx 1976) est nommée inspectrice à l'inspection du Service de Santé des Armées à compter du 2 septembre 2019.

M. le médecin général, médecin chef des services de classe normale Christian Bay (Bx 1980) est nommé directeur adjoint de la médecine des forces relevant de la direction centrale du Service de Santé des Armées à compter du 7 août 2019.

JORF du 20 juillet 2019

André Pierre (Bx 63)

* Membre de la section Brest de l'ASNOM.

SAMEDI 5 OCTOBRE 2019 : BAPTÊME DE LA PROMOTION 2018 DE L'ÉCOLE DE SANTÉ DES ARMÉES

Nous étions trois représentants de l'ASNOM (Alain Richard, René Darracq et Jacques Martin) invités à assister à la cérémonie du baptême de la promotion 2018. Cette promotion a adhéré massivement à l'ASNOM. À noter par ailleurs le cinquantenaire des promotions 69 des ESSA de Lyon et Bordeaux dont de nombreux représentants étaient dans les tribunes.

Ce sont 108 aspirants dont 7 futurs pharmaciens qui furent les acteurs du baptême de leur promotion. Très belle cérémonie sous les ordres du Médecin Général Sylvain Ausset (Bx 84), Commandant les Écoles militaires de santé et Directeur de l'École de Santé des Armées.

Le parrain choisi par la promotion est le **Médecin-Colonel Henri Fruchaud** (1), Compagnon de la Libération dont la vie médicale et militaire fut particulièrement mouvementée d'une guerre mondiale à l'autre au cours du siècle dernier.

L'allocation du Médecin Général Sylvain Ausset présente le parcours remarquable civil et militaire de ce professeur de chirurgie.

« Votre parrain Henri Fruchaud s'est toujours destiné à la médecine. À l'âge de 19 ans, il passe avec succès le concours de l'externat des Hôpitaux de Paris. Un tel choix était déjà un marqueur d'investissement désintéressé vers l'aspect clinique de notre formation puisqu'il s'agissait à l'époque d'une formation exigeante non rémunérée et non obligatoire. Il interrompt ses études en novembre 1913 pour effectuer son service national et est déjà sous les drapeaux lorsqu'éclate le premier conflit mondial et suit donc son régiment d'infanterie (2) comme caporal brancardier. Près d'un tiers de cette classe 1914 allait trouver la mort au cours du conflit. Servant dans la troupe dans les affrontements les plus meurtriers, Henri Fruchaud franchira tous les échelons jusqu'à celui de méde-



(1) Fils de médecin, Henri Fruchaud est né le 16 juillet 1894 à Angers.

(2) Il s'agit du 90^e RI.



Carrousel par les cavalières de l'ESA.

cin auxiliaire. Quatre fois cité pour son comportement au feu, il se verra remettre la Croix de Guerre 14-18, sera médaillé militaire et fait chevalier de la Légion d'honneur.

À sa démobilisation (3), il reprendra un parcours universitaire interrompu près de six ans. Interne des Hôpitaux de Paris, chef de clinique, il deviendra professeur de chirurgie à l'aube du second conflit mondial au cours duquel il est de nouveau mobilisé.

Lors de la défaite, il choisit la voie de l'honneur dès juin 1940 en rejoignant les Forces Françaises Libres à Londres.

Praticien accompli et militaire aguerri, il prend la direction du Service de Santé des Forces Françaises Libres et affronte rapidement tous les aspects de votre futur métier.

Médecin embarqué en septembre 1940, il traite les blessés de l'expédition de Dakar (4). Médecin tropicaliste, il est au Gabon en novembre 1940 puis en Érythrée en février 1941. Médecin de l'avant, il est en Syrie en juin 1941, puis en Libye face à l'Afrika-Korps. Chef d'une structure chirurgicale, il impose l'implantation de ces dernières le plus à l'avant possible. Soldat vétéran de la Grande Guerre, il articule chaque échelon de soins avec les nécessités opérationnelles qu'il connaît mieux que personne. Enseignant accompli, il exploite chaque occasion qui lui est offerte de former les personnels sous sa responsabilité.

Il commande le poste avancé de Bir-Hakeim en 1942 jusqu'à l'extrême limite de ses forces avant d'être évacué. À sa guérison, il reprendra son activité chirurgicale à Damas comme chirurgien consultant des Forces Françaises Libres.

Puis ce sera la campagne d'Italie où à la tête d'une formation chirurgicale mobile, il accompagne le Corps expéditionnaire français jusque dans les neiges des Abruzzes, à la bataille de Cassino ou au débarquement d'Anzio. Joseph Kessel le décrira dans son livre « Tous n'étaient pas des anges », opérant sur le front de la bataille à 2 000 mètres d'altitude et deux jours de marche en avant des bases. De nouveau cité deux fois, il se verra décerner la Croix de Guerre 39-45, puis la Croix de compagnon de la Libération et sera promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Après-guerre, il poursuivra son œuvre de clinicien et d'enseignant en Orient jusqu'à ce que l'évolution de la situation politique le force à revenir en France où il exercera la chirurgie, avant qu'une hémorragie cérébrale ne le frappe en plein travail en 1960 (5).

Élèves de la promotion Henri Fruchaud, l'héritage que vous recevez de votre parrain est celui de la médecine militaire dans chacun de ses aspects :

– l'adhésion sans limite à la communauté militaire, en acceptant autant les risques qu'elle encourt que les objectifs qu'elle poursuit ; en la connaissant parfaitement pour mieux la servir ;



La Directrice du SSA passe en revue la promotion 2018 suivie par le médecin général Ausset.



Genoux, Terre !



Remise du fanion par la famille du parrain.



Défilé de la promotion 2018.

(3) Il retourne à Angers où il s'installe comme chirurgien. Quelques années plus tard il devient chirurgien à la clinique Saint-Léonard d'Angers, puis à l'hôpital de Châteaubriant en Loire-Atlantique. En 1937, il est professeur titulaire de clinique chirurgicale à l'École de médecine d'Angers.

(4) À bord du *Westernland*, le médecin commandant Henri Fruchaud soigne les blessés de l'expédition de Dakar, et parmi eux le commandant Thierry d'Argenlieu.

(5) Henri Fruchaud est décédé le 11 août 1960 à Brunoy dans l'Essonne. Il a été inhumé à Trémentines dans le Maine-et-Loire.

– l'adaptation à un contexte dur, jamais choisi, toujours changeant, pour développer et assumer une pratique originale et performante ;

– la nécessité de ne jamais oublier les leçons chèrement apprises.

Henri Fruchaud a pris ce chemin aride dès son âge d'homme et n'en a jamais dévié quoiqu'il lui en coûte. Il a su passer de la boue des tranchées aux conflits mécanisés, des principes de Dominique Larrey à l'avènement de la transfusion et de l'antibiothérapie, sans jamais oublier un seul enseignement des conflits passés.

Vous non plus, vous n'en oublierez aucun. Et vous passerez des défis de la lutte contre le terrorisme dans la bande Saharo Sahélienne à ceux posés par le système scorpion. Sans jamais négliger un héritage plusieurs fois centenaire, des principes de triage de Larrey à ceux du sauvetage au combat en passant par les enseignements de nos grands tropicalistes ; des enseignements d'Afghanistan à ceux de l'épidémie d'Ebola.

Élèves de la promotion Henri Fruchaud, ne perdez jamais le repère que vous offre votre parrain dans le monde instable et dangereux où

vous vous préparez à servir. Et pour vous guider, n'oubliez jamais d'où vous venez et pourquoi vous servez. »

NDLR : Sources des références de bas de page : Site Compagnons de la Libération.

Le chant de la promotion nouvellement baptisée a retenti à l'issue. Son refrain est un bel hommage au Médecin Colonel Henri Fruchaud :

« Ô Brûlant du désir de servir

Un homme reste debout sur les champs de bataille

Camarades, en avant, reprenons le flambeau

D'un soldat chirurgien et résistant sans faille

Inclinons face à votre courage

Officiers médecins-pharmaciens de la promotion Fruchaud. »

La cérémonie s'est terminée par un défilé impeccable de toutes les compagnies de l'ESA.

Jacques Martin (Bx 65)

CCE (1) 51 : L'ÉCOLE DE SANTÉ DES ARMÉES À LA CONQUÊTE DE L'EDHEC (5 AU 13 AVRIL 2019)



C'est le 5 avril 2019 vers 6 h du matin que les premiers Santards, accompagnés de quelques camarades civils en 3^e année de médecine, sont partis en direction du port mythique des Sables-d'Olonne dans le but de conquérir les trophées de la course croisière de l'Edhec. Cette année était prometteuse pour l'École de Santé des Armées (ESA). Avec près du double de l'effectif de l'an dernier (31 cette année contre une quinzaine l'an passé), 2 équipages sur mer (un sun fast 36 et un first 31.7) et 4 équipes sur terre (masculine experte, féminine experte, mixte expert, découverte), nous devenions des adversaires incontournables des autres grandes écoles.



Les terriens après le *mud conquest*.

Le Santard, champion sur terre, challenger en mer

Les résultats sur terre ne se sont en effet pas fait attendre. Comme vu plus haut, les équipes terre concourraient dans 2 grandes catégories : experte, catégorie au parcours plus long, et découverte. Dès le 1^{er} jour, l'équipe féminine experte monte en tête de sa catégorie. Le second jour, jour du *mud conquest* (parcours d'obstacles), les experts masculins terminent 2^e à 5 secondes des Bordaches, tandis que les autres équipes expertes survolent toutes leurs concurrentes. Les découvertes, eux, remontent 30 places dans leur catégorie. Ensuite, les

(1) Course Croisière de l'EDHEC (CCE). Lancée en 1969, par l'EDHEC Business School, (École des Hautes Études Commerciales du Nord), la compétition est désormais considérée comme le plus grand événement sportif étudiant d'Europe.

succès s'enchaînent notamment pour nos expertes féminines qui ne sont prises en défaut par une équipe adverse qu'une seule fois. Après des trails à n'en plus finir, des plongeurs dans la boue, une ascension de falaise, du canoë, du vélo et bien d'autres surprises, le résultat était sans appel : les terriens ont été bons. Les expertes féminines vont en finale en 1^{re} position sur 5, tandis que nos experts mixtes y vont aussi en 3^e position sur 6. Les experts masculins terminent 6^e sur 19, malheureusement aux portes de la finale, tandis que nos découvertes terminent 51^e sur 160.



Lyon n'est pas propice à l'entraînement marin. Et pourtant, nos 2 équipages ont su s'imposer comme des adversaires de taille face aux autres Écoles. Lundi 8 avril a lieu la première régates. Aidé par leur skipper, l'équipage du Sun Fast 36 (SF 36) réussit une belle régates et termine 5^e sur 20. Notre équipage 100 % étudiant quant à lui, arrive en retard sur la ligne de départ mais réussit tout de même, grâce à un bon bord de portant (vent arrière), à arriver 9^e sur 18.

Nous rejoignons le lendemain La Rochelle sans compétition à cause du brouillard et du manque de vent (qui daigna tout de même se lever en fin de journée). La traversée se fait sans histoire, sous spi ou parfois grâce à une « risée de fond de cale » (comprendre : au moteur) selon l'expression de Constance, une civile de l'équipage du SF 36.



Le spi, grande voile d'avant visible ici sur le 31.7.

Le mercredi fut une toute autre histoire. Avec un vent qui venait droit des Sables-d'Olonne, nos 2 équipages ont dû, en compétition, zigzaguer au près (c'est-à-dire avec le vent arrivant par l'avant du bateau) pour rejoindre les Sables. Après une course longue de plus de 12 h, le SF 36 arrive enfin vers 22 h 30 avec une drisse de grand-voile coupée en 2, tandis que l'équipage 100 % étudiant arrive vers 23 h.

Les conditions météorologiques nous permettent de disputer une seule et ultime régates de 2 manches, le jeudi 11 avril. Après ça, l'équipage 100 % étudiant termine 10^e sur 18 de sa catégorie tandis que le SF 36 termine lui 7^e sur 20 de sa catégorie.

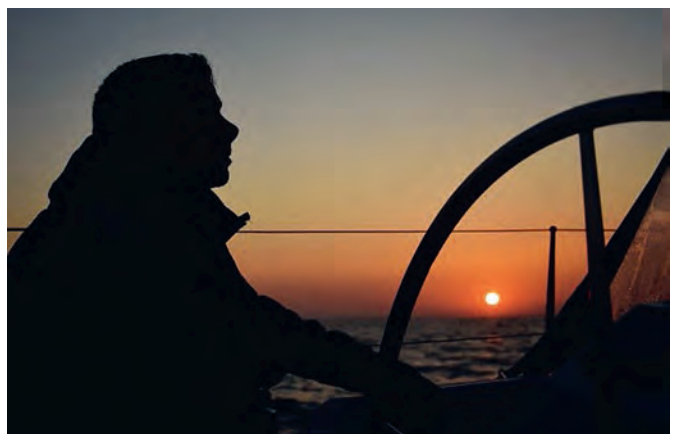


Les équipages au complet.

Convoyages Dire ce mot à un membre de l'équipage du 31.7 ramènera chez lui une foule de souvenir. En effet, ce sont 3 convoyages représentant quasiment 200 miles (370 km) et 45 h de navigation dont 30 h de nuit que cet équipage a effectués. Le premier pour amener un Oceanis 34 de Vannes jusqu'aux Sables-d'Olonne, le second fut l'imprévu et notre équipage amena son bateau de l'île d'Yeu jusqu'aux Sables, et le 3^e eut pour objectif de ramener le 31.7 jusqu'à son port d'attache, à Vannes. Ce dernier fut le plus agréable et le plus rapide, puisque poussé par un vent de travers de 30-40 km/h, notre équipage a pu finir le convoyage en 15 h, presque entièrement de nuit.

Une course, une organisation, beaucoup d'imprévus

Dont certains de taille ! Voici quelques exemples assez représentatifs... Le First 31.7, acheminé jusqu'aux Sables par un skipper professionnel s'est retrouvé coincé à l'Île d'Yeu le 5 avril après que ce même skipper se soit assommé sur la baume de grand-voile. En catastrophe, une partie de l'équipage s'est dérotée pour aller chercher le bateau et l'amener aux Sables. Ce convoyage imprévu se fait néanmoins dans de bonnes conditions, et le 31.7 arrive à 1 h du matin le 6 avril. Ensuite, le SF 36 casse sa drisse de Grand-Voile, se retrouvant dans l'impossibilité de hisser celle-ci pendant toute la durée de la course de La Rochelle aux Sables. Saluons ici la prestation de Tom, 2^e année et skipper du first 31.7, qui est monté jusqu'en haut du mât de l'autre équipage afin de faire passer la nouvelle drisse. Ce fut ensuite au tour de Guillemette, membre de l'équipage du First 31.7 de révéler ses talents de grimpeuse après que la drisse de spi du 31.7 se soit bloquée dans l'étau (câble en fer reliant le mât à l'avant du bateau) pendant une régates, empêchant de même d'envoyer le spi.



Le convoyage de nuit, froid mais si beau.

La plus « belle » anecdote reste tout de même celle de Saint-Malo, que je vous laisse découvrir ci-dessous :

Qui pouvait croire que Saint-Malo et les Sables-d'Olonne avaient quelque chose en commun, si ce n'est d'être proche de la mer ? Pas moi, aussi imaginez ma réaction quand, à 23 h, sortant de 12 h de navigation exténuante, j'appris que la confusion entre ces deux villes était possible. Voici l'histoire.

En vertu de notre partenariat avec l'association Terre Fraternité qui aide les blessés de l'Armée de Terre à vivre avec leur handicap, nous avons accueilli pendant une journée la Brigadier-Chef de 1^{re} classe Sabrina Daulaus, du 503^e régiment du train de Nîmes.

Paralysée du bras gauche, Sabrina avait accepté l'invitation de Terre Fraternité de se rendre sur l'un de nos bateaux pour une journée. Mais à la suite de quelques contraintes de temps, nous voulions la faire participer plutôt au Trophée Terre.

L'arrivée était prévue pour le mercredi 10 avril. Des camarades du Trophée Terre devait l'accueillir à la gare. Mais ils ne la trouvèrent pas.

Et pour cause, par suite d'une confusion faite par Terre Fraternité, elle croyait devoir se rendre à Saint-Malo pour nous retrouver. C'est ainsi qu'elle se retrouva seule, à 22 h, dans une ville qu'elle ne connaissait pas, et son rendez-vous à 300 km de là.

Après quelques tergiversations, elle arriva à bon port le lendemain vers 10 h du matin, et pût participer avec une équipe du Trophée Terre, à un trail d'une dizaine de km. Nous tenons ici à saluer sa patience ainsi que son esprit sportif qui a enchanté son équipe tout au long de la journée.

Les finales

Pour les finales du Trophée Terre, l'équipe experte mixte s'incline face à ses 2 concurrentes et termine 3^e de leur catégorie à 8 minutes des 2^e pour une course de 1 h 29 min. qui comptait du canoë et du trail. Les expertes féminines, pénalisées par une tendinite touchant une de leur coureuse, terminent 3^e de leur catégorie au temps brut. Mais bénéficiant de 6 minutes d'avance sur les 2 autres Écoles grâce à leurs bons classements de la semaine, elles terminent finalement 2^e, 2 minutes les séparant de chacune de leurs concurrentes.

Deux membres du Trophée Mer ont pu participer à la finale en tant que membre de l'équipage des Bordaches sur J80. Cet équipage commence la régates parfaitement bien et se positionne en tête pour le bord de portant. Mais une maladresse d'un des membres de l'équipage fait sortir la drisse de spi de son taquet (outil empêchant une corde de filer dans un sens ou dans l'autre. En l'occurrence, ce taquet retenait la drisse de spi, c'est-à-dire la corde qui maintenait cette voile d'avant en haut du mat). Le spi est aussitôt tombé dans la mer et s'est rempli d'eau, créant une « ancre flottante » et empêchant les équipiers de pouvoir le remonter. La partie était perdue, et l'équipage des Bordaches éliminé...

Une expérience inoubliable

Membre de l'équipage du 31.7 et organisateur de la CCE pour l'ESA, je dois dire que l'expérience fut une réussite au-delà de toute espérance. Pour les 2 équipages, l'expérience nautique gagnée est énorme (et notamment à travers les nombreuses heures de navigation de nuit), et l'envie de progresser ensemble encore plus forte qu'avant la CCE. Passer une semaine quasiment sans arrêt sur un voilier a été très formateur, et une première pour beaucoup d'entre nous. Le Trophée Terre a été pour ses participants une façon d'améliorer leur endurance, leur résistance et leur capacité d'adaptation à travers des épreuves aussi variées qu'exigeantes. Mais surtout, toutes ces épreuves ont renforcé la cohésion des équipes et équipages, nous ont permis d'aller au contact des autres Écoles pour défendre nos couleurs, et montrer que

le Santard d'aujourd'hui est le digne héritier des anciennes Écoles du Service de Santé des Armées. Je tiens à féliciter aussi nos camarades civils, au nombre de 4, qui acceptèrent de se joindre à nous dans cette formidable expérience.

Tout cela n'aurait pas été possible sans un soutien conséquent de plusieurs associations, que nous tenons à remercier. Tout d'abord l'association Sang pour sang sport, qui nous a assuré de son soutien dès octobre. Nos Anciens, qui nous ont grandement aidés à travers leurs 2 associations, l'Association Amicale des Anciens de Santé Navale et d'Outre-Mer (ASNOM), ainsi que la Société Amicale des élèves et anciens élèves des écoles du Service de Santé des Armées et de l'École du Val-de-Grâce (SEVG). Terre Fraternité ainsi qu'Unéo, qui nous ont aussi gracieusement apporté leur concours. Les facultés de médecine de Lyon qui nous ont soutenus dès connaissance du projet. Et enfin le Club de l'École de Santé des Armées, ainsi que le Bureau des promotions de l'École qui nous ont accompagnés tout au long de cette aventure.



Et moi, en tant que co-président de l'association de l'Équipage de l'École de Santé des Armées (EESA – qui organisait l'événement) avec l'Aspirant médecin Tom Crenon, je tiens à ajouter que c'est une réelle fierté pour nous d'avoir réussi à aller au bout de cette aventure. Les efforts employés ont été largement récompensés, la délégation s'est donnée plus que de raison, et nous savons que la seule chose qui pourra désormais surpasser la CCE 51 dans nos cœurs, sera la CCE 52. Je vous dis donc à l'année prochaine...



Aspirant médecin Renaud Clochard-d'Ussel
de l'École de Santé des Armées,
Promotion Médecin général inspecteur Rouvillois
Président de l'EESA
et membre de l'équipage du First 31.7.



Le first 31.7.

COURSE RELAIS ESA-CEYZÉRIEU

Le samedi 30 mars 2019, 94 élèves de la promotion médecin capitaine André Genet se sont retrouvés avec pour objectif de rallier la commune de Ceyzérieu, dans l'Ain, en partant des Écoles Militaires de Santé de Lyon-Bron (EMSLB). C'est en effet dans cette commune que notre parrain de promotion, décédé le 5 février 1945 de ses blessures après avoir transporté lui-même des blessés sous le feu de l'ennemi, est enterré.

Nous nous sommes donc rassemblés à 7 h 00 sur la place d'Armes de l'École, pour une courte allocution du MGI Foehrenbach, commandant celle-ci. Après cette courte cérémonie, le départ est lancé et les 4 premiers coureurs s'élancent.



Les 4 premiers coureurs sont prêts à partir, top départ lancé par le MGI Foehrenbach.

Au total, 103 kilomètres vont être parcourus par les 20 groupes de 3 à 6 personnes. Pour cela, deux bus et plusieurs véhicules légers – ces derniers conduits par des élèves de la promotion – avaient pour but d'emmener les coureurs à leur point de départ, mais aussi de les récupérer à leur arrivée. Par ailleurs, au moins deux cyclistes accompagnaient chaque groupe afin d'assurer leur sécurité sur des routes parfois assez fréquentées par les véhicules.



L'entrée dans la commune de Ceyzérieu.

La solide organisation de cette équipe de soutien nous a permis de tous nous retrouver le midi près de la salle des fêtes d'Ambronay, dans l'Ain, pour partager différents plats tous concoctés par les élèves eux-mêmes. Mais ce n'était pas encore fini pour un certain nombre de coureurs qui ont poursuivi le parcours l'après-midi pour enfin rallier notre point de destination : la place de l'église de Ceyzérieu, où le dernier

groupe a été accueilli par tous les autres participants – mais aussi par la famille de notre parrain et des personnalités de la ville – sous les applaudissements.

Arrivés à 17 h 30, il nous restait encore à nous changer en tenue de cérémonie afin de participer à un hommage au niveau de la tombe de notre parrain de promotion. Une gerbe y a été déposée en sa mémoire, et notre chant de promotion a alors résonné dans le cimetière.



Dépôt de gerbe sur la tombe de notre parrain de promotion.

Pour clôturer cette journée riche en moments partagés, un apéritif dînatoire offert par la commune nous a été proposé dans la salle des fêtes de cette dernière. Il ne nous restait alors plus qu'à retourner dans les bus, pour revenir aux EMSLB vers 23 h.



Ce parcours était l'occasion pour notre promotion de se retrouver autour d'un moment de cohésion, mais aussi de rendre hommage à notre parrain. Cela a nécessité une certaine préparation, qui a commencé dès 2017 : tracer le parcours, reconnaître celui-ci en vélo, assurer la restauration et la sécurité des coureurs, demander l'autorisation des communes... C'est un travail qui demande du temps et de la motivation. De la motivation, il y en a eu : de nombreuses personnes se sont portées volontaires pour aider au bon déroulement du projet. Que ce soit pour la confection des plats pour le midi ou encore pour conduire les véhicules rapatriant les coureurs, il y a toujours eu quelqu'un pour répondre présent. C'est dans ces occasions que l'on se rend compte que l'on appartient à une promotion dynamique qui prend à cœur ce qu'elle entreprend. Motivée et accordant de l'importance à ce qu'elle représente, elle a su donner une bonne image du Service de Santé des Armées aux différentes personnalités publiques qu'elle a pu rencontrer, mais aussi aux riverains et, plus encore, à la famille de notre parrain de promotion touchée par notre action.



L'AP Cyril et l'AM Cécile, deux des organisateurs du relais.

Mais cette journée n'aurait pas pu se faire sans l'aide de nos différents sponsors qui ont été présents dès la première heure afin de nous soutenir financièrement : la Société Amicale des élèves et anciens élèves du Service de Santé des Armées et de l'École du Val-de-Grâce (SEVG), l'Amicale Santé Navale et d'Outremer (ASNOM), la fédération TÊGO – association commune à l'AGPM et GMPA – ainsi que la Banque Française Mutualiste (BFM) via la Société Générale. Un grand merci à eux, sans qui la construction du projet aurait été bien plus délicate.

Un grand merci également à la famille Genet, aux différentes personnalités publiques qui ont bien voulu accepter notre passage dans leurs villes. Et enfin merci à tous les élèves de la promotion médecin capitaine André Genet pour avoir été aussi nombreux à participer à cet événement. Continuons comme ça !

REMISE DU PRIX CONSIROLLES 2019



J. Martin, Aspirants-médecins Anëlle Bicep, Mathilde Galey, Thomas Le Tat.

Traditionnellement et conformément aux statuts de l'ASNOM, honorant les volontés de Madame Ivonne Consirolles, le prix a été remis, le 3 juillet 2019, dans l'amphithéâtre Strasbourg de l'ESA, par Jacques Martin (Bx 65), secrétaire général adjoint de l'ASNOM, à l'aspirant-médecin Thomas Le Tat, major de promotion, à l'aspirant-médecin Mathilde Galey, pour s'être particulièrement impliquée dans la valorisation et la promotion des traditions du SSA et à l'aspirant-médecin Anaëlle Bicep, élève particulièrement méritante originaire du département des Landes.

Belle cérémonie, en présence du Médecin général inspecteur Hervé Foehrenbach, commandant des Écoles militaires de Santé et directeur de l'École de Santé des Armées, des autorités militaires régionales et de représentants de l'université de Lyon. Il a été procédé à la remise officielle du badge « qualification opérationnelle en santé des armées » aux élèves médecins et pharmaciens de 5^e année et du Mastère spécialisé « Médecine opérationnelle en santé des armées » aux élèves médecins et pharmaciens de 6^e année.

Jacques Martin

REMISE DU PRIX DES ANCIENS ÉLÈVES PHARMACIENS NAVALAIS

Le 1^{er} juillet 2019, à l'occasion de la cérémonie de choix des postes des aspirants pharmaciens en formation à l'École du Val-de-Grâce, René Darracq (Bx 1960), administrateur de l'ASNOM, remettait le Prix des Anciens Éléves Pharmaciens Navals au pharmacien aspirant Lucie Lequitte-Charransol, major de la promotion sortante.

À cette cérémonie, présidée par le médecin général Humbert Boisseaux, directeur de l'École du Val-de-Grâce (EVDG), assistaient la pharmacien général inspecteur Annick Pech (Bx 1975), inspecteur technique des services pharmaceutiques, le pharmacien général Pascal Favaro, directeur des approvisionnements en produits de santé des armées ainsi que le Corps enseignant et administratif des pharmaciens stagiaires de l'EVDG.

René Darracq rappelait brièvement la genèse de ce prix (voir bulletin ASNOM 137, page 14) destiné à distinguer une jeune camarade et lui adresser tous les vœux de réussite dans une carrière de pharmacien des armées aux multiples et riches facettes.

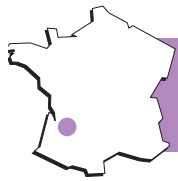
À cette occasion et au nom de l'ASNOM, il lui remettait également l'ouvrage « Une École Centenaire » rappelant la mémoire de notre École de Bordeaux.

Pour clôturer cette cérémonie, un verre de l'amitié réunissait tous les participants qui se retrouvaient ensuite pour une photographie devant la chapelle du Val-de-Grâce.

René Darracq (Bx 60)



René Darracq remettant le Prix des Anciens Pharmaciens Navals au pharmacien aspirant Lucie Lequitte-Charransol, major de la promotion 2019.



BORDEAUX – SUD-OUEST

Voyage de la section en Russie (mai 2019)

La Place Rouge était vide, avec nous marchait Ludmila, elle avait des cheveux blonds notre guide, Ludmila... Tous les Navalais de la section de Bordeaux se sont pris pendant quelques jours pour Gilbert Bécaud, avec l'assentiment tacite de leurs épouses.

Quelques heures avant qu'elle ne nous accueille à l'aéroport de Domodovievo, nous nous étions retrouvés, le 1^{er} mai au matin à Mérignac, pour embarquer, à l'heure suisse, sur un Airbus Swiss à destination de Moscou, malheureusement sans notre GO habituel, Yvon Quentric, empêché au dernier moment à cause d'une malencontreuse chute de son épouse. À peine sortis de l'aéroport, nous voilà donc dans le bus pour Moscou, tentant de déchiffrer, plutôt mal que bien, pour la plupart d'entre nous, l'alphabet cyrillique : Non, on ne lit pas « Pectopah », mais « Restoran »... On aura une semaine pour faire des progrès en russe.

Premier contact avec le gigantisme de la ville de Moscou sur l'autoroute entre l'aéroport et notre hôtel Ibis, tout neuf mais situé, malheureusement loin du centre-ville. Tous nos déplacements se feront donc en bus.

Au cours de ces trois jours, nous serons confrontés aux différents styles de l'architecture soviétique (Stalinien, Krouchtchevien et Brejnevien). Nous visitons le Mont des Moineaux, faisons le tour du lac qui borde le joli monastère de Novodievitchi, le Kremlin, la Place Rouge, mais pas l'église Saint-Basile, fermée en raison des fêtes de la Victoire de 1945, la cathédrale du Saint-Sauveur et la galerie Trétiakov. Nous fûmes même survolés par toute la force aérienne russe en répétition pour le défilé du 9 mai. Très belle balade en bateau sur la Moskova pour voir toute la ville depuis le fleuve et les contrastes entre les remparts historiques du Kremlin, les bâtiments soviétiques massifs comme l'hôtel Oukraïna, l'université ou le ministère de la Défense et les gratte-ciel modernes de Moskwa City. Le dernier jour, plongée dans la tradition orthodoxe avec la visite de la Laure de la Trinité Saint Serge à Serguiev Possad, sorte de Vatican orthodoxe, résidence du patriarche Kyril et lieu de pèlerinage pour les russes. Puis retour à Moscou pour admirer, en sous-sol, l'opulence des stations du métro, où quelques-

uns d'entre nous en ont profité pour créer quelques frayeurs aux babouchkas par des acrobaties sur un escalator. Heureusement, pas trop de bobos et pas besoin de recourir aux secours moscovites, nous pûmes donc terminer, comme prévu, la journée à la gare de Leningrad (qui a gardé son ancien nom) où nous attendait le beau TGV « Sapsan » qui allait nous conduire en 4 heures de Moscou à Saint-Petersbourg.

Arrivée à Saint-Petersbourg un peu avant minuit, premier contact avec notre nouveau guide Mikhaïl et installation à l'hôtel Ibis, encore, moins neuf mais beaucoup plus central qu'à Moscou.

Le lendemain matin, avec quelques degrés de moins mais toujours beau temps nous sommes prêts à entamer avec Mikhaïl, la moustache impeccable, la visite de la capitale des Tsars. Après avoir descendu la perspective Nevski, nous découvrons cette ville élégante, ses palais aux couleurs claires, ses nombreuses églises, les canaux et les quais de la Neva. Pas de traces de l'ancienne Leningrad soviétique mais beaucoup plus une ambiance impériale que l'on ressent particulièrement à la Citadelle Pierre et Paul où sont enterrés tous les tsars de la dynastie des Romanov, jusqu'à Nicolas II et sa famille, assassinés à Iekatarinbourg, lors de la révolution bolchévique et dont les dépouilles furent rapatriées à Saint-Petersbourg en grande pompe en 1998. Ambiance marine de guerre également avec les magnifiques bâtiments de l'Amirauté surmontés de leur flèche dorée.

Le lendemain, nous embarquons à bord de l'hydroglisseur qui va nous conduire à Peterhof en traversant le fond du golfe de Finlande. Nous quittons la ville par l'embouchure de la Neva bordée des nouveaux quartiers de prestige voulus par Vladimir Poutine avec le grand stade et l'immense tour Gasprom que nous voyons jaillir de la brume. Nous n'apercevons que de loin l'île de Kronstadt, toujours port militaire de la marine russe. Peterhof, le Versailles de Pierre le Grand, est un magnifique palais, entouré de jeux d'eau qui se mettent en route en musique à notre arrivée. Sur la route de retour vers Saint-Petersbourg, nous déjeunons dans une Isba avec menu russe typique, balalaïka et vodka à volonté. Nous terminons la journée en odeur de sainteté en assistant à une partie de la messe orthodoxe dans la cathédrale Saint Nicolas des Marins.

Notre dernière journée sera consacrée à la visite (un peu trop rapide) de l'Ermitage et au très beau musée Fabergé : les célèbres œufs mais aussi une multitude de magnifiques pièces d'orfèvrerie. Pour clore ce voyage nouveau repas russe et dernière nuit avant le retour vers Bordeaux en se jurant de se retrouver l'année prochaine pour de nouvelles aventures.

Dominique Jaubert (Bx 65)



Le groupe.

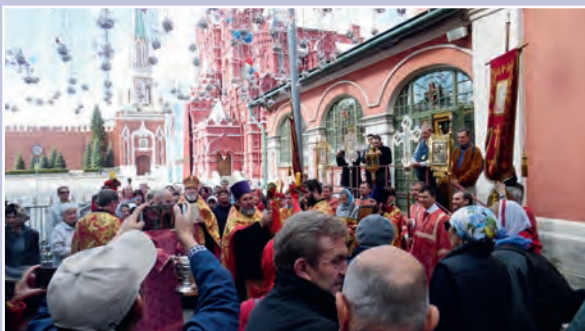
Impressions rapides du Voyage en Russie

Dire que nous sommes déçus est bien au-dessus de la vérité... nous partions tous, en effet pour nous recueillir devant le tombeau de Lénine et là pas de chance, on ne pouvait y accéder... déjà dans l'avion, c'était mal parti, la neige paraît-il, tombait à St-Petersbourg... combien de cm on aura et combien de temps ça durera, c'est comme avec les hommes susurrant une perfide voix féminine dans l'avion ; pour se reconforter on allait faire une provision d'énergie au stade Dynamo et chercher le fantôme de Lénine sur la Place Rouge... mais Lénine venait d'être exorciser et tant qu'à faire, nous avons reçu nous aussi la bénédiction du Métropolitain... mais nous étions poursuivis par une certaine malédiction... escalator... exterminator... une partie de l'équipe s'est débandée (!)... quelques blessés... décidément nous avions intérêt à quitter Moscou le plus rapidement possible, en prenant le premier train disponible où nous avons été victimes d'une tentative d'empoisonnement... heureusement, comme Raspoutine, nous avons survécu au panier repas, la suite du voyage s'est déroulée à peu près selon nos prévisions bien que jonchée de nombreux morts comme Pouchkine et Alexandre II.

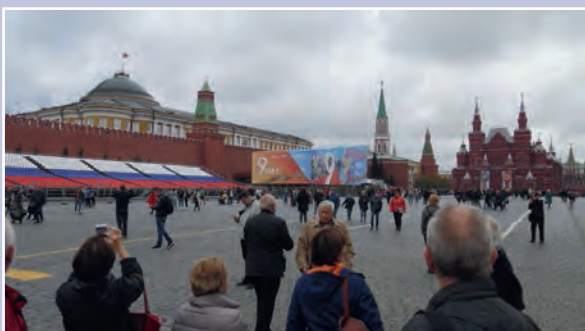
Micha, lui-même notre guide, après nous avoir fait passer sous le Pont des Soupirs, soi-disant pour nous compter (mais nous savons, nous qu'on a droit à un certain pourcentage de pertes, alors quel intérêt ?) entonnait quelques mélodies tristes à pleurer, nous avons chanté avec lui : *il est revenu le temps du muguet...*

Nous avons compris qu'il était temps de partir, la suite n'a été que la confirmation parfaite de ce que nous avons vécu jusque-là, un camarade dont je respecte l'anonymat obligé d'y laisser ses bretelles (là, on le voit de dos, il vient d'enlever ses bretelles) tandis que la gent féminine était l'objet d'odieuses investigations, une photo a même été censurée, n'est-ce pas Sonia ?

Bref, à Bordeaux : Comptez, comptez vos hommes (les femmes ?), comptez les bien... et... Ô surprise !!, tout le monde était là... Que d'émotions et d'embrassades... nous nous sommes bien jurés d'y retourner peut-être en octobre au moment de la Commémoration de la Révolution du même nom, il paraît qu'en fait cela correspond au début



Bénédiction du Métropolitain.



Tombeau de Lénine.

novembre... tout est tellement irrationnel dans ce pays... ! Mais que c'était beau et tellement convivial... !!

Jean-Claude Marc (Ph 57)

Dépôt de plaque en l'honneur de Gaston Bourret : le samedi 1^{er} juin, Jean-Pierre Greciet, vice-président de la section de Bordeaux a participé aux côtés des membres de la section de Nice-Côte-d'Azur au dépôt de la plaque en l'honneur de Gaston Bourret dans son village natal de Saint-Léger (Alpes-Maritimes).

Inauguration de l'Allée de l'École Santé Navale et du Monument aux Morts



Monument aux Morts.

Le 29 juin 2019 : le président Georges Durand a inauguré avec Monsieur Nicolas Florian, maire de Bordeaux, l'allée de l'École Santé Navale sur laquelle a été replacé notre Monument aux Morts. Jean-Claude Cuisinier-Raynal, président du Fonds de Solidarité Santé Navale, Dominique Jaubert, président de la section de Bordeaux et de nombreux anciens Navalais assistaient à cette cérémonie qui a suscité un vif intérêt de la part des gens du quartier et des occupants des immeubles construits sur le site de l'École.

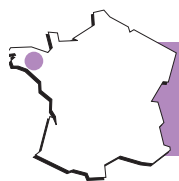
Le 12 juillet 2019 : il a été procédé à la remise des clés de l'ancienne chapelle restaurée par la société Pichet à Jean-Claude Cuisinier-Raynal, Président du FSSN en présence des représentants du Bureau de la section de Bordeaux Aquitaine de l'ASNOM.

Départ du médecin-chef de l'HIA Robert Picqué : le 20 septembre 2019, le président de la section de Bordeaux et quelques membres de l'ASNOM ont assisté à l'adieu au service de notre camarade, le Médecin général inspecteur Fabrice Moncade, médecin-chef de l'HIA Robert Picqué qui a été, pendant son temps de commandement un soutien permanent pour l'ASNOM. Qu'il en soit remercié.

Création de l'association « Super Nova » par les Anciens Navalais africains :

Le 14 septembre, une quarantaine de nos camarades originaires des pays d'Afrique se sont réunis à Pessac, à l'initiative de Henry Arouko (Bx 83), Bertin Atche (Bx 86) et Olga N'Damba (Bx 85) pour créer leur association baptisée « Super Nova » (SN, c'est aussi Santé Navale !), association à but à la fois scientifique et amical, avec la vocation de créer des synergies entre la France et les pays d'Afrique, en particulier à travers le Fonds de Solidarité Santé Navale et l'ASNOM qui sont, bien sûr, leurs partenaires.

Dominique Jaubert



BREST – BRETAGNE

La sortie de Printemps de la section Brest Bretagne a eu lieu le 23 mai en pays bigouden. Nous étions 33 participants. Notre expédition en pays bigouden a commencé à Pouldreuzic par la visite guidée de la Maison du Pâté Hénaff. Tout le monde connaît les conserves de charcuterie répandues dans le monde entier et il était émouvant pour chacun d'entre nous d'évoquer les circonstances et les endroits où nous avons consommé de délicieux sandwiches au pâté de campagne, en mer, au large du Liban ou bien à Lifou au fin fond de la brousse calédonienne... La visite du site de production terminée, nous avons eu droit à la dégustation de différents produits de l'entreprise, le tout agrémenté de bolées de cidres variés... Avant le départ, chacun a pu s'acheter moult échantillons de ce pâté célèbre dans le monde entier et même en dehors puisque l'astronaute Thomas Pesquet a consommé dans l'espace des plats Hénaff spécialement préparés pour son voyage autour de la terre.



Visite de la conserverie Hénaff.

Nous nous sommes rendus ensuite au petit village de Plomeur, non loin du spot international de surf de la Torche pour déjeuner. Le repas pris en commun sous une belle tonnelle a satisfait tout le monde et nous a redonné des forces pour gagner non loin de là le port du Guilvinec premier port langoustinier de France.

Pris en charge par les guides de la société Haliotika, nous avons dans un premier temps visité le Centre de Découverte du port du Guilvinec. Cette structure récente a été créée pour permettre au public de faire connaissance avec le dur métier de marin pêcheur, les différentes techniques de pêche, l'acheminement des produits de la mer des lieux de pêche jusqu'au port, de la vente puis de la distribution de celle-ci.



Public attentif au Guilvinec.

L'étape suivante nous a permis de visiter les coulisses de la criée : la criée du port du Guilvinec a lieu essentiellement le matin, donc à 15 heures lors de notre arrivée nous n'avons pas pu y assister. Par

contre notre guide nous a bien expliqué toutes les subtilités des enchères montantes ou descendantes selon l'importance des quantités pêchées ou de la qualité des produits. Vint alors le moment d'observer l'arrivée au port des bateaux de pêche accompagnés d'une nuée de goélands. Comme dans un ballet savamment orchestré, chaque chalutier prenait une place disponible le long du quai, déchargeait en quelques minutes sa cargaison de langoustines et dès le débarquement accompli, quittait son lieu d'accostage pour libérer la place à un nouveau langoustinier. Ce va-et-vient semblait ne pas devoir s'arrêter pour le plaisir des touristes. Pour nous détacher du spectacle nous étions alors conviés à une dégustation de langoustines accompagnée d'un verre de muscadet. Quelques langoustines étaient normalement prévues par visiteur mais fin de journée aidant ou touristes récompensés par leur marque d'intérêt et leur attention nous avons bénéficié d'une abondance de ces fameuses demoiselles du Guilvinec au goût si subtile et à la chair délicate. Quel délice... À l'issue de quoi nous nous sommes séparés. Au dire de chacun, nous avons passé une excellente journée fort justement dénommée, du Porc au Port.

Le 1^{er} juin, un certain nombre d'entre nous se sont réunis pour participer à la cérémonie annuelle d'hommage aux marins au Mémorial de la pointe Saint Mathieu. Plusieurs Navalais connaissent ce site ainsi que le cénotaphe situé au cœur du fort. En effet, lors des Congrès nationaux de l'ASNOM en Bretagne plusieurs Grands Anciens de l'ESN morts pour la France ont été honorés et leurs photos apposées sur les murs de la crypte. Pour ne parler que des plus connus, citons Louis Tribondeau, Victor Segalen, René Le Bras... Cette année 2019, la cérémonie a été dominée par l'émotion liée à la perte récente au Sahel de deux commandos marines tués alors qu'ils procédaient à la libération de deux otages français. Participant à la solidarité avec nos valeureux marins morts au combat, l'ASNOM était présente avec la présence de Jean Colin, Jean-Paul Cornec, Philippe Bietrix et François Segalen.

Le 20 juin, un grand nombre « d'Asnomiens » bretons ont été invités dans la salle d'honneur de l'HIA Brest au cocktail de départ de notre Camarade le MGI Rémi Macarez désigné pour prendre les fonctions de Médecin Chef de l'HIA Percy à Paris. Nous ne saurons jamais assez le remercier d'avoir maintenu malgré les tempêtes administratives et les réductions de budget le fonctionnement de l'HIA Brest. Notre Camarade le MG Renaud Dulou (Bx 84) a pris sa suite. Nous lui souhaitons une totale réussite dans sa mission et puisque nous sommes à Brest « bon vent et bonne mer ».

Lors du Congrès annuel de l'ASNOM à Bastia en septembre, Serge Perchoc (Bx 74) a été élu administrateur de l'ASNOM. À la suite de quoi, il a été nommé Vice-Président de la section Brest-Bretagne. Jean Colin continue de participer à la vie de la section en tant que membre du Bureau.

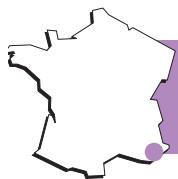
Notre chronique s'achève par l'annonce du décès de Serge Bellard (Bx 69) le 14 septembre dernier à Brest.



Pointe St-Mathieu.

Kenavo.

François Ségalen (Bx 65)



NICE – CÔTE-D'AZUR

Samedi 1^{er} juin 2019

Sur une initiative de Jean-Pierre Greciet, la section de Nice – Côte-d'Azur a organisé une cérémonie inaugurant une plaque mémorielle sur le lieu de naissance d'un Ancien bien connu des Navalais, Gaston Bourret. Avant de monter à St-Léger (Alpes-Maritimes), nous nous sommes réunis pour le déjeuner à Puget-Théniers dans la salle du restaurant Le Coste de la Fontaine. Nous étions 27 participants dont le maire de Saint-Léger, Jacques David. Jean-Joseph Floch, venu de Nouvelle-Calédonie, s'est joint à nous avec son épouse. Étaient présents : Francis Klotz, entre le Sénégal et Nice, Philippe Barnaud, de Marseille et Marc Jarraud de Toulon.



P. Martino et F. Klotz.



J. David, J.-F. Martelli, Mme Martelli, E. Kesmedjian.

Après un excellent déjeuner, un convoi d'automobiles a pris une route étroite en lacets passant par le col St-Léger (1 070 m). St-Léger compte 68 habitants. Une auberge communale du Coustet est réouverte depuis peu. Presque tous les villageois, la gendarmerie locale, les Anciens Combattants et les représentants du Conseil Municipal nous accueillent. Dans une salle municipale, un film proposé par J.-P. Greciet a présenté la Nouvelle-Calédonie. Le dévoilement de la plaque a été précédé des discours de Jean-Pierre Greciet et du maire, Jacques David.

Jean-Pierre Greciet (Bx 55) nous conte le voyage à Saint-Léger

« Permettez-moi d'étoffer brièvement la relation qui vous en a été faite, à chaud, au lendemain de la cérémonie de dévoilement d'une plaque mémorielle, à Saint-Léger (06260) en hommage au Médecin Major Gaston Bourret (1875-1917). C'était donc le 1^{er} juin 2019 à 16 h. Saint-Léger, minuscule village perché au fin fond de l'arrière-pays niçois, une route d'accès qui serpente rudement et longtemps entre gorges, ponts et falaises et s'arrête là. Pourquoi aller plus loin puisqu'il

n'y a personne. Une soixantaine d'habitants qui, pour rien au monde, ne vivraient "à la ville". Ils en reviennent, repus, lassés et abandonnent volontiers la "Prom." aux autres. L'on parle beaucoup, ces temps-ci d'une France périphérique, c'est sans doute là, qu'il faut la chercher. Tout ce que Saint-Léger comptait de villageois valides était là, un peu endimanchés attendant quelque événement inconnu dont l'annonce avait vite fait le tour du village. Pour nous, le Ban de l'ASNOM, absent, probablement frappé du dilemme de Buridan car se donnait ce même jour dans un tout aussi minuscule village, un hommage à un autre ancien remarquable : E. Jamot, il restait un arrière-ban, certes un peu maigre, mais sympathique, chaleureux, enthousiaste et amicalement polyethnique qui avait bravé, sans crainte, la route sus citée. À voir les parties en présence, ce n'était pas une visite de courtoisie, c'était une invasion d'autant que se joignaient à nous quelques-uns de ces « officiels » – gendarmes et Anciens Combattants – qui ne manquent jamais de manifester leur attachement à une histoire qu'ils ont construite et ne veulent pas voir tenue pour vieillesse dépassée.

Le moins était d'abord, de nous présenter. Nous avons donc, un peu dans le désordre, évoqué notre École centenaire de Santé Navale. Ses élèves dont, bien sûr, nous étions. Son œuvre et, en particulier, ce remarquable maillage sanitaire construit tout autour du monde pendant cent vingt ans ; du fin fond de la plus perdue des brousses aux grandes capitales affairées et bruyantes. Ses Navalais remarquables et spécialement Yersin, Simond, Girard et Robic qui ont joué un rôle éminent dans l'étude d'une pathologie dont nous aurons à reparler : la peste. Ses héros et ses morts dont celui que nous allons honorer. Son esprit qui crée entre nous un lien fort et tenace, capable de traverser le siècle qui nous sépare de Gaston Bourret. Nous avons ensuite développé sa biographie.

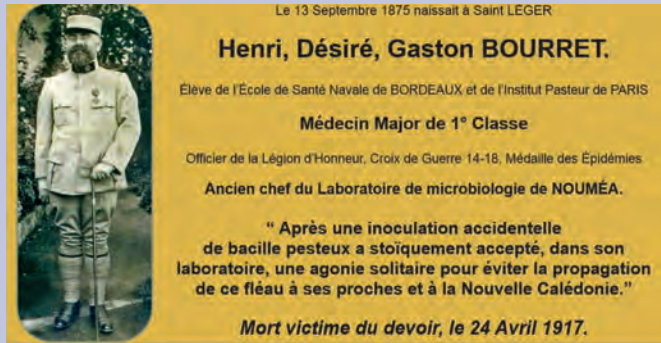
Sa naissance ici même, en 1875, dans cette grande maison-forte des David qui domine, surveille et, au besoin, défendait le village. Ses origines qui font, par parenthèse, de Monsieur Jacques David, maire, son



J. David et J.-P. Greciet.



P. Martino et V. Clapier.



Les deux plaques mémorielles sur la façade de la mairie de Saint-Léger.

arrière-arrière petit neveu. Son parcours naval et universitaire qui l'orienta rapidement et par penchant naturel vers la biologie et l'Institut Pasteur. Il devient Pastorien et se consacre à l'étude de deux pathologies majeures de l'époque : la lèpre et la peste. Homme d'action, il participe, pendant la Grande Guerre, aux combats d'Artois et de Champagne. Sa conduite lui vaut la Légion d'Honneur. Homme de savoir, il lutte contre l'épidémie de peste à Hué (Annam) et y gagne la médaille de vermeil des épidémies. En raison de ses compétences acquises, il est affecté en février 1917, en Nouvelle-Calédonie où des foyers de peste endémiques se manifestent depuis l'importation malheureuse de ce fléau au début du XX^e siècle.

À ce moment de l'allocution, il nous est paru pertinent et opportun de rappeler ce qu'était, à cette époque, la peste dont la perspective s'est, depuis, heureusement éloignée, sans toutefois disparaître. Nous avons évoqué alors une épidémie géographiquement proche et pas si ancienne ; la grande peste de Marseille de 1720-1722. Venant du Levant, le Grand Saint-Antoine, porteur de la peste, accostait frauduleusement au Vieux Port pour y décharger sa cargaison de soieries précieuses mais, en même temps, ses rats, ses puces, la mort. En un semestre à peine, Marseille perdait la moitié de sa population dans une ambiance de fin du monde. L'épidémie se propageait en Provence, en Languedoc, dans les Cévennes. Elle faisait 120 000 morts. Peut-être a-t-elle atteint Saint-Léger, les registres paroissiaux de l'époque pourraient nous le dire. C'est un fléau redoutable, la grande peur médiévale, la Colère de Dieu que Gaston Bourret pourrait avoir à affronter.

Homme de devoir, il est prêt. Mais le 19 avril, soit moins de trois mois après son arrivée sur le Territoire, c'est le drame. Dans son laboratoire de microbiologie, lors d'une fausse manœuvre, du "liquide de bacille pesteux chauffé à 65°" se répand sur la blouse et les mains de Gaston Bourret. Après une désinfection soigneuse et estimant ce produit stérile, il poursuit sa récolte de sérum. Quelques jours après, apparaissent les signes de la peste pulmonaire ; la forme la plus redoutable. Gaston Bourret en connaît mieux que quiconque le pronostic fatal. C'est alors qu'il s'isole dans une petite pièce de son laboratoire pour y souffrir une agonie solitaire et éviter, de la sorte, la possible propagation de la mala-

die à ses proches et à la Nouvelle-Calédonie. Il expire le 24 avril 1917, Mort Victime du Devoir. Son Directeur, le Médecin Major Le Groignec, dira, lors de ses obsèques : "Ton nom sera inscrit sur le Livre d'Or des Martyrs de la Science et du Dévouement".

Pour conclure, nous avons imaginé une étroite connivence morale entre deux personnalités originaires de Saint-Léger : Zoé David, Secrétaire de mairie puis Maire (de 1942 à 1990), nommée "Juste parmi les Nations" par l'Institut Yan Washam, pour avoir protégé et, sans doute, sauvé de la déportation dix-neuf adultes et enfants juifs et Gaston Bourret. Ensemble au service des hommes. L'une pour l'assistance à ceux-là que l'on traquait, humiliait, terrorisait, gazait. L'autre pour les soins à ceux-là éreintés d'un mal aveugle, fulgurant inexplicable ; la Colère de Dieu. Nous avons même un peu élargi, pour la circonstance, notre devise : "Sur Mer, au-delà des Mers et même au plus loin du pays Niçois, toujours au service des Hommes". Nos anciens ne nous tiendront pas rigueur de cette liberté !!!

La plaque mémorielle apposée en bonne et bien visible place sur le mur de la mairie, a été dévoilée par deux de nos Anciens, authentiquement Niçois ; Paul Martino (Bx 51) et Victor Clapier (Bx 52).

Tout cela dit et écouté avec, nous a-t-il semblé, attention et respect. Monsieur le Maire s'est alors avisé de diffuser La Marseillaise... qui a fait un bug (cela arrive !). Tous les participants ont alors entonné, a capella, une Marseillaise qui, au creux de ces montagnes ne manquait ni d'allure ni de ferveur. Il nous restait à partager le verre de l'amitié et à redescendre dans la vallée, Mission accomplie. Reviendrons-nous à Saint-Léger ? Pas très sûr, mais ce qui l'est, c'est qu'il se trouve maintenant, dans notre France profonde, un petit village qui n'est pas prêt d'oublier Gaston Bourret et son sacrifice, ni même, peut-être, ces quelques Navalais venus un beau jour de juin lui confier sa mémoire et l'éclairer d'une gloire nouvelle. Enfin un grand et sincère merci à tous ceux qui ont fait le "Voyage à Saint-Léger" et sans qui rien de tout cela n'eut été possible. » (1).

Tout s'est terminé par un pot amical organisé par l'auberge communale.



(1) NDLR Gaston Bourret fut effectivement isolé dès le début des symptômes de peste pulmonaire mais bien pris en charge par le médecin-major de 1^{re} classe Le Groignec, Directeur du Service de Santé de Nouvelle-Calédonie qui lui injecta plusieurs doses de sérum antipesteux sans résultats. (Rapport sur les circonstances de la mort de Gaston Bourret).

Du 17 au 21 septembre 2019

L'organisation du Congrès national de l'ASNOM a été confiée à la section niçoise et nous a conduit en Corse dans le village vacances de l'IGESA, La Marana, proche de Bastia. Malgré une faible participation, 59 participants dont 36 membres actifs de l'ASNOM ont fait le voyage. Grâce à une météo très clémente, permettant dès l'arrivée de profiter des bains de mer, la plage étant à quelques mètres des bungalows, le séjour fut particulièrement agréable. Le temps étant très clair, la silhouette de l'île d'Elbe est visible depuis le littoral.

Pendant l'Assemblée Générale, tenue dans le Night-Club du village vacances, les épouses ont visité Bastia sous la houlette d'une guide dynamique connaissant la Corse sous toutes ses facettes, qui nous accompagnera au cours de toutes les excursions. De très vieux souvenirs, à Bastia, datent du XIII^e siècle, avec ses deux plus anciens quartiers : *Terra vecchia* et *Terra nova*.

À l'issue de l'Assemblée Générale, deux conférences, chacune passionnante, furent données successivement par Pierre Aubry sur Jules Emily, médecin de la mission Marchand, natif d'Olimeto en Corse, puis par André Le Moigne qui nous a exposé la vie de Victor Segalen. Un repas de gala a conclu cette première journée.



Début de l'Assemblée Générale.



Apéritif avant le repas de gala.

Le Président Georges Durand a remis les médailles de l'ASNOM à nos camarades Daniel Vaisse et Alexis Botton, valeureux animateurs de Navaliste. Ils nous ont exprimé l'importance sur leur vie de leur passage à Santé Navale.



Alexis Botton et Georges Durand.



Daniel Vaisse et sa médaille.



De gauche à droite : trois de la promo 55 : Casanova, Boschi et Calvi.



Pierre Aubry et Édouard Kesmedjian.

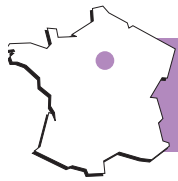
Les deux journées des 18 et 19 septembre furent consacrées aux excursions.

Le jeudi, départ vers Corte de bon matin à travers les montagnes. Arrivée au pied de la citadelle où nous prenons un petit train touristique. La ville moderne monte jusqu'à cette forteresse, qui de l'autre côté surplombe une vallée comme un abîme. Notre guide nous signale l'université corse où elle a étudié. Corte fut la capitale de la Corse, au temps où elle luttait, ardente, et tenace contre les ennemis de son indépendance, contre Gênes surtout. Aussi rencontre-t-on, ici, de grands souvenirs historiques. Pascal Paoli, incontournable dans tous les villages traversés, y régna de 1762 à 1769. C'est là qu'il donna une constitution républicaine à son pays. Il y fonda une université. La visite du musée corse permet de comprendre le passé économique et social de l'île.

Le vendredi, excursion vers l'Île Rousse puis Calvi. Montée vers la citadelle le long de ruelles sinueuses. Vue sur la ville et découverte de la petite maison délabrée et moussue où est né Christophe Colomb.

Retour vers le continent le samedi par mer ou air.

Jacques Martin (Bx 65)



PARIS – ILE-DE-FRANCE

14 mai 2019 : sortie de la section IDF aux Gobelins

Le mardi 14 mai, la section IDF, forte d'une vingtaine d'adhérents présents, s'est rendue à la manufacture nationale de tapisseries des Gobelins dans le 13^e arrondissement de la capitale.

Cette visite sous l'angle des métiers de la tapisserie a été très enrichissante. C'est ainsi que nous avons appris l'existence de plus de 14 445 couleurs utiles aux réalisations. Notre guide nous a par ailleurs fait découvrir les liens entre la manufacture des Gobelins, qui traite des métiers de haute lisse avec celle de Beauvais qui réalisait de la basse lisse. Des étudiants lissiers, tapissiers ou bien savonniers, peu nombreux, sont toujours formés à ce jour dans ce lieu prestigieux créé en 1601 sous l'impulsion d'Henri IV. Ils suivent des cursus très longs (5 à 7 ans)

dignes d'un doctorat, que ce soit aux Gobelins (public) ou encore à Aubusson (privé).

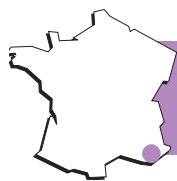
Du tapis de savonnier, dont la trame se « faufile entre les chaînes » dont la réalisation dure en moyenne 7 ans, à celui de tapissier où il faut 5 ans de travail « à l'envers et en encorbellement de couleur » le groupe présent peut confirmer la singularité de ces métiers d'art et d'histoire.

Pour changer les habitudes, le groupe avait d'abord rendez-vous au restaurant le... Marguery..., boulevard de Port-Royal et c'est donc sans pause postprandiale que le groupe a participé à cette sortie culturelle qui suivait.

Chantal Roche (Bx 82)

L'assemblée annuelle de section aura lieu le samedi 11 janvier 2020 à 15 heures, au siège : 19 rue Daru et sera suivie à 16 heures de la traditionnelle galette des rois, avec échange de vœux, à laquelle sont conviés les adhérents de la section et tout « Asnomien » qui serait de passage à Paris ce jour-là.

Georges Durand (Bx 64)



TOULON – VAR

Nos randonnées

Mardi 30 avril, nous étions 19 vaillants asnomiens et invités à affronter le plateau de Siou-Blanc, massif calcaire entre Ste-Baume et Toulon truffé de gouffres ou avens. C'est par une route sinueuse que le cortège de voitures s'élança de Solliès Toucas pour gagner le départ à 700 m d'altitude. Charles Puzenat nous a entraîné sur une boucle de 7 km au relief apaisé qui n'a rebuté personne et qui nous a permis de contempler et de caresser une monumentale roche percée, le fameux éléphant de pierre.

Participants : Maurice et Catherine Langenbach, François et Elisabeth Barbier, Léon Lemaire, Annie Ferracci, Jean-Claude et Marie-Odile Roche, Michel Seignoret, André et Sophie Nicolas, André Berutti, Anatole Raillat, Charles Puzenat et cinq invités.

Sortie pédestre du 24 juin : organisateur André Berutti.

Participants : Anatole Raillat et Joëlle, Jean Feuillerat, Elisabeth Barbier, André Berutti, et quelques invités.

Présence très restreinte, bien décevante, mais très belle promenade sous un beau temps et dans une nature magnifique. Pendant 8 km autour de Touris notre point de départ. Trajet court, sans dénivelé ni difficulté, mais avec quelques « petites choses intéressantes » sur l'histoire locale à voir et à raconter !

Sortie de printemps : le 11 mai.

Par un temps splendide, les 31 participants de la section ont covoituré vers Brignoles pour visiter le matin la cathédrale souterraine châteaude Pallières qui est une citerne aux dimensions impressionnantes, la chapelle du château et ses jardins.

Beaucoup se sont arrêtés ensuite à la fabrique de faïences de Varrages pour reconstitution des stocks...

Mais tous ont dégusté un déjeuner très campagnard à « La Provence » à Varrages.

Enfin, nous avons visité avec les commentaires remarquables du propriétaire le château de la Verdière en fin d'après-midi.



Sortie du 30 avril.



Château de Pallières et citerne.



Le fameux éléphant de pierre.



Sortie de printemps. De gauche à droite : Jean Le Pogam, François Desmants, Odile Puzenat, Catherine Langenbach, Maureen de Mauléon, Elisabeth Barbier, Martine Vauterin, Nicole Chagnon, Aline Lemaire, François Barbier, Henri Barbier, Annie Desmants, Maurice Langenbach, Léon Lemaire, Martine Barbier, Patrick de Mauléon, les Nédélec, François Galland, Gérard Vauterin, Armelle Delrieu, Michèle Daurel, Patrick Buffe, Christian Perrichot, François Galland, Patrick Daurel, Claude Boyenval, Jean Delrieu, Brigitte Boyenval, les Nicolas, Charles Puzenat.

9^e réunion annuelle de la promotion 1965

Rencontre dans le Lot du 11 au 14 juin 2019

Michel Desrentes



Nos hôtes
Mireille et Alain Borel.

Cette année, pour la 9^e réunion annuelle de notre promotion, Alain et Mireille Borel nous ont réunis dans le Lot, au cours de quatre belles journées ensoleillées, pour nous faire découvrir les richesses de ce Quercy qu'ils aiment tant.

Mardi 11 juin

Vers 16 heures, regroupés sous les ombrages de la grand-place de Vaylats, nous sommes 18 camarades de la promotion 1965, accompagnés de 16 épouses. Nous sommes accueillis par Mireille et Alain Borel au couvent des Filles de Jésus de Vaylats. Cette congrégation dispose de chambres de qualité pour touristes et jacquets. Fondée en 1820 par le Père Jean Liausu, les Filles de Jésus se consacrent à la pastorale rurale, aux soins des malades et à l'accueil des touristes et des jacquets. Bien installés, nous partons visiter le château de Couanac tenu par la famille d'Armagnac de Castenet depuis un siècle et demi. Construit par la sœur de Louis IX (Saint-Louis) au XIV^e siècle et appartenant à la famille d'Armagnac, il a connu toutes les péripéties de l'Histoire de France. La visite se prolonge par un dîner, centré par un succulent gigot d'agneau élevé sous la mère, servi dans la grande salle de garde.



Dans la salle à manger du château de Couanac :
Jean-Louis Lesbordes, Jacques Martin, Alain Borel, Bernard Laterrière.

Mercredi 12 juin

Sous la conduite d'une guide, nous visitons le vieux Cahors, quartier des badernes, en suivant l'Histoire, des ruines de l'amphithéâtre romain aux sculptures du XIX^e siècle encadrant le tympan de la porte Nord de la cathédrale. Les riches demeures aux fenêtres romanes côtoient les maisons aux fenêtres à croisées en gothique flamboyant. Nous remontons la rue Nationale, ancien *cardo maximus* pour admirer, au n° 116, une porte en noyer, sculptée de multiples fruits, de style baroque du XVII^e siècle. Si les fruits ont subi les affres du temps, le loquet en bronze est admirablement conservé. Puis nous parvenons à la cathédrale Saint-Étienne à travers le marché des fruits et légumes. La *Sainte Coiffe* de Cahors est exposée à la vénération des pèlerins au milieu du chœur. Elle aurait recouvert la tête du Christ et son visage pour retenir les parfums et garder les mâchoires serrées. Habituellement tenue au secret dans la chapelle Saint-Gausbert, elle est exceptionnellement présentée du 12 mars au 8 décembre 2019 et elle constitue l'événement-clé du 900^e anniversaire de la cathédrale Saint-Étienne de Cahors, célébré par le diocèse et la ville. Puis c'est la visite du cloître où l'on trouve la première représentation d'un jacquet portant un chapeau coquillé. Ces heures d'histoire sur Cahors se terminent devant le portail Nord de la cathédrale au tympan magnifiquement conservé. Puis nous allons visiter et traverser le pont Valentré, piétonnier, emblème de la ville de Cahors, avec ses 3 tours, et reconnaître le diable en haut de la tour centrale, dont Alain nous rappelle la légende.

Le soleil étant au zénith, nous nous rendons au pique-nique préparé par Mireille au sommet du Mont Saint-Cyr avec vue panoramique plon-



La promotion devant Cahors de gauche à droite : Philippe Vicq, Marie-Pierre Saint-Macary, Claude Rouquet, Brigitte Dexemple, Jean-Luc Dexemple, Mireille Borel, Alain Galéano, Françoise Galéano, Dominique Lesbordes, Nadine Maurin, Marie-Geneviève Fontaine, Jean-François Maurin, Martine Ahyerre, Philippe Fontaine, Forban, Michel Ahyerre, Mylène Picard, Alain Picard, Françoise Desrentes, Jean-Yves Marchalant, Michel Desrentes, Jacques Le Lann.

geante sur Cahors. À l'apéritif, nous découvrons le *Fénélon* (cuvée-ESN-promo-65), apéritif cadurcien, préparé par Alain.

Nous reprenons ensuite notre voyage par les routes vallonnées, bordées de chênes, étroites et sinueuses du Quercy pour arriver au *château Eugénie* à Rivière-Haute à Albas. Nous découvrons les chais, la vinification, la *Réserve de l'aïeul* et la *Cuvée de Pierre Le Grand*, mais les explications du maître de chai sur l'utilisation des barriques neuves et usagées nous paraissent totalement ténébreuses. En revenant à l'hôtel, nous faisons une halte dans la *Ferme de Tandounet* à Lalbenque, qui nous avait préparé le pique-nique, où chacun a loisir d'acheter du foie gras ou des confits de canard. La journée se termine au *Mas d'Aspech* à Belmont-Sainte-Foi, hameau typique du Lot, où nous est servi un plat régional : *l'estofinade aveyronnaise*. À la fin du dîner, Mireille et Alain offrent à chacun d'entre nous une bouteille de la cuvée Fénélon et nous dévoile sa composition.

Pour réaliser un litre de cette exceptionnelle cuvée, il faut l'assemblage suivant : 70 cl de vin rouge du Quercy, 15 cl d'eau de noix du Quercy, 10 cl de crème de cassis et 5 cl d'eau de vie de prune à 45°, (sinon 10 l de vin de Cahors, 3 bouteilles (210 cl) d'eau de noix du Quercy, 2 b (140 cl) de crème de cassis, 1 b (70 cl) d'eau de vie) (soit 14,2 litres pour les 18 navalais). Mélanger doucement quelques secondes, laissez reposer une heure et puis servez bien frais et appréciez.



Seul le vin du Quercy peut être utilisé pour réaliser la cuvée Fénélon, car le vin quercynois est un vin de vaillance, généreux et fort comme la terre et la soleillée et guérissant l'âme et le corps de toute meurtrissure dit-on dans le pays.

Jeudi 13 juin



Devant Saint-Cirq-Lapopie.
Jean-Luc Dexeuple, Jean-Yves Marchalant, Alain Borel, Alain Galéano, Michel Desrentes.

Après une bonne nuit de repos, par grand soleil, nous sommes prêts pour une nouvelle journée d'excursion. Nous allons visiter Saint-Cirq-Lapopie. Ce petit village médiéval, classé au patrimoine mondial, a été élu village préféré des Français. Il est situé sur un piton rocheux avec une vue exceptionnelle sur la vallée du Lot à 80 mètres en contrebas. Saint-Cirq-Lapopie, capitale des *roubinetaires* ou tourneurs de buis pour la fabrication des robinets de tonneaux, se situe sur une variante de Via Podiensis du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Par les ruelles escarpées et étroites, bordées de maisons médiévales à colombages du XIV^e siècle on accède au sommet d'un piton en plateau où persistent les ruines d'une église du XV^e siècle, d'un donjon carré et d'une tourelle d'escalier, résultats de la destruction ordonnée par Henri IV. Nous visitons ensuite le musée Rignault, siège d'expositions d'art contemporain et nous profitons de la fraîcheur de son jardin suspendu au-dessus du Lot. Nous rejoignons ensuite Bouziès. Les plus courageux font la mini-randonnée en empruntant le long du Lot le chemin de halage entaillé à flanc de falaise à la hauteur de l'écluse de Ganil. Ils peuvent admirer le bas-relief réalisé sur trente mètres environ par

Daniel Monnier en 1985 et représentant la rivière avec l'onde et ses tourbillons, les poissons et les coquillages mais aussi un faucon et la flore des berges. Sur la falaise Monnier a inscrit en 1989 : *Une chose est sûre... Avant que ce bas-relief ne s'effrite à nos pieds, j'ai quelques raisons de croire que les arrière-petits-fils de ceux nés aujourd'hui m'auront rejoint, étendus face au ciel*. Ce parcours est l'un des plus pittoresques de la vallée du Lot. Nous sommes ensuite accueillis au buffet de la gare (désaffectée, mais dans son jus) de Conduché où le jeune *chef de gare* nous a concocté sur le quai et sous des parasols un excellent déjeuner. À 16 heures, nous embarquons sur une gabarre et nous remontons le Lot de Bouziès à Saint-Cirq-Lapopie et retour, en franchissant l'écluse de Ganil.

L'histoire de la rivière, des écluses et des éclusiers, du halage et de son chemin, nous sont racontés par une guide en short très court, dont nous avons pu admirer l'éloquence, mais surtout la silhouette, le dynamisme et le tour de main aux passages de l'écluse. Puis c'est le retour vers Vaylats, par monts et par vaux, par des routes sinueuses et ombragées. En traversant Aujols, nous faisons une petite halte pour admirer le lac central, bordé de plus de 20 lavoirs-papillons, les réseaux sociaux des siècles passés.

Le soir, pour le dîner de promotion, nous rejoignons le restaurant *Lou Bourdié* à Bach, village voisin de Vaylats, accueillis par Monique Valette, figure de la gastronomie locale. Le menu, à la hauteur de notre séjour, a débuté par une soupe (traditionnellement obligatoire, midi et soir, quel que soit le menu).

Après les remerciements chaleureux à Mireille et Alain pour l'excellent séjour dans ce Quercy qu'ils ont adopté, nous leurs offrons quelques cadeaux dont un ensemble de bureau de couleur bleu-marine avec notre étoile et un coffret, créations originales de Jenny Segalen. Puis c'est le chant traditionnel de l'École et fidèles à la devise choisie à Patiras (2014) « *Une Étoile, Un Rêve, Une École, Santé Navale, Promo 65* », nous nous retrouverons en 2020, dans le Cognacais, guidés par Jeanine et Jean-Claude Provost.

Vendredi 14 juin

Après un copieux petit déjeuner, nous nous séparons progressivement et reprenons la route. Nous quittons ce havre de paix qu'est Vaylats en sachant qu'en 2020, nous nous retrouverons à Cognac, pour une nouvelle aventure.



Devant le couvent des Filles de Jésus de Vaylats : de gauche à droite – Françoise Desrentes, Bernard Laterrière, Martine Ahyerre, Jenny Ségalen, François Ségalen, Brigitte Dexeuple, Jean-Luc Dexeuple, Philippe Vicq, Bernadette Vicq, Johanne Martin, Jacques Martin, Marie-Geneviève Fontaine, Alain Picard, Bonita Rouquet, Claude Rouquet, Mylène Picard, Jean-François Maurin, Michel Ahyerre, Françoise Galéano, Michel Desrentes, Philippe Fontaine, Marie-Pierre Saint-Macary, Alain Galéano, Bertrand Saint-Macary, Jean-Louis Lesbordes, Dominique Lesbordes, Nadine Maurin, Jean-Yves Marchalant.
Absents – Mireille et Alain Borel, Marie-Claude et Jacques Le Lann et Francis et X. Saint-Martin-Tillet.

Promo 66

Quatrièmes retrouvailles toulonnaises

9, 10 et 11 septembre 2019

François Desmants

45 participants en comptant les épouses, 30 membres de la promo, Régine Vasseur représentant Philippe et Geneviève, Zimmerman Patrice, ce sont les chiffres impressionnants atteints lors de ces quatrièmes retrouvailles, celles-ci étant cette année toulonnaises après avoir été rochefortaises (2015), bretonnes (2017), aveyronnaises (2018). Un trio d'organisateurs toulonnais pour l'occasion, (André Nicolas, Daniel Pignon et François Desmants) pour préparer ces deux jours de fête.

Classique dîner du premier soir chez les Desmants à Ollioules après avoir formé le convoi à l'escale Louvois où la plupart étaient descendus. Belle soirée, douce, gaie autour de quelques spécialités mauriciennes arrosées de rosé et rouge du Var. Sympathique reprise de contact entre les « habitués du circuit » et quelques revenants (Perrot et Trividic)

Au programme du 10 septembre, Porquerolles et la fondation Carmignac le matin et le jardin des Méditerranées au Rayol-Canadel l'après-midi. La météo ne s'était malheureusement pas trompée : ca-ta-stro-phe ! un déluge rappelant à certains le congrès de l'Asnom de 2015 ! Le car sous l'eau, la navette sous l'eau, Carmignac sous l'eau ! Porquerollec ! Au point qu'au déjeuner on aurait pu penser que tous étaient venus à la nage ! (photo). Les meilleures choses ayant une fin, (même pour les Bretons), annulation du programme de l'après-midi et retour en terre sèche pour un bain chaud et une sieste avant le dîner prévu au Fort Saint Louis. Merveilleux accueil, dîner digne de nos dîners dans la Royale et un sourire extraordinaire de tous après cette journée d'épouvante et si bien arrosée pour finir !

Le beau temps était annoncé sur Saint-Tropez et son golfe le mercredi 11 septembre et la journée fût splendide. Claude Boyenval (Bx 67)



Smiling in the rain !



Saint-Tropez.

fût notre guide tout au long de la route et dans les ruelles de sa ville d'adoption. Il a su nous faire partager son amour pour les lieux, nous initier aux secrets de la Bravade et aux traditions de la ville, évoquer tant Suffren que Johnny. Nous embarquons sur « le Brigantin » pour un apéritif préparé par Brigitte Boyenval tout en découvrant Saint-Tropez vu de la mer, les somptueuses villas de la baie des Canoubiers. Débarqués devant chez Sénéquier nous nous enfilons dans les ruelles pour y découvrir le marché aux poissons, l'église de Notre Dame de l'Assomption et le buste de Saint-Tropez, la place de l'ormeau (photo) et enfin la place de Lices où le moment est venu de s'installer « Au café » pour un très bon et agréable déjeuner.

Visite de la citadelle et son musée en début d'après-midi pour beaucoup, d'autres ayant choisi de continuer à découvrir la ville ou faire du « lèche vitrine ».

Excellente journée se terminant par notre classique dîner de gala du dernier soir, aux Sablettes, face aux rochers des « Deux Frères », au restaurant « le navigateur » clin d'œil des marins à la promo.

Chant de l'École, embrassades et dislocation. Les retrouvailles 2020 seront très vraisemblablement parisiennes suite à la proposition de Michel Hamon de s'en charger, aidé de Daniel Béquet, Michel Huerre et Bernard Lefèvre.

Place de l'Ormeau : Philippe Fontaine, Bernadette Joussemet, Jean Michel Simon, Marie-Geneviève Fontaine, Loïc Niel, Régine Vasseur, Marcel Joussemet, Claude Boyenval (67-notre guide Saint-Tropez), Daniel Pignon, Françoise Simon, Bernard Lefèvre, Marie-Françoise Lefèvre, Claudine et Michel Hamon, Marie Claire et Fidendé Ouankpo, Alain Le Guellec, Danielle et Gilles Charles, Christine Le Guellec, Dominique Thévenieau, André Nicolas, Momar Yali, Yves Bréda, Pierre et Josie Jeandel, Séverine et Michel Causse, Eveline Yali, Daniel Bequet, Jeanne et Claude Avaro, Annie et François Desmants.



Suite des souvenirs d'un médecin de la Marine

Roland Bourcart (Bx 48)

Mururoa

En fait, cet atoll du Pacifique doit s'appeler « Moruroa », nom qui peut désigner soit une île ayant la forme d'une nasse de pêche, soit une île secrète, le terme « Moru » signifiant en dialecte mangarévien, soit « secret », soit « filet de pêche ».

L'atoll, découvert sans doute en 1767 par l'explorateur anglais Carteret, n'a jamais été habité de façon permanente.

Un baleinier américain, *la Mathilda*, y fit naufrage en 1792 et, en 1834, un équipage de Tahiti récupéra sa cloche, ce qui occasionna une bagarre mortelle avec les occupants de l'atoll.

En 1942 ou 1943, il n'y avait sur l'île que trois travailleurs polynésiens : un homme, sa femme et l'amant, qui vivaient en bonne intelligence jusqu'au moment où les brutalités du mari entraînèrent son assassinat par les deux autres.

Une légende court à propos d'un trésor qui serait enfoui dans un des « motu » de la partie sud (légende que m'a raconté Rodolphe Williams, dit « Rodo », après qu'il a participé à l'expédition du *Kon-Tiki*. Un navire espagnol transportant des trésors récupérés au Pérou par les conquérants espagnols aurait abandonné dans l'atoll sa cargaison de richesses, après que le capitaine ait décidé de s'enfuir et de massacrer son équipage mutiné, ce qui ne lui a pas réussi d'ailleurs, car son navire a sombré peu après... Si cette légende est vraie, l'atoll pourrait lui devoir son nom c'est-à-dire une île qui a son secret.

Plus récemment, Mururoa a été baptisé aussi « l'île du grand secret » mais pour une autre raison...

En 1958, à la suite des premiers essais nucléaires de la France en Algérie (Reggane), le Comité à l'Énergie Atomique (CEA) a choisi d'établir un nouveau centre d'expérimentations en Polynésie française.

Après que l'Assemblée Territoriale de Polynésie ait fait donation à la France des atolls inhabités de Mururoa et Fangataufa en 1964, 210 essais au total ont été réalisés dans ces deux atolls, tirs aériens de 1966 à 1974, puis tirs en sous-sol jusqu'en 1996.

Avant mon arrivée sur les « sites », en juillet 1972, il y avait eu déjà 25 tirs aériens à Mururoa et 4 tirs aériens à Fangataufa, dont la première bombe H française (Canopus).

J'ai été médecin chef des Sites d'Expérimentations Nucléaires (Mururoa et Fangataufa) de juillet 1972 à juillet 1973 et j'ai assisté à deux tirs aériens à « Muru » :

– ARIEL le 31 juillet 1972 des tirs de faibles puissances ;

– EUTERPE le 21 juillet 1973.

Les tirs aériens se faisaient encore sous des ballons gonflés à l'hélium. Les derniers ont eu lieu en 1974. Au moment des tirs, toute la population de l'atoll (y compris les chiens et les chats) embarquaient à bord des bâtiments-bases de la Marine (*La Rance, la Maurienne, le Maine...*) pour rester à distance de l'atoll jusqu'à ce que les contrôles de sécurité radiologique autorisent le retour à terre, ce qui prenait seulement quelques heures.

L'atoll était divisé en secteurs qui portaient le plus souvent des prénoms féminins (comme les cyclones autrefois).

Denise, où se trouvait un PEA (Poste d'Expérimentation Avancée), un énorme blockhaus de 50 000 tonnes, dont les fondations s'enfonçaient à 9 m de profondeur dans la dalle corallienne. Sa façade était dirigée vers le lagon et était percée d'énormes hublots derrière lesquels opéraient des caméras ultra-rapides capables d'enregistrer les premières millisecondes des explosions atomiques.

Françoise, Camélia, Hélène, correspondaient à la zone aéroportuaire où se posaient les DC-6 puis les caravelles, ainsi que les hélicoptères Alouette II.

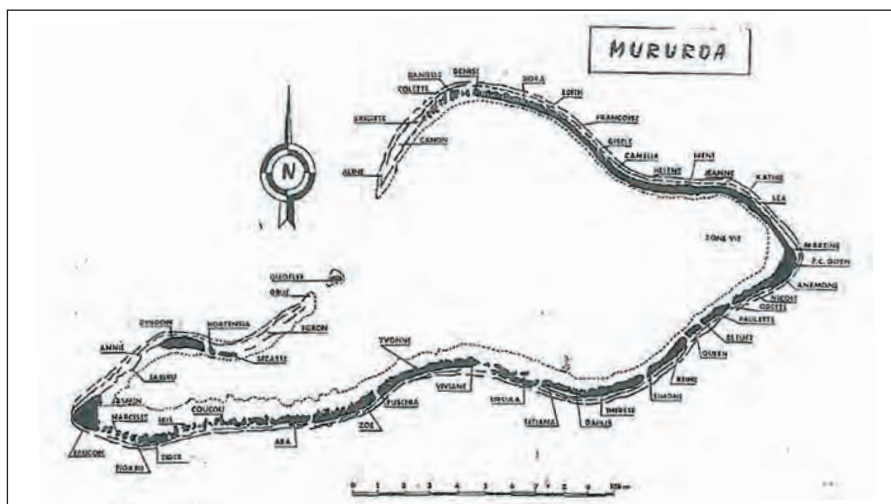
Kathie était le secteur où étaient amarrés les divers bâtiments-bases de la Marine (*Maurienne, Maine, Rance...*). Mon ancien bateau, le « *Francis Garnier* », sur lequel j'ai connu Tahiti en 1955, est venu à Mururoa en 1965, mais je ne l'ai jamais revu avant qu'il soit coulé au large de Tahiti, le 29 octobre 1966.

Martine, où se trouvait la zone vie, tout au fond du lagon. C'est là qu'étaient logés les personnels militaires, soit dans des petits « fare niau » (petits bungalows en bois au toit de chaume) au bord du lagon (pour certains officiers dont je faisais partie...), soit dans des « shelter » (logements préfabriqués). La majorité des personnels civils étaient logés au « Tiare Village » plus rapproché de la côte exposée à la mer du large.

Anémone, où se trouvait l'aire de gonflage des ballons et le PCT (Poste de Commande des Tirs) hérissé d'un grand nombre d'antennes.

Des 2 côtés de la passe, Dindon et Hortensia faisaient face à Aline et Colette.

Mururoa était un « melting-pot », un rassemblement hétéroclite de différentes catégories de personnes : des militaires (Mer, Air, Terre, Légion) et des civils (ingénieurs du Commissariat à l'Énergie Atomique, agents d'entreprises tahitiennes et métropolitaines, travailleurs polynésiens venant de Tahiti ou des autres îles. Chaque catégorie de résidents (ni femmes, ni enfants) bénéficiait d'installations particulières (restaurants, cinémas, centres de loisirs, équipements sportifs...).



Des contrôles radiologiques étaient effectués régulièrement pas le SMSR (Service Mixte de Sécurité Radiologique) et le SMCB (Service Mixte de Contrôle Biologique), contrôle à la fois sur les personnes (port du dosimètre) et sur l'environnement.

En tant que médecin chef des sites, j'avais droit à un double logement, selon ma préférence et les caprices de la météo :

- soit une chambre sur la Maurienne,
- soit un « fare niau » dans la zone Martine juste à côté de celui du « Com.sites » (commandant des sites). Ce dernier avait planté un hibiscus devant chez lui et moi un pied de tiare (une seule fleur, hélas !).

Mururoa bénéficiait d'une infirmerie-hôpital bien équipée, avec quelques lits, une salle de chirurgie installée dans un grand camion, 6 ou 7 médecins, dont un chirurgien et une douzaine d'infirmiers.

L'ambiance générale était très bonne chez le personnel de santé et j'ai eu très peu de maladies ou accidents graves à déplorer pendant l'année de mon séjour, hormis un décès par noyade et un rapatriement sanitaire en France pour une grave dépression (l'absence prolongée de la famille ou les mauvaises nouvelles du pays étaient cruellement ressenties par certains résidents).

Mon souci quotidien, sur le plan hygiène, était la présence des mouches, qui nous harcelaient à chaque repas, en raison de la proximité du dépôt d'ordures et en dépit des épandages d'insecticides effectués régulièrement sur la zone vie.

Chaque militaire pouvait prétendre à un repos de 4 jours par mois à Tahiti, dans la mesure bien entendu où sa présence n'était pas indispensable à Mururoa. Personnellement, j'ai encouragé ces pratiques (pour le moral des troupes) et j'en ai profité moi-même chaque fois que c'était possible. Les transports entre Muru et Tahiti étaient assurés d'abord par DC6 (3 heures de vol) puis par caravelle (2 heures de vol). « Concorde » s'est posé une seule fois à Mururoa, en septembre 1985, avec, à bord, le Président François Mitterrand.

La vie à Mururoa était partagée entre le travail et les loisirs organisés autour des sports.

Pour moi, le matin était occupé par les obligations administratives, le briefing quotidien avec les responsables des sites et les visites médicales à bord des bâtiments-bases dépourvus de médecin.

Pour tous les officiers de la zone Martine, volley-ball avant le repas de midi et baignade dans le lagon. Mais attention aux « nohu » ou poissons-pierres assez abondants au bord de la plage, raison pour laquelle on demandait à l'aumônier de s'avancer le premier au bain, de



Mon home au bord de la plage.

façon à marcher ensuite dans ses pas (il devait bénéficier d'une protection particulière, n'est-ce pas ?).

L'après-midi, je faisais presque chaque jour une partie de tennis et le soir une répétition de mes chansons avec ma guitare.

La pêche dans le lagon était interdite mais j'ai eu quand même des cas de ciguatera chez des Polynésiens qui avait consommé des « oeo » (becs de cane).

Nous avions une petite station de radio locale « Radio Muru » avec animation musicale.

Les photographies étaient règlementées et plus aucune communication téléphonique n'était tolérée lorsqu'on avait « passé le rubi-

con », c'est-à-dire lorsqu'un tir nucléaire était proche.

Je faisais souvent le tour de l'atoll en Alouette II et je suis allé plusieurs fois à Fangataufa, (distant de 45 km) à bord d'un Cessna.

Nous avions parfois la visite-éclair de personnalités officielles chargées de missions : les stagiaires de l'Institut des Hautes Études de la Défense, le médecin général inspecteur Lenoir, Directeur du Service de Santé des Armées, le médecin en chef Duthil, Directeur du Service de Santé en Polynésie française, remplacé peu après par le médecin en chef Simon, avec lequel j'ai eu de très cordiales relations après mon séjour à Muru, quand j'ai





Bernard Dambielle dit « Le marquis » et son épouse.

J'ai pu bénéficier cette année-là d'un intermède de quelques jours à bord du bâtiment de soutien mobile « Garonne », commandé par le capitaine de corvette Lesvenan qui m'avait requis pour l'accompagner aux Marquises.

Là-bas, j'ai eu le plaisir de retrouver comme médecin chef de cet archipel mon vieux camarade de promotion Dambielle (dit « Le marquis »). Il exerce un métier un peu stressant étant donné l'absence de possibilité d'évacuation sanitaire rapide vers Tahiti !

Peu avant la fin du séjour comme médecin chef des Sites (en juin 1973), un bateau contestataire de Greenpeace, le *FRI*, a été arraisonné au large de l'atoll et les écolopacifistes ont été amenés à terre « manu militari » (quoique non violents, ils ne voulaient pas quitter leur bateau). Il y avait notamment à bord le général de Bollardière, le prêtre Jean Toulat, l'écrivain Jean-Marie Muller et... une femme enceinte de quelques mois.



Ils ont passé la nuit sur place mais ont été dirigés dès le lendemain sur HAO (la Base avancée) où ils ont donné à mes camarades quelques désagréments (grève de la faim), puis rapatriés sur Tahiti (la Base arrière des Sites).

été affecté à l'infirmerie de la Base Marine à Papeete.

Il y a eu aussi des visiteurs plus distrayants :

- visite autorisée une fois par an pour les familles,
- démonstration superbe de danses par le groupe de Claire Leverd,
- récital du chanteur Jacques Dutronc. Il est venu me voir dans mon fare et je lui ai appris le tamare.

Il y avait aussi quelques fêtes locales :

- fête traditionnelle de Camerone, pour la Légion,
- les concours de crèches pour Noël,
- le personnel de Santé s'était aménagé un petit abri enterré faisant souvent office de night-club pour fêter les arrivées et les départs et aussi un « motu » privé pour se détendre le dimanche (sorte de maison de campagne vers Paulette ou Bleuet...).



Abri enterré - Night club.

COLLOQUE ET EXPOSITION

« Quinine et Paludisme, 1820 – 2020 »

À l'occasion du bicentenaire de l'extraction de la quinine par Joseph Pelletier et Joseph Caventou et les 140 ans de la découverte de l'hématozoaire du paludisme par Alphonse Laveran, s'ouvrira un colloque d'une journée, le mardi 12 mai 2020, à l'École du Val-de-Grâce, 1 place Alphonse Laveran, 75005 Paris, et une exposition temporaire sur deux sites (Musée du Service de Santé des Armées au Val-de-Grâce et Faculté de pharmacie de Paris, avenue de l'Observatoire). La matinée du colloque sera consacrée à la Quinine, et l'après-midi au Paludisme (programme détaillé sur le site internet de l'Association des Amis du Musée du Service de Santé des Armées (AAMSSA) : www.aamssa.fr). Ces manifestations sont organisées en partenariat avec l'AAMSSA et la Faculté de pharmacie de Paris.

Souvenirs d'un médecin de la Marine

Première partie

Campagne d'Indochine (1) 1954-1956

Bernard Broussolle (Bx 48)

Après ma thèse de médecine soutenue à la Faculté de Médecine et Pharmacie de Bordeaux, le 28 juillet 1953, nous devons déjà faire une affectation provisoire.

Nous étions 95 élèves dans notre promotion, parmi ceux-ci 24 avaient choisi la Marine. Sur ces 24 marins, neuf places étaient proposées pour l'Indochine.

Nous devons faire notre École d'Application à Toulon, mais elle ne débutait que le 1^{er} janvier. Avant cette date j'ai été affecté sur le Porte-Avions *La Fayette* (prêté par la Marine américaine comme le *Bois-Belleau*). Cette affectation m'a permis de sillonner la Méditerranée près de Toulon. Le but était d'entraîner les pilotes sur les avions de chasse prêtés aussi par les Américains, avant de les envoyer en Indochine. À côté de mon travail de médecin major, à l'infirmerie, qui n'était pas très prenant, j'étais le plus souvent sur la passerelle, pour regarder les catapultages et les apportionements. J'ai aussi fait la connaissance de beaucoup de pilotes que j'aurai souvent l'occasion de rencontrer en Indochine.

Nous savions par ailleurs que la bataille de Dien-Bien-Phu était engagée depuis novembre 1953. Nous connaissons le travail héroïque fait par les jeunes médecins (à trois galons pour la plupart). Nous en avions évidemment connus plusieurs des promotions 46 et 47. Nous savions qu'il était de notre devoir de les y rejoindre.

Pendant que nous étions au milieu de notre École d'Application en avril 1954, les points d'appui du camp retranché tombaient les uns après les autres. La conférence de Genève pour les cessez-le-feu, s'ouvrit le 26 avril et la convention d'armistice fut signée par Mendès-France le 20 juillet, deux jours avant la fin de l'École d'Application.

Nous devons arriver à Saïgon le 9 août, le jour où l'Armistice devait s'appliquer officiellement dans le sud de l'Indochine. En fait à Saïgon elle ne s'appliqua que trois semaines après. Nous aurons donc trois semaines de situation de « guerre ». Nous savions qu'après le cessez-le-feu on aurait encore besoin de nous.

Nos camarades prisonniers des Viets, blessés ou malades dans les camps et sur les routes avaient beaucoup souffert. La mortalité était plus importante que dans les camps de concentration des nazis. Sur 36 000 prisonniers, il n'y eut que 10 754 survivants dont la moitié pesait moins de 35 kg. Nous n'aurons pas la possibilité de voir nos camarades de Dien-Bien-Phu. Ils seront rapatriés très rapidement en France par voie aérienne. Seuls 650 seront rapatriés par le navire hôpital *Orégon*.

Commençait alors le grand échange de prisonniers : 63 000 Viets seront renvoyés au nord de la ligne de démarcation qui passait au-dessus de Tourane. Le Sud restait sous l'autorité de Bao Daï qu'on était allé rechercher dans sa retraite. Il fallait redescendre du Nord ce qui restait de l'Armée Française et de l'Armée Vietnamienne que nous avions équipée et entraînée. Ainsi un cousin germain de mon père, le colonel Guillot commandait le Train d'Équipage de l'Armée Vietnamienne (il m'a rendu beaucoup de services : quand j'étais de passage par la suite à Saïgon, il mettait à ma disposition une Jeep avec un chauffeur vietnamien). Il fallait aussi redescendre tous ceux qui ne voulaient pas rester sous le joug communiste, en particulier les catholiques du Tonkin qu'il fallait aussi conduire au Sud.

Ce fut le rôle des LST d'origine américaine (navires de débarquement) en particulier le *Golo* sur lequel je serai embarqué, comme nous le verrons plus loin.

Le voyage aérien vers l'Indochine

Je suis parti de Paris avec deux camarades de promotion : Labouche et Duluc.

Comme nous devons survoler jusqu'à l'Indochine des nations étrangères comme l'Égypte, Bahreïn, le Pakistan et l'Inde, nous étions transportés dans une compagnie aérienne censée être civile française, la TAI, Transports Aériens Intercontinentaux, créée de toute pièce dans ce but. J'ai donc retrouvé à l'Agence TAI de Paris mes deux camarades, et de là nous avons été conduits à l'Aéroport d'Orly. Après les formalités de douane, nous embarquons dans notre avion, un quadrimoteur DC 4. Seuls les 17 premiers sièges avant, nous sont destinés. Dans le reste et dans la soute se trouvait du fret.

Parmi les passagers, sur le siège à côté du mien, se trouvait une dame d'une quarantaine d'années (qu'à l'époque je trouvais âgée !), qui était en réalité la secrétaire du Général Salan, commandant en chef en Indochine. Je n'apprendrai qu'à l'escale de Calcutta, qu'elle était dijonnaise et habitait le quartier de La Maladière. Les autres passagers avaient des passeports de diverses professions civiles (comptables, directeurs commerciaux, fonctionnaires). Avec les deux pilotes, il y avait deux charmantes hôtesses de l'air. Petit à petit, nous avons fait la connaissance des autres passagers, qui, en fait étaient tous des officiers.

Notre avion décolle à 22 heures. La première étape a été longue (10 heures de vol), nous arrivons au Caire à 8 heures du matin. Nous sommes repartis une heure après pour survoler le désert d'Arabie Saoudite avant de faire escale 6 heures après à Bahreïn. On est surpris, il fait une chaleur étouffante. La piste était très succincte, elle était limitée de chaque côté d'énormes bidons de pétrole qui brûlaient.

(1) Cette partie reprend en partie l'article « L'évacuation des catholiques du Tonkin en 1954-55 » Bernard Broussolle et Lucien Provençal – Bulletin n°125 – pages 24-30 – juin 2013.

Puis, nouvelle étape de nuit de 6 heures qui nous amène à Karachi au Pakistan. Avant de pouvoir descendre d'avion, du personnel sanitaire de l'aéroport pulvérisa un produit pour désinfecter et désinsectiser l'avion. Nous sommes restés à bord un long moment avant de descendre pour dîner à terre.

Puis départ pour Calcutta. À l'arrivée, un car nous conduit à notre hôtel qui se trouvait au centre de la ville. Sur le trajet tout est sale. Les Hindous sont couchés par terre, ou dans des caisses. Les habitations autour sont des paillotes. Puis nous arrivons au centre. Les personnes sont habillées de toile blanche, qui leur sert de short. Il pleuvait. Le chic pour les Hindous était d'avoir un grand parapluie. Mais tout était encore sale et misérable. Nous arrivons enfin dans le vrai centre-ville, qui est très moderne, très anglais par les bâtiments du temps de la colonie anglaise. Mais tout est encore assez sale ; ça grouille d'Hindous, et de clochards, de vaches sacrées survolées de sorte de corbeaux. Il paraît que tout était propre jusqu'en avril 1947, avant l'indépendance, quand les troupes anglaises étaient encore là. Nous arrivons dans un grand hôtel qui est un vrai palace. On nous sert un repas hindou dans une magnifique salle de restaurant avec une foule de boys en tenue hindoue avec le turban. On nous répartit par chambre de trois. Je suis avec mon camarade Labouche, et un « comptable » qui est, en fait, un capitaine. On se dépêche de faire un peu de toilette, et nous sortons pour visiter la ville, Labouche, le capitaine et les deux hôtes de l'Air (je rencontrerai plus tard à Saïgon le capitaine et une des hôtes dans un café de la rue Catinat, ils s'étaient mariés). Dès la sortie de l'hôtel, nous sommes assaillis par une bande d'Hindous qui veulent tous nous faire faire des visites avec des références de français. Nous sommes assaillis aussi par des mendiants, et des enfants qui crient « no papa, no maman » et des vieillards estropiés.

Nous sommes cinq et avec un boy, nous embarquons dans un gros taxi américain. C'est très intéressant.

À côté d'une église et de monuments anglais, nous voyons tout ce qui est typiquement hindou.

Le plus frappant est le fleuve Gange, au bord duquel on nous montre des foyers où on brûle les morts. Entre les bûches du foyer, on voit sortir des bras, des jambes, à côté de cadavres en attente d'être brûlés. On jette ensuite les cendres dans le Gange. Les Hindous se baignent dans tout cela, c'est vraiment dégoûtant ! Il y a de la fumée partout.

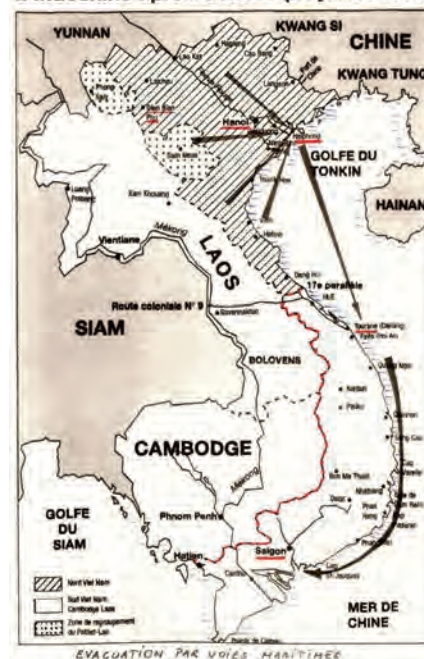
Nous essayons d'aller voir des marchands hindous ; l'un de ceux-ci veut absolument nous faire entrer dans son échoppe pour nous faire voir des soieries et des cachemires. Il nous déballe tout. Je suis sorti finalement avec deux foulards de soie et un sari de six mètres de long. Nous sommes rentrés à l'hôtel pour dîner, et nous nous sommes couchés tout de suite puisque nous devons nous lever à deux heures du matin. Nous n'avons pas pu dormir à cause de la cacophonie dans la rue. Nous avons décollé à quatre heures du matin après la révision des moteurs.

Nous survolons le Siam et le Cambodge. Le commandant a eu la gentillesse de nous faire survoler les temples d'Angkor à faible altitude et en faisant de longs cercles.

Nous arrivons à l'aéroport de Saïgon, Tan Son Nhut. L'impression est bien différente de celle de Calcutta. Tout est propre, les personnes sont bien habillées. On ne se croirait pas dans un pays en train de sortir de la guerre.

Nous sommes accueillis par le médecin principal Fuchs, adjoint de la Direction du Service de Santé de la Marine en Indochine. Il nous emmène avec nos bagages, Labouche, Duluc et moi-même dans sa jeep et nous promène dans les grandes rues et boulevards de Saïgon et de Cholon avant de nous conduire

L'Indochine après Genève (21 juillet 1954)



dans le grand bâtiment de cinq étages où logent les officiers de Marine servant à terre. Nous y retrouvons mon cousin, le lieutenant de vaisseau Denis Braxmeyer qui était venu nous accueillir à l'aéroport, mais il ne nous avait pas trouvés car notre avion avait cinq heures d'avance. Je vous reparlerai de lui, lorsque je vous citerai tous les membres de ma famille présents en Indochine.

Le lendemain matin à huit heures trente, nous nous présentons à la Direction du Service de Santé de la Marine pour connaître nos affectations. Duluc embarquait sur *la Foudre*, un gros bateau transportant des engins de débarquement. Labouche et moi-même embarquons sur des LST. Ces navires, conçus aussi pour les débarquements, pouvaient transporter un millier de passagers. Ces navires n'avaient pas habituellement de médecin-major mais nous devions avoir une mission très spéciale : l'évacuation du Tonkin de l'Armée française, et de l'Armée vietnamienne avec leurs familles, mais aussi des catholiques du Tonkin, voulant fuir les communistes Viet-minhs. Tout ce beau monde devait être descendu de Haiphong à Saïgon.

Au retour nous devons remonter dans le nord des Viet-minhs, et des condamnés du bagne de Poulo-Condor que nous devons aller chercher, lors d'un retour de Singapour, (quand je serai débarqué du *Golo* et embarqué sur le pétrolier *La Charente*... mais cela sera une autre histoire, dont je vous reparlerai...). Mon LST était le *Golo*. Il était actuellement à Tourane. En attendant son retour à Saïgon, j'ai embarqué sur l'avis *Pimodan*, à quai dans le port militaire de Saïgon. À l'arrivée à Saïgon, on est un peu désaxé. Il ne fait cependant pas plus chaud qu'en France, mais il pleuvait à peu près une heure sur trois dans l'après-midi. C'était la période de la mousson.



Croiseur Montcalm.

J'avais hâte d'avoir du travail. En attendant j'envoie mon adresse postale à mes parents auxquels j'écrirai environ une fois par semaine :

Médecin de 2^e classe Broussolle
À bord du LST *Golo*
Forces Maritimes d'Extrême-Orient
Poste Navale Française
Franchise postale

Avant notre embarquement, Duluc, Labouche et moi avons eu à faire en grand uniforme blanc les visites d'arrivée à toutes les autorités militaires de Saïgon.

Puis j'ai eu le plaisir d'être invité à déjeuner par mon oncle Pierre Guillot, que Denis avait prévenu de mon arrivée. Il est « tout feu, tout flamme ». Son deuxième séjour doit se terminer dans deux mois, mais il demande à prolonger de six mois.

Puis le 3 août, embarqués enfin sur le *Golo*, nous avons quitté Saïgon. Nous avons eu beaucoup de mal à quitter le port très encombré. On s'est faulfilé entre le porte-avions *Bois-Belleau* et les croiseurs *Gloire* et *Montcalm*. Je n'avais jamais vu autant de Marine française rassemblée.

Nous avons ensuite descendu la rivière de Saïgon qui serpente sur près de 80 km, alors que Saïgon n'est qu'à une trentaine de kilomètres de la mer. Les rives sont très boisées, et on comprend qu'il devait être difficile d'en chasser les Viet-Minh. Tous les 10 à 15 km on trouve sur la rive un petit village de paillottes avec au centre une tour fortifiée. Les hommes sont en même temps soldats et bûcherons, ce sont des tribus, probablement des Bin-Xuen, qui sont avec nous mais qui ne reconnaissent pas le gouvernement de Bao Daï, ni l'armistice. La nuit était tombée quand nous sommes arrivés au Cap Saint Jacques. Nous nous dirigeâmes vers le nord-est en direction de Nha-Trang, où nous arrivons vers 18 heures.

Nous avons ravitaillé deux de nos navires en gasoil. Puis du matériel a été débarqué pour l'École Navale vietnamienne, qui venait de s'y installer. Le médecin était un des nôtres de la promo 47 (J.-P. Moreigne). Nha-Trang est une petite station balnéaire, avec une



LST *Golo*.

magnifique plage de sable plus grande que celle de Saint-Raphaël. Elle est dans une grande baie fermée par des rochers.

Je voudrais vous décrire comment notre LST *Golo* fait pour débarquer du matériel.

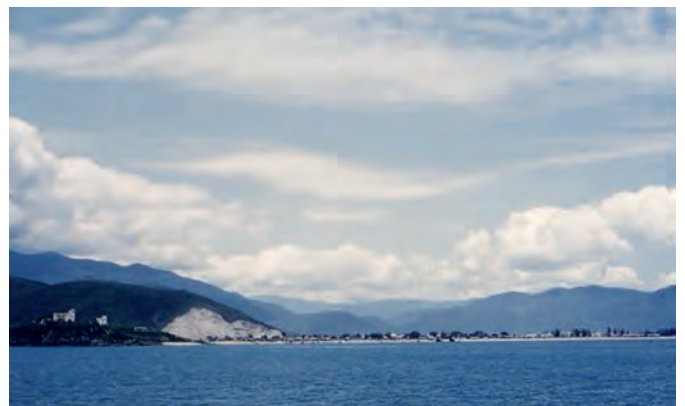
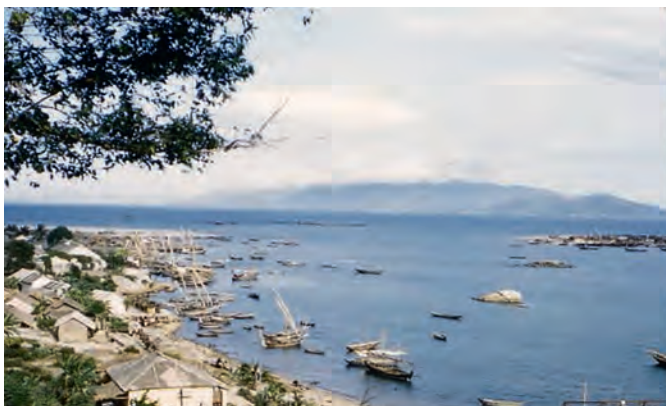
Il se dirige vers la plage et l'avant se pose sur le sable de la plage. On dit qu'il *beache*. L'étrave de notre bateau est constituée de deux portes verticales qui s'ouvrent, et les camions descendent directement sur la plage, puis la remontent pour s'éloigner. C'est comme cela que nous débarquerons les catholiques du Tonkin, en arrivant à Saïgon

Les LST comme le *Golo* sont des vieux bateaux, et il y a souvent des réparations à faire. C'est ce qui nous arriva le 26 août. Nous n'en repartirons que la semaine suivante. En attendant je n'ai pas grand-chose à faire à bord où il n'y a que 80 hommes. J'en ai sou-

vent que 3 à la visite le matin, ce qui me prend une demie-heure. J'en profite pour faire des radios ou des analyses d'eau. Je suis pris au maximum une heure et demie par jour. Je voudrais qu'on aille bientôt au Tonkin, chercher les réfugiés catholiques, je serais plus utile.

À bord le 10 septembre 1954

Le programme a été changé. Nous devons après une escale à Nha-Trang, faire un aller et retour Haïphong – Tourane, mais à Haïphong, où nous sommes arrivés à 8 h du matin, on nous a fait charger une partie d'un régiment de chasseurs à cheval : une centaine de véhicules d'accompagnement, 200 soldats français et vietnamiens, et les familles des Vietnamiens (200 femmes et enfants).



Rade et Port de pêche de Nha-Trang.



Réfugiés à bord du Golo.

L'évacuation des catholiques de Tonkin

Notre rôle, avec le LST *Golo*, dans l'évacuation des réfugiés catholiques pouvait vraiment commencer. Les LST avaient comme médecins pour ces évacuations des camarades de promotion, fraîchement arrivés en Indochine à la sortie de l'École d'Application du Service de Santé de la Marine, comme nous l'avons vu. Nous avons pu comparer nos expériences de ces évacuations.

J'ai fait deux évacuations comme médecin du LST *Golo* : l'une début septembre 1954, l'autre début octobre.

La première mission nous a conduits à Haïphong pour embarquer des troupes françaises et vietnamiennes, avec une centaine de camions. Les Vietnamiens étaient accompagnés de leurs familles, environ 300 personnes. J'ai eu à donner mes soins à beaucoup de femmes et d'enfants. L'encombrement à bord était peu important, comparé à celui du voyage suivant. Toutes les personnes étaient en relative bonne santé. Le temps et la mer étaient bons. À la hauteur de Nha-Trang une jonque de pêcheurs a délibérément coupé notre route sous l'étrave ! C'est paraît-il une habitude des pêcheurs pour couper la route des Makouis, mauvais génies qui sont censés les suivre. Malheureusement ils ont mal calculé leur coup et nous avons coupé en deux leur jonque. Nous avons stoppé pour recueillir les quatre pêcheurs et les restes de la jonque. À bord j'en ai profité pour soigner quelques plaies anciennes, qui comme on sait dans ce climat humide ont beaucoup de mal à cicatriser, et nous avons débarqué tout ce beau monde et leur matériel dans le port de Nha-Trang.

Après l'arrivée au cap Saint Jacques où nous croisons le navire russe *Archangelsk*, chargé de remonter au nord l'Armée Viet-minh, nous remontons la rivière de Saïgon longue de 50 kilomètres environ. Les berges, sur lesquelles débouchent de nombreux arroyos, sont très marécageuses et le cours est très sinueux. Sur des petits pitons nous apercevons des petits fortins, ce sont des postes tenus par des Binh Xuyên, une secte opposée à Ngo Dinh Diem, mais amie des Français. Pour ne pas nous faire tirer dessus, un drapeau tricolore est peint sur notre coque. À l'arrivée à Saïgon, il n'y avait aucune autorité française ou vietnamienne pour nous recevoir. Nous avons débarqué, par la porte avant du *Golo*, tous les camions et les personnes, et tout le monde a rejoint un cantonnement militaire avant d'être transporté le long d'une route au nord-ouest de Saïgon, comme nous le verrons pour les réfugiés suivants.

Certains réfugiés catholiques ont cependant voulu rester à Saïgon. Très bricoleurs, certains ont construit des petites jonques en bois, de 30 centimètres de long environ. J'en ai acheté une que j'ai ramenée en France dans mes bagages, et qui se trouve dans ma salle à manger à Toulon. Mon épouse, très bricoleuse aussi, a refait les voiles, qui étaient usées au bout de quelques années.

Seconde mission : le premier voyage a été une bonne répétition pour le second qui n'a pas du tout été aussi tranquille. Le *Golo* a été envoyé fin septembre à Haïphong pour embarquer des réfugiés. Dans le port nous avons embarqué une soixantaine de camions et automitrailleuses, et environ 1 000 réfugiés, paysans, femmes, enfants et vieillards, avec les prêtres de leurs villages.

Ces réfugiés venaient d'un camp sous toiles de tente données par les Américains, et situé dans les environs de la ville. Il a fallu les loger partout dans le bord, dans toutes les coursives latérales, sans hublot et sans ventilation, et quelques-uns dans la cale inférieure, mais il y avait là peu de place à côté des véhicules. Le pont supérieur était impraticable car il y avait des camions aussi, et surtout les pauvres passagers auraient été exposés au vent et à la pluie, car il y avait très mauvais temps. Une seule place a pu être occupée sur le pont, sur le panneau de cale situé juste sous la passerelle, car il était recouvert par une toile de tente. Sur ce petit carré de quatre mètres sur quatre, je pense, que 300 femmes, enfants et vieillards étaient entassés pour un voyage qui allait durer deux ou trois jours. Il fallait aussi nourrir ces passagers. C'était un problème pour le cuisinier d'un navire avec un équipage d'une soixantaine d'hommes, heureusement peut-être pour lui nos passagers, atteints de mal de mer, n'étaient vraiment pas en état pour faire honneur aux aliments.

J'étais aussi particulièrement triste de voir au fond de la cale une dizaine de cercueils de militaires français, et je pensais à tous mes jeunes camarades officiers de l'Armée de terre, partis avant moi en Indochine dont j'avais appris la mort.

Une commission, dont faisait partie un camarade médecin de ma promotion, Guers, était chargée de retrouver les tombes avant l'évacuation du Tonkin. Ils ont été inhumés dans un cimetière à Tan Son Nhut ; certaines familles n'avaient pas réclamé le corps de leurs fils qui, avant de mourir, avaient émis le vœu de rester en Indochine auprès des populations qu'ils étaient venus soutenir. Mais en 1986, ils ont été rapatriés en France, les Vietnamiens communistes voulant détruire ce cimetière et bien d'autres cimetières provinciaux, (comme l'ont fait aussi à Mers el Kébir, une vingtaine d'années plus tard les Algériens).

Ils reposent maintenant avec 26 000 autres Français ou de l'Union Française, au Mémorial de Fréjus (ou ils ont été rendus aux familles qui le souhaitent).

Dès la sortie de Haïphong, le mauvais temps s'est levé. Il aurait été imprudent de continuer dans ces conditions, le navire à fond plat, et de plus en mauvais état, roulant beaucoup, les Vietnamiens, jeunes et vieux étant très sensibles au mal de mer. Nous nous sommes donc réfugiés dans la baie d'Along pour 24 heures, en attendant que le temps s'améliore. L'état d'une femme présentant une infection grave, et deux femmes étant enceintes de plus de neuf mois et prêtes à accoucher, me conduisit à demander l'évacuation sanitaire par un patrouilleur côtier à Haïphong tout proche. J'ai eu des remords car

ces femmes ont dû quitter leurs familles, et on ne savait pas où elles pourraient les rejoindre.

J'ai failli me perdre dans cette baie d'Along qui est très vaste avec de nombreuses petites îles rocheuses. J'aime bien explorer les lieux où je vais. La vedette du bord avec son équipage, me débarqua donc sur une de ces « îles ». Je montai vers le sommet, mais à mi-hauteur se trouvait une sorte de grotte, long couloir étroit montant vers le sommet. Je suis ce couloir qui aboutit à une ouverture, et je redescends au bord de l'eau. Je croyais retrouver la vedette, mais j'avais dévié et la vedette n'était pas là. L'équipage ne me voyant pas rentrer à bord : « on a perdu le médecin ». Le commandant les renvoie, ils me retrouvent heureusement en faisant le tour de l'île.

Dans la baie d'Along, nous avons retrouvé le calme le lendemain. Nous avons eu alors à bord une messe très émouvante dite par un prêtre dominicain vietnamien curé d'un village, avec tous ses fidèles.

Le temps s'améliorant nous avons appareillé. Mais la mer ne resta pas longtemps calme. Tous nos passagers avaient le mal de mer, ils n'avaient jamais embarqué sur un bateau. Certains avaient des selles ressemblant à celles du choléra, comme décrit dans les livres. Il a été décidé de s'arrêter en baie de Tourane où nous avons retrouvé, aux côtés du porte-avions *Bois-Belleau*, des LST sur lesquels servaient les médecins qui devaient mettre en pratique ce que nous avions appris à l'École d'Application de Toulon, ils avaient eu les mêmes problèmes et les mêmes doutes que moi. La raison de l'état des plus malades m'est apparue quand une jeune fille rejeta par la bouche des ascaris, vers intestinaux de 20 cm de long. Je n'en avais jamais vu de si beaux à Marseille au diplôme de Médecine tropicale !

Le lendemain nous avons continué notre voyage, avec une mer apaisée. À l'arrivée au port de Saïgon, il n'y avait toujours pas d'autorités pour accueillir ces réfugiés, comme on put le voir à certaines arrivées, mais des camions militaires GMC qui devaient les transporter au nord de Saïgon sur la route de Dalat. Quelques mois plus tard, j'ai eu l'occasion de prendre cette route, et nous avons vu des villages qui avaient été construits avec beaucoup de courage par des réfugiés. Ils n'avaient pas oublié de construire leur église (2).

J'ai débarqué du *Golo* à la mi-octobre pour embarquer sur le pétrolier ravitailleur d'escadre *La Charente* ; les Américains ayant cessé, à la signature des accords de Genève, leurs livraisons de carburant, nous avons dû nous ravitailler à Singapour. Mais des LST ont continué à faire des rotations Haïphong-



Réfugiés en attente sur un quai à Haïphong.

Saïgon pour des évacuations. L'un de mes camarades à bord de *la Rance* a dû faire des accouchements. Il a transporté aussi deux évêques vietnamiens. Un transport a été dramatique quand, à cause du mauvais temps, des camions se sont désarrimés dans le hangar inférieur, tapant contre les parois, provoquant de petites entrées d'eau. Il n'y a eu miraculeusement pas de blessés. Les évacuations ont continué dans une première phase jusqu'au 26 octobre. D'autres navires se sont associés à cette évacuation, comme l'*Aviso Pimodan*, la *Pertuisane*, le *Jules-Verne*. Nous avons certes sauvé de nombreuses vies, mais combien de malheureux ont dérivé vers le large. Les Américains étaient présents aussi, ils avaient envoyé un transport, le *Général Brewster*. À Haïphong, le personnel de la Croix-Rouge, l'amiral et madame Querville nous attendaient sur le quai ; aucun représentant de l'autorité vietnamienne ni de la commission internationale n'étaient là ; paradoxe de la guerre d'Indochine : à quelques mètres de là, les restaurants, le « Commerce » et le « Paris », les boîtes à la mode ne désemplissaient pas.

Après le 26 octobre, mon bateau est alors rappelé à Saïgon ; je ne suis donc pas témoin de la suite. Ce mini-exode a provoqué l'indispensable choc, le recueil devient mieux organisé sur trois lignes de bâtiments, français et américains confondus, les plus légers prêts à l'intervention en première ligne. Pour inciter les gens à partir, la *Pertuisane* accomplit une nouvelle mission, elle remonte encore le fleuve, avec des journalistes de la presse internationale et des délégués des évêques à bord ; 100 000 catholiques manifestent à Phat Diem, la commission internationale est contrainte à l'action, malgré les hurlements des Viet Minhs qui crient à la provocation,

elle autorise l'évacuation ; désormais, elle se fera au grand jour. On estime qu'à la fin de l'année 1954, la Marine française avait recueilli environ 70 000 personnes alors que 600 000 environ, toutes origines confondues, ont quitté le Vietnam du nord depuis le mois d'août. L'exode fluvial prend effectivement fin au début de l'année 1955 ; quelques stationnaires patrouillent encore sur place ou dans la baie d'Along, des rotations dirigent vers le Sud ceux qui sont encore regroupés dans des villages de toile des environs d'Haïphong. J'ai eu l'occasion en février 1955 de revoir la baie d'Along et de saluer une dernière fois les morts du cimetière marin ; nous escortions le *Bois Belleau* ; nous sommes le dernier bateau à faire escale dans le port charbonnier de Hongay où les peuplades primitives qui nous ont soutenu jusqu'au bout, nous regardaient partir la rage au cœur et la peur au ventre, elles savaient très bien que le Viet Minh ne le leur pardonnerait pas. C'est le 18 mai que nous évacuons le Nord, comme prévu par les accords de Genève ; près de 200 000 personnes auraient été rapatriées entre le 1^{er} avril et le 20 mai, comme l'indique Houssol dans son Mémoire de la Faculté de Montpellier, alors que toutes les sources que nous avons consultées indiquent que l'exode des réfugiés pouvait être considéré comme terminé le 1^{er} avril.

Parallèlement à ces opérations, les combattants ennemis du Sud ont été ramenés dans le Nord. Quasiment peu de sudistes ont choisi de retourner et vivre dans le Nord. Parmi les plus de 600 000 rapatriés vers le Sud, on estime que le Viet Minh a infiltré 5 000 « agents dormants », prêts à intervenir en temps utile. Cette structure permanente lui rendra les plus grands services dans les années qui suivront.

(2) J'ai eu le plaisir de rencontrer, il y a quelques années en Lozère, sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, un jeune Frère dominicain vietnamien qui faisait ses études en France. Il était né, dans un de ces villages de parents réfugiés tonkinois en 1954, que j'ai peut-être eu l'occasion d'évacuer du Tonkin. Ses parents étaient bien jeunes à l'époque, ils n'avaient que quatre ans. Peut-être faisaient-ils partie de ceux que nous avons transportés.

Ayant été débarqué du *Golo* pour embarquer sur la *Charente*, j'ai eu à bord de ce bâtiment, à participer à des missions à Singapour, comme nous le verrons. Mais également une mission très particulière : l'évacuation de quelques Viets (cinq je crois) bagnards du bague de Poulo Condor. Ce bague était dirigé par des militaires français. Il était sur une petite île très isolée, en pleine mer, les bagnards ne risquaient pas de partir. Les bagnards ont été amenés à bord par une grosse embarcation, ils étaient fixés chacun par une chaîne au pied à une grande barre métallique. La chaîne avec tout ce beau monde, était hissée à bord avec beaucoup de difficultés, par l'échelle de coupée de *La Charente* et laissée sur le pont jusqu'au lendemain à l'arrivée à Saïgon. Mêmes difficultés pour descendre du navire. On les a remis à des représentants des Viets. Qu'en ont-ils fait ? Je crois qu'ils auraient mieux fait de rester au bague, où ils auraient été libérés comme des vraies victimes des Français.

En ce qui concerne la *Charente*, c'était un pétrolier-ravitailleur d'escadre construit vers 1937, sur les dommages de guerre versés par l'Allemagne. C'était donc un navire relativement ancien mais très confortable. Pour ma part, je logeais sur le pont principal dans une belle chambre avec des murs en bois verni. Cette chambre était précédée par un bureau aussi confortable. Cela me changeait du LST *Golo*. Le carré des officiers était très agréable. Nous étions cinq officiers, plus le commandant, un corvettard, qui logeait à côté de la passerelle. Il déjeunait seul, mais nous invitait à tour de rôle. Dans notre carré, nous avions un serveur chinois très stylé. Il embarquait avant l'appareillage. Arrivé à Singapour, il débarquait et nous n'avons jamais su où il allait ; averti de l'heure de notre appareillage, il ne le manquait jamais. Nous passions 4 ou 5 jours à Singapour en plus de la journée où nous faisons le plein de carburant dans une petite île très près de Singapour. L'équipage avait un chien mascotte, qui lui, descendait à terre, mais au contraire de notre serveur, il a un jour manqué l'appareillage. C'était le désespoir parmi l'équipage. Le commandant n'a pas voulu attendre, mais il a prévenu la Marine britannique. Une demie-heure après l'appareillage, une vedette de cette marine nous a rejoint avec le chien. L'équipage était heureux. Cela ne s'est jamais reproduit pendant les 4 ou 5 derniers passages dans ce port.

Le devenir des catholiques réfugiés au Sud-Vietnam

L'accueil des réfugiés du Nord a souvent été difficile. 90 % de la population du sud-est bouddhiste où est rattachée aux nombreuses sectes (Cao Daïstes, Taoïstes, Hòa Hảo, Binh

Xuỳn). La population est bien sûr cochinchinoise dans l'extrême sud et annamite au centre, et la mentalité de ces peuples est différente de celle des Tonkinois. D'autre part, les réfugiés ont tout perdu dans leur exode et le gouvernement vietnamien a eu peu de moyens pour les accueillir et peu d'argent à leur distribuer (12 piastres par jour par personne). La plupart des réfugiés, à l'arrivée à Saïgon, ont été conduits par camions militaires GMC vers le nord, le long de la route de Dalat et déposés à 80 ou 100 kilomètres. Nous avons pu en rencontrer trois mois après sur cette même route. Avec beaucoup de courage, ils ont reconstruit leur village avec des maisons en bois, grâce aux matériaux donnés par le gouvernement. Ils ont défriché et cultivé autour de ces maisons, puis édifié leur église, sous la conduite de leurs curés. Tous n'ont pas eu partout le même sort, surtout par la suite.

L'un d'entre nous (Lucien Provençal) qui les a côtoyés jusqu'en octobre 1956 à Saïgon, à Bien Hoa, au Cap Saint-Jacques, à Nha-Trang et près de Dalat, a été témoin de leurs misères. Regroupés dans des camps, sur la côte, près de Bien Hoa, sur la route de Dalat, ils ont vite constaté que les promesses d'hébergement, d'emploi et de vie confortable que Ngô Dinh Diêm leur avaient faites, ne seraient pas tenues ; ils ont connu une vie difficile, rejetés par une population à majorité bouddhiste, elle-même en proie à des difficultés, avec la population locale et qui les accusait de venir leur disputer le bol de riz quotidien ; nous avons connu cela en France à d'autres époques... Eux non plus n'ont pas toujours su s'intégrer à un groupe qui ne les comprenait pas et ils ont constitué des communautés religieuses autour des mêmes prêtres qu'ils avaient connus au Nord. Ils n'y ont finalement gagné que la liberté de survivre grâce à une foi inébranlable. Leur qualité de chrétiens les a même éloignés de leurs compatriotes au fur et à mesure que croissait l'impopularité du régime trop enclin à les favoriser aux dépens des autres Vietnamiens ; ils ne se rendaient pas compte qu'ils seraient à terme, victimes de toutes les infiltrations, nationalistes ou communistes. Ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Dix ans après, ils furent en effet harcelés par les Viet-Congs. Le père Werenfried, de l'association d'Aide à l'Église en Détresse, racontait en 1965, *les difficultés de camps de réfugiés catholiques auxquels il apportait des secours : au camp de Nam Hai, par exemple, près de Saïgon, vivaient 1 500 paroissiens et leur curé, représentant 251 familles dont un quart n'avait plus de père. Ils avaient dû fuir le village de Tri Tam qu'ils avaient construit à leur arrivée. Les Viet-Congs, assistés de leurs commissaires politiques les avaient constamment harcelés et avaient tué leurs instituteurs. Ils se sont réfugiés dans ce camp de Nam Hai où ils occupaient un vieux hangar. Leur curé était obligé de s'habiller en civil et de dormir chaque nuit*

dans un coin différent pour échapper aux Viet-Congs. Le gouvernement lui avait fourni un terrain, et il cherchait encore des fonds pour acheter des matériaux de construction, pour pouvoir s'y installer.

Le devenir des catholiques restés au Nord-Vietnam en 1955

Contrairement aux réfugiés catholiques parvenus au Sud, qui malgré tous leurs problèmes étaient cependant courtisés, comme nous l'avons déjà dit, par le régime en place avec sa démocratie de façade, les catholiques du nord ont été persécutés par le régime de la République populaire du Vietnam, malgré un décret de juin 1955 garantissant la liberté de croyance religieuse. Les religieuses sont chassées des institutions d'enseignement ou des dispensaires qu'elles avaient créés. Elles sont obligées de vivre alors en petites communautés et de travailler dans des rizières pour assurer leur bol de riz quotidien. Le culte catholique est sévèrement réglementé. Les prêtres ne peuvent pratiquement pas se rencontrer ou rencontrer leurs évêques. Les derniers missionnaires étrangers sont expulsés en 1960. Les séminaires sont fermés, sauf une classe de dix élèves à Hanoï. L'église catholique du Nord Vietnam restera isolée du Vatican et du reste du monde jusqu'en 1976.

En 1976, c'est le départ des Américains et l'effondrement du régime sud Vietnamien, suivie de la réunification du pays.

Les catholiques après la réunification du Viet Nam en 1976

Les dirigeants de Hanoï réalisent l'unité du pays. Ils veulent effacer les vestiges de l'ancien régime. Les fonctionnaires, notables influents et éléments classés « suspects » ou « récalcitrants » sont envoyés dans des camps de rééducation, où, à côté d'une rééducation politique, ils sont soumis à des travaux harassants. 20 000 catholiques environ sont catalogués « ennemis du peuple ». Ils ont dû rejoindre à pied leurs anciens villages du nord. Beaucoup moururent d'épuisement en route. Dans les camps de rééducation, des séances d'endoctrinement ont été spécialement réservées aux enfants pour leur faire perdre leurs habitudes chrétiennes. Le pays a été ruiné par la guerre. Des millions de tonnes de bombes ont été jetées par l'aviation américaine qui déversa aussi des défoliants qui contaminèrent les terres. On estime qu'il y a eu 3 millions de morts dans la population civile. La collectivisation des terres a contribué à la chute de la production agricole et en particulier du riz. La sous-alimentation se développa. À partir de 1977, pour échapper à toutes ces

tristes conditions, un nouvel exode se produit, pas seulement des catholiques bien sûr. C'est l'exode des « Boat People » qui se lançaient sur mer dans de frêles embarcations, pour gagner la Thaïlande, la Malaisie ou Hong Kong, en proie au mal de mer, à la soif et à la faim, mais aussi aux pirates qui hantaient ces lieux, ou également à la police de ces pays qui tentaient de les éloigner. Cet exode dura jusqu'en 1993. Des bateaux ont été envoyés par des ONG pour les secourir. À l'arrivée à terre, ils étaient parqués dans des camps. Un accord a été signé à Genève pour renvoyer ces réfugiés de ces camps, si possible vers leurs contrées d'origine au Vietnam. Mais beaucoup de ces réfugiés purent gagner l'étranger et une trentaine de nations s'offrirent à les accueillir, en particulier les USA (1 700 000), la France (250 000), le Canada (150 000). Cette diaspora comportait beaucoup d'intellectuels, d'ingénieurs, des commerçants qui se sont très bien intégrés dans les pays d'accueil. Ceux-ci purent envoyer beaucoup d'argent à leur famille restée au Vietnam. Ces fonds représentaient 10 % du budget de la République Populaire du Vietnam qui ne faisait aucune difficulté pour les laisser entrer.

Pour ce qui est de l'église catholique restée au Vietnam après le départ des Américains en 1976, elle a fait le choix de composer avec le régime pour subsister. Nous ne sommes pas en mesure de dire combien ont choisi de remonter vers leurs terres d'origine au Nord. Ceci n'a pas empêché le parti communiste d'adopter des mesures répressives, moins dans les villes que dans les campagnes, malgré les textes législatifs proclamant la liberté de croyance. Par exemple les réunions de prières, la construction de chapelles, les journaux catholiques ont été interdits. Les catholiques qui sont à cette date 3 millions sur 45 millions d'habitants sont considérés comme des citoyens de seconde zone, n'ayant pas les mêmes droits que les autres.

Mais dans les années suivantes, l'évolution des marchés économiques vers une plus grande liberté dans les pays voisins comme la Chine et la Russie, a eu aussi des répercussions sur la situation au Vietnam.

Les Catholiques au Vietnam actuellement

(à la date de rédaction de ce chapitre)

Les chrétiens reviennent dans la vie politique, sociale et économique dans les années 1986-1990. C'est ainsi que des centaines d'établissements médicaux privés sont créés pour pallier la détérioration du système de santé vietnamien. Les religieuses sont employées comme infirmières dans ces centres. L'éducation nationale est aussi dans un tel état de délabrement qu'on a dû faire appel aux chrétiens. Plusieurs centaines d'écoles maternelles sont ouvertes. Des établissements d'enseignement sont encouragés, et les enfants des hauts fonctionnaires les apprécient particulièrement. Pour sauver la face, ces établissements sont officiellement créés par le « Comité d'Union des catholiques patriotes », car l'Église n'a pas le droit d'en avoir la propriété.

Au début des années 1990, des séminaires sont ouverts, mais le nombre de séminaristes autorisés est encore limité. La religion bouddhiste a aussi profité de cette mesure puisque des écoles supérieures pour la formation de son clergé ont été autorisées. Des religieux et prêtres catholiques sont petit à petit libérés des camps de redressement, mais restent interdits de ministère sacerdotal.

Des nominations d'évêques et d'archevêques par Rome sont acceptées à partir de 1998. Des évêques sont autorisés d'aller en pèlerinage avec des fidèles à Rome et sont reçus en audience par le Pape en 2000. Les évêques vietnamiens ont insisté en 2003 sur l'urgence missionnaire par la diffusion de l'évangile, en utilisant des méthodes modernes de communication. Une nouvelle traduction des évangiles a été rééditée et diffusée. En 2005, 57 séminaristes ont été ordonnés prêtres dans la cathédrale d'Hanoï en présence d'un représentant du gouvernement. L'Église est donc florissante, et les vocations sont nombreuses. Les Catholiques dans l'ensemble du Vietnam sont environ 4 millions aujourd'hui, dont 1,4 millions dans le nord, mais pour une population totale de près de 83 millions (et 19 millions en 1973). Il

y a une prédominance de garçons, ceci est dû probablement aux IVG (un des taux les plus forts du monde) réclamées par les familles qui préfèrent les garçons. Les religions évangélistes, amenées par les Américains se développent aussi, à l'instar de ce qui se passe aujourd'hui aussi au Brésil.

La population augmente très vite. En 2005 seulement, elle a augmenté de 1,087 millions. On a calculé qu'en 2025 la population atteindrait 100 millions d'habitants. Le commerce et l'industrie se développent beaucoup. Nous avons encore notre rôle à jouer dans ce grand pays, et c'est malheureux que si peu d'entreprises françaises aient osé s'y installer.

Conclusion

La religion catholique a subi depuis 1954 au Nord Vietnam, puis dans le Vietnam réuni après 1976, des épreuves très dures, avec un contrôle pesant, des mesures d'intimidation, et souvent le martyre et la mort. L'Église a été séparée de Rome jusqu'aux années récentes de fin 1998. Mais elle a su résister et elle présente actuellement une très grande vitalité. Les vocations religieuses sont nombreuses : 57 séminaristes auraient été ordonnés en 2005 à Hanoï. La fréquentation des églises est très importante. Mais l'État vietnamien tient encore à garder dans ce domaine la maîtrise de la situation. Des prêtres sont encore condamnés pour leur engagement en faveur de la liberté religieuse et du respect des droits de l'homme, comme signalé en mars 2007 à Hué.

Nous regrettons que cette opération de sauvetage des catholiques du Nord Vietnam en 1954 soit tombée dans l'oubli maintenant en France, aux USA, et même au Vietnam ; pourtant comme l'a écrit récemment à l'un de nous un frère dominicain faisant des études en France, il faut faire vite pour que l'histoire de ce passé ne soit pas perdue. Un des anciens élèves de l'École Navale vietnamienne de Nha Trang, a dit aussi récemment à son ancien professeur, Lucien Provençal : pourquoi ressusciter le passé ?

Pour notre part nous sommes fiers d'avoir participé à ce sauvetage.



Le 14 février 2003 au Conseil de Sécurité des Nations unies

Souvenirs d'un pharmacien

Philippe Michel (1) (Bx 65)

Jacques Chirac, cinquième Président de la V^e République, vient de disparaître ce 26 septembre 2019, à l'âge de 86 ans. Parmi les nombreux hommages qui lui sont rendus, un est très fréquemment cité et concerne le veto annoncé par la France au Conseil de Sécurité de l'ONU le 14 février 2003 contre le projet d'intervention des USA en Irak. Ce projet de résolution présenté ce jour-là par Georges Bush et Colin Powell, est probablement celui qui a le plus marqué les esprits des commentateurs. Ce projet d'entrée en guerre contre l'Irak répondrait au manque de coopération des Irakiens lors de nos inspections, nous empêchant de trouver des armes et des sites toujours actifs.

Nous sommes inspecteurs de l'UNMOVIC (*United Nation Monitoring Verification Inspection Commission*) et agissons en Irak dans le cadre de la Résolution 1441. Pour ce faire, nous avons inspecté de nombreux sites impliqués dans le programme d'ADM NBC, depuis notre arrivée sur le sol irakien en novembre 2002 et venons de rédiger ensuite ce rapport d'étape. Nos conclusions sont claires, même s'il nous manque quelques semaines pour présenter des conclusions définitives. Notre rapport écarte toute volonté irakienne de nous cacher des sites et/ou des armes et que l'ensemble des ADM produites ont été détruites et qu'aucun autre programme n'est actif.

Ce rapport est présenté ce jour même au Conseil, par notre chairman, l'ambassadeur suédois Hans Blix qui a invité quelques cadres de l'UNMOVIC à assister aux discussions suivant sa présentation. Celle-ci est suivie par les 15 membres du Conseil qui expriment

ensuite en 10 mn leur position vis-à-vis de la position américaine de recourir à la force pour obtenir une meilleure coopération de l'Irak. Dans le cadre des statuts de l'ONU, seuls les USA, la Chine, la Russie, la Grande-Bretagne et la France disposent du droit de veto pour bloquer la résolution.

Dans les semaines qui ont précédé cette réunion, les USA ont insisté sur le fait que les inspecteurs de l'UNMOVIC ont failli dans leurs activités et que des armes et des sites actifs existent toujours en Irak. Ainsi Colin Powell, Secrétaire d'État, présente quelques jours avant cette même réunion, le 5 février, une fiole d'anthrax « capable de tuer des centaines de personnes, évoque des laboratoires enterrés et... des camions laboratoires circulant de nuit ». Il faut ensuite lui reconnaître un certain courage, car il admettra dans les mois qui suivent, avoir été abusé par ses « services ».

Ce 14 février, nous étions donc quelques experts UN de nationalités différentes debout à quelques mètres au-dessus de Jacques Chirac et Dominique de Villepin qui vont participer à un vote éventuel et préparent leur réponse au nom de la France. Le Conseil est convoqué ce jour-là par les USA et la Grande-Bretagne, pour discuter de leur projet de nouvelle intervention militaire en Irak.

Discours de Dominique de Villepin « Monsieur le Président, à ceux qui se demandent avec angoisse quand et comment nous allons céder à la guerre, je voudrais dire que rien, à aucun moment, au sein de ce Conseil de sécurité, ne sera le fait de la précipitation, de l'incompréhension, de la suspicion ou de la peur. Dans ce temple des Nations unies, nous sommes les gardiens d'un idéal, nous sommes les gardiens d'une conscience. La lourde responsabilité et l'immense honneur qui sont les nôtres doivent nous conduire à donner la priorité au désarmement dans la paix. Et c'est un vieux pays, la France, un vieux continent comme le mien, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui, qui a connu les guerres, l'Occupation, la barbarie. Un pays qui n'oublie pas et qui sait tout ce qu'il doit aux combattants de la liberté venus d'Amérique et d'ailleurs. Et qui pourtant n'a cessé de se tenir debout face à



Dominique de Villepin et Jacques Chirac ce 14 février.

l'Histoire et devant les hommes. Fidèles à ses valeurs, il veut agir résolument avec tous les membres de la communauté internationale.

Il croit en notre capacité à construire ensemble un monde meilleur ».

Fait rare, Dominique de Villepin est applaudi par les opposants à la guerre. L'ONU se déchire et les USA décident de se passer du vote, craignant les vetos français et russe. La seconde guerre d'Irak débute un mois plus tard le 19 mars 2003, déclenchée par les États-Unis alliés à la Grande-Bretagne, sans l'aval des Nations unies.

Le 18 mars, nous quittons l'Irak dans l'après-midi vers la base aérienne de Larnaca à Chypre. Dans le même temps M. Chirac déclare : « *L'Irak ne représente pas aujourd'hui une menace immédiate telle qu'elle justifie une guerre immédiate. La France en appelle à la responsabilité de chacun pour que la légalité internationale soit respectée (...). S'affranchir de la légitimité des Nations unies, privilégier la force sur le droit, ce serait prendre une lourde responsabilité* ».

La seconde guerre d'Irak débute la nuit suivante, déclenchée par les États-Unis, alliés à la Grande-Bretagne, sans l'aval de l'ONU. Les inspections voulues par les deux alliés débutent en avril 2003 et les 1 200 inspecteurs US et anglais engagés (10 fois nos effectifs) concluent fin 2004, avant de dissoudre leur groupe, à l'absence de tout programme prolifératif irakien. La suite des événements est dans toutes les mémoires...



Notre évacuation de Bagdad le 18 mars.

(1) Ex-Chef Inspecteur (Bio) de l'UNMOVIC à Bagdad.

Péripéties d'un chasseur de virus

Mémoires d'Outre-Mer

Première partie

Georges Le Gonidec (Bx 51)

NDLR : Cette série d'articles est extraite des mémoires de notre camarade Georges Le Gonidec, qu'il a bien voulu nous confier. En choisissant la « colo » comme on disait alors, il a successivement été, à sa grande satisfaction, « médecin de régiment, médecin de brousse hors cadre, assistant puis spécialiste des hôpitaux et même chef de laboratoire, puis directeur d'Instituts Pasteur coloniaux puis d'outre-mer et enfin du réseau international (toutes dénominations "politiques" qui cachent une même identité) ».

Les années d'études

Rochefort

Breton, originaire de Pléhédel dans les Côtes-d'Armor, il nous livre quelques anecdotes de son passage à Rochefort dans l'École annexe de médecine navale en 1950.

« Rochefort n'était pas une ville étudiante remuante comme Rennes, nous nous défouillions, en chantant à tue-tête, avant les cours, tous les chants du répertoire carabin. La promotion qui nous précédait avait scandalisé la bonne société rochefortaise en peignant au minium sous le voile prévu pour son inauguration par le ministre de la Marine, la statue de Pierre Loti. Après ce haut fait d'armes, toute la promotion avait passé la nuit au poste de police.

Un 14 juillet, les troupes avaient défilé sur le cours Denfert Rochereau vers l'hôpital maritime devant la statue d'un amiral, sabre au clair, qui portait fièrement sur la tête un pot de chambre manifestement trop grand pour lui. De temps en temps, Le Lann qui avait fait l'acquisition d'un poste à pile, se promenait dans les rues avec son engin chantant plein pot, parfois, on lui jetait quelques pièces pour obtenir la paix.

L'affaire de « la sans sel » a aussi défrayé la chronique estudiantine. À seize heures pendant la saison, un marchand de sardines parcourait les rues avec un clairon dont il tirait des sons qui n'avaient rien à voir avec de la musique, après quoi il criait « la sans sel ». Les ménagères sortaient alors acheter leurs sardines fraîches. Nos deux compères Le Lann et Le Coz ont loué à l'harmonie municipale un clairon et sont allés déambuler dans les rues à quinze heures, en sonnant du clairon et criant « la sans sel ». Les gens sortaient dans la rue et, voyant nos deux lurons, rentraient précipi-

tamment. Quand le poissonnier passait une heure plus tard, personne ne sortait.

Les bons danseurs se retrouvaient chez Fradin le samedi soir. La piste était presque déserte mais dans le tunnel c'était l'embouteillage. Enfin l'été, les futurs marins allaient se baigner à Fouras. Comme je n'avais pas de moyen de déplacement, je passais mon dimanche à Rochefort à repasser mes dossiers de la semaine quand mon voisin musicien amateur ne venait pas troubler le calme de la rue en faisant des gammes sur son piano pendant des heures entières.

Bordeaux

« Je suis rentré à Santé Navale avec le numéro 32 sur 110. Le 15 octobre 1951, j'entraîs dans cette vénérable École avec le matricule 232. Un mois de brimades de jour comme de nuit attendait les fœtus que nous étions, c'est pendant ce temps que des officiers marinières fusiliers marins assuraient notre formation militaire, il fallait faire vite avant l'ouverture des facultés courant novembre. Il faut avouer que cette formation était des plus succinctes. On n'a jamais tiré au fusil, et ce qui était plus grave pour une École de la marine, on ne nous a jamais appris à nager. Seul le maître Fraval voulant nous apprendre à marcher au pas et faire demi-tour, nous a parlé un jour d'un demi-quart de tour de cercle. J'en suis encore à me demander ce qu'il voulait dire... Les deux premières années, nous étions tenus de séjourner à l'École. À chaque sortie et entrée, il fallait donner son matricule au pointage. D'autres pointages volants nous attendaient à la fac, pour que nous n'allions pas au cinéma, chez Auguste, le bistro de Navalais place de la Victoire ou autre part pendant les cours. Les sorties n'étaient autorisées que pendant les week-ends et jusqu'à

minuit. Mais les murs de l'École ne constituaient pas des obstacles infranchissables, il fallait cependant rentrer par la même voie à moins qu'un camarade compatissant se charge d'occuper le pointeur pendant que la petite troupe passait à quatre pattes sous la guérite. Notre promo de 110 était particulièrement nombreuse et j'avais l'impression que nous avions été recrutés pour aller en Indochine et pour ce faire, on nous demandait de faire de bonnes études de médecine et que le reste était superfétatoire. Le médecin-général Tabet qui recevait dans les salons de l'École, éteignait les lumières après le dessert pour que les invités voient les Navalais faire le mur le long de la gouttière de son salon.

« En sixième année de médecine, j'ai occupé un poste d'interne à l'hôpital psychiatrique de Cadillac sur Garonne... Pour mes déplacements vers Bordeaux où je devais pointer en principe une fois par mois, j'ai fait l'acquisition d'une magnifique 4CV d'occasion bleu ciel payée avec mon salaire d'interne. J'ai vécu là très heureux dans les vignes où le rossignol chantait de mai à juillet. Le travail extra-psychiatrique était très intéressant et les internes psychiatres me laissaient généralement toute la pathologie courante, mais aussi l'entretien des pneumothorax et surtout les électrochocs que personne ne voulait faire... J'ai passé ma thèse en toute dernière minute le 19 décembre 1956 avant de quitter cette vie heureuse pour le Pharo à Marseille. »

« Marseille était à cette époque la "Porte de l'Orient voire de l'Extrême-Orient". Un bateau (cargo, courrier, paquebot) sortait ou entraît au port tous les quarts d'heure en saluant le Pharo. Aujourd'hui, quand un bateau par jour pointe son étrave devant le Pharo, on se trouve en période faste. La durée de notre stage à l'École d'Application fut écourtée. Tout devait être terminé pour le



1^{er} mai. On avait besoin de nous en Algérie. La partie pratique de la médecine et chirurgie tropicale allait être réduite à sa plus simple expression... Nous avions troqué notre uniforme de Navalais pour l'uniforme de la "colo" avec son inénarrable képi rouge au cul noir pour nous différencier des "métro" au cul rouge. Dès les résultats du concours de sortie, je suis parti en Bretagne me marier avec Alberte le 16 avril 1957. »

Algérie 1957-1958

Arrivée à Bou-Caïd

Le 8 mai 1957, j'ai pris le *Ville d'Alger* pour Alger où je suis arrivé en rade vers 6 heures du matin.

L'arrivée au petit matin en rade d'Alger « la blanche » ne manque pas d'allure. Les préoccupations touristiques n'entraient pas dans le programme de ma première journée à Alger où j'étais affecté ou plutôt mis à la disposition du directeur du Service de Santé de la région d'Alger. Un ancien palais deylical abritait la direction du Service de Santé : cour intérieure à colonnettes recouvertes de mosaïques, vasque centrale où bruissait un filet d'eau. On était loin de la guerre qui officiellement n'existait pas (on était là pour le maintien de l'ordre). J'ai rencontré le médecin-général qui m'a donné mon affectation hélas loin d'Alger et de ses Azulejos. Il s'agissait du 3/131^e RI dans l'Ouarsenis. Le médecin-général n'avait pas l'air de savoir où cela se trouvait. La seule indication qu'il m'a donnée : « c'est la seule région d'Algérie où existent encore des cèdres ». Cela me faisait une belle jambe, d'autant plus que je n'y ai jamais vu de cèdres. Je suppose qu'il avait dû lire le *Guide Vert Michelin* avant mon arrivée. En effet le P.C. du régiment se trouvait à Téniet-el-haâd près du Parc national des Cèdres. J'ai donc pris le train d'Alger à Orléansville par les vallées de la Mitidja et du Chélif.

Orléansville avait été rasé le 9 septembre 1954 par un tremblement de terre, inutile de songer à y faire du tourisme. En attendant le convoi qui me mènerait à Bou-Caïd, mon affectation, j'ai fait mes visites protocolaires au Directeur local du Service de Santé qui m'a présenté lui-même au personnel de l'hôpital avec une mention spéciale pour les chirurgiens avec lesquels il m'a semblé que j'allais beaucoup travailler. Tout le monde semblait très heureux de voir un médecin s'installer à

Bou-Caïd, qui leur semblait le bout du monde. Cela fait qu'à Orléansville beaucoup de portes s'ouvraient devant moi. Je logeais et prenais mes repas à l'internat où tous les médecins étaient des rappelés. J'aurais voulu les recevoir en retour dans mes montagnes.

Je n'ai jamais mis les pieds à Téniet-el-haâd, le 3^e bataillon du 131^e RI appartenait bien au 131^e RI, mais n'avait que des rapports lointains avec lui. Sur le plan administratif, nous dépendions d'Orléansville et non d'Affreville comme le reste du régiment. Je n'ai donc jamais vu mon supérieur hiérarchique, j'en ignore même le nom. Ce n'était d'ailleurs pas la seule originalité de ce 3/131^e RI, qui avait été placé là à 2 000 mètres d'altitude au pied du djebel Ouarsenis dans le village minier de Bou-Caïd (l'autorité civile se trouvait à Molière à 10 km plus au sud).

On y surveillait en fait la mine de plomb argentifère et de zinc qui appartenait à la société franco-belge « La Vieille Montagne » et qui était toujours en activité. Le FLN qui prélevait une taxe sérieuse sur les salaires des ouvriers avait tout intérêt à la voir tourner. Les ouvriers récalcitrants qui ne payaient pas l'impôt « patriotique » se retrouvaient, eux et leurs familles avec le grand sourire dans le petit matin blême. Nous étions dans un département français et les gendarmes venaient me chercher pour faire les constats de décès. J'ai vu pas mal d'horreurs dans ma vie mais ces villageois égorvés offraient un spectacle difficilement soutenable.

Il fallait bien évacuer le minerai vers le port de Ténès sur la Méditerranée : cette évacuation se faisait à des dates tenues secrètes pour des raisons de sécurité. Le convoi vers Orléansville et Ténès constituait l'évènement majeur de la quinzaine, et lorsque la date approchait, il faisait l'objet de toutes les conversations et de toutes les supputations... Il fallait faire des ouvertures de route, déminer si nécessaire et préparer nos malades à hospitaliser à Orléansville. Enfin le jour du convoi était annoncé au petit matin par l'arrivée au poste de contrôle côté Molière des camions de la mine et des véhicules des commerçants de Molière qui descendaient se ravitailler à Orléansville. Le convoi était notre seule porte de sortie vers le monde extérieur.

Il arrivait que pour tromper l'ennemi, le convoi soit annulé et tout ce petit monde retournait à ses foyers. Un convoi représentait à peu près 50 véhicules, avec un élément éclaireur composé de deux automitrailleuses. La nuit précédente, les crêtes dominant les passages difficiles avaient été garnies de patrouilles. Deux avions T.6 survolaient en permanence le convoi qui comportait une dizaine d'automitrailleuses éparpillées au milieu des camions de ravitaillement. Fermait la marche l'ambulance précédée de la jeep du médecin bien utile à Orléansville pour les formalités à remplir à la direction locale du

Service de Santé et à l'hôpital. Les garnisons d'Orléansville en profitaient pour déclencher des opérations avec chars et *tutti quanti* pour venir à notre rencontre. Cela avait au moins comme résultat d'impressionner le jeune Navalais que j'étais et dont la formation militaire se résumait à courir à marches forcées après le tram qui remontait le cours de la Marne vers la fac de médecine de la place de la Victoire.

Par contre, je doute que cela ait impressionné l'ennemi que tout ce bruit dérangeait mais qui avait eu le temps pendant les 15 jours qui séparaient deux convois de placer ses mines sur la route RN 19. Il s'agissait en fait d'obus de 105 mm que nous lui fournissions gratuitement et qui astucieusement piégés faisaient des dégâts énormes tant matériels que humains. Nous avions eu la mauvaise fortune de toucher un capitaine artilleur métro et son canon de 105. Contrairement aux obus de l'artillerie de marine qui comme le dit la chanson sont « si pointus... etc. », les obus « métro » partaient bien mais n'explosaient pas et judicieusement récupérés par les artificiers de la mine de la société « La Vieille Montagne », ils constituaient des armes redoutables. Allez savoir pourquoi ces engins n'explosaient pas, j'avais ma petite idée là-dessus. Quoiqu'il en soit il était dans mes attributions d'aller récupérer dans les arbres les débris humains pour regroupement et retour aux familles. Drôle d'époque. Le chef de la wilaya 4 à laquelle nous appartenions était un ancien mineur, c'est dire si la manipulation des explosifs n'avait pas de secrets pour lui ; son nom de guerre était Si-Mohamed.

Notre régiment était le régiment d'Orléans et portait sur les écussons les armes de Jeanne d'Arc. Il avait à l'origine été constitué de rappelés du Loiret et des départements limitrophes, tout cela mâtiné de Parisiens souvent ouvriers chez Citroën ou Renault bien utiles pour l'entretien des matériels roulants.

Quand je suis arrivé, même le commandant de Lannurien était un rappelé, pied-noir de surcroît. C'est dire que les vertus guerrières du bataillon n'étaient pas au top niveau autant qu'un Navalais en puisse juger. Notre commandant avait dû lire des livres concernant les combats des yankees contre les Indiens d'Amérique, ce qui fait que sur fond de Djebel Ouarsenis avec en hiver sa calotte neigeuse, notre petite cité minière était dominée par le Fort Bravo. Le commandant lui-même dès son arrivée dans les lieux avait fait construire ce magnifique ouvrage d'art (trois étages en pierre de taille et couronné de créneaux). Il avait l'avantage de faire sourire tous nos visiteurs heureusement peu nombreux étant données les difficultés d'accès à Bou-Caïd.

Par curiosité, j'ai interrogé de brillants stratèges sur son utilité. La réponse a été una-

nime « c'est une connerie ». Quoiqu'il en soit, une section complète montait là-haut tous les soirs monter la garde, et régulièrement deux ou trois fois par semaine des katibas en vadrouille harcelaient le Fort Bravo qui portait fièrement les impacts de balle. Le Fort Bravo ripostait mollement ce qui fait que nous n'avons eu à déplorer que des blessures d'amour-propre...

Nous étions donc confinés à l'ombre tutélaire du Fort Bravo dans notre petit village minier entouré de barbelés. Une seule maison civile, l'ancien café de la mine, tenu par un pied-noir et sa fille de 20 ans à peu près, seul élément féminin dans cette ambiance masculine. Cela causait quelques soucis à son père, et parfois au médecin qui était chargé de corriger les états dépressifs de la demoiselle.

L'infirmerie occupait l'ancienne direction de la mine, au beau milieu du village. Le bureau du médecin et son couchage, les réserves de médicaments et deux salles d'hospitalisation occupaient le premier étage ; au rez-de-chaussée, il y avait la salle d'examen, la salle de soins et une salle d'hospitalisation d'urgence. Il peut paraître paradoxal d'avoir des salles d'hospitalisation dans une unité opérationnelle à 53 km d'Orléansville mais les liaisons terrestres étaient irrégulières et les évacuations par hélicoptère réservées aux blessures ou maladies graves, étaient rendues problématiques par la météo à 2 000 mètres d'altitude. Le courrier indispensable au bon moral des troupes nous était livré par un chasseur T6, qui lorsque la météo était favorable, faisait un piqué sur notre hélicoptère de fortune et lâchait le sac de courrier qui parfois ratait sa cible, il fallait alors aller le cueillir dans la nature.

Quelles étaient les pathologies dans ce microcosme militaire ? Essentiellement des sciatiques et lombalgies de toutes natures. C'est là que j'ai compris la difficulté de la rhumatologie dans une population de jeunes de

20 ans. S'agit-il d'une vraie lombalgie ou de la trouille d'aller en patrouille de nuit d'où on n'est pas toujours certain de revenir vivant ? La deuxième pathologie était l'hépatite virale. L'agréé de médecine du Pharo avait préconisé l'injection de gammaglobulines à tout militaire du contingent débarquant en Algérie. Excellente idée en soi, mais réalisation catastrophique à Alger par un personnel inexpérimenté qui a transformé cette prophylaxie en une épidémie d'hépatites de la seringue.

Mes appelés du contingent faisaient alors une hépatite dans le mois qui suivait leur arrivée à Bou-Caïd. Après un passage par l'hôpital d'Orléansville et 15 jours au centre de repos de Ténès, ils revenaient à Bou-Caïd, avec une fatigue qui les rendaient inaptes à toute sortie en opération, aussi après une consultation des règlements, j'ai décidé de garder mes hépatites dans mon infirmerie pendant la phase aiguë de la maladie. À l'issue de celle-ci, j'étais autorisé à leur accorder un mois de convalescence en métropole. Je leur donnais leur dossier médical en leur conseillant de se présenter avec ce dossier médical à l'issue de leur mois de convalescence dans un hôpital militaire. En général, je ne les revoyais pas.

L'embuscade de Bab Gora Mout du 3 juin 1957

J'étais arrivé depuis une quinzaine de jours dans mon unité quand le commandant m'a demandé de sortir à la prochaine opération avec mon halftrack sanitaire. Il s'agissait d'un monstre de 4 tonnes de plus qu'un halftrack normal, il possédait un blindage supplémentaire de 3 mètres de haut et d'un toit également blindé. Cette ambulance possédait six couchettes et un couloir central où l'on pouvait se tenir debout. J'avais hérité de cet engin un jour que je me promenais dans les jardins de la direction du Service de Santé

d'Orléansville. J'ai demandé au médecin-chef quel était ce gros engin qui portait sur ses flancs et son toit trois magnifiques croix rouges. C'est un halftrack sanitaire qui m'a été attribué et dont je ne sais que faire « vous le voulez ? » m'a-t-il demandé. « Je le veux bien à condition qu'il roule, parce que dans mes montagnes, il me faut du bon matériel et la panne dans cette zone d'insécurité peut être fatale. » « Si vous le prenez, je vous fais mettre un moteur neuf, revenez dans 15 jours avec deux chauffeurs et vous pourrez l'emporter. »

Ce qui fut dit fut fait et 15 jours plus tard, je rentraï à Bou-Caïd avec mon engin dont le moteur tournait comme une horloge et qui en montagne consommait trois litres d'essence au kilomètre. Heureusement qu'il disposait de deux réservoirs de 220 litres, eux aussi blindés.

Mon engin faisait l'admiration du service auto dont les mécaniciens s'échinaient à rafistoler de vieux camions et halftrack américains qui avaient fait le débarquement en Normandie. Mon halftrack n'avait pas son pareil pour sortir d'affaire un camion enlisé ou ensablé.

C'est donc avec cet engin que je suis parti en opération et me suis placé comme d'habitude en queue de colonne dans le creux de la vallée de l'oued Lardjem sur une piste très étroite où je ne voyais pas où j'allais faire demi-tour.

Nous étions là pour récupérer le bataillon qui manœuvrait sur les flancs de cette vallée. Nous avons réussi à trouver une clairière pour faire demi-tour. Nous nous sommes à nouveau placés en queue de colonne et avons passé une nuit agréable sur les lits picot de l'halftrack et avons attendu. À 15 heures le lendemain, on nous a demandé de nous porter d'urgence en tête de colonne où l'élément éclairer de tête avait été accroché avec des morts et de nombreux blessés. Ne pouvant rapidement remonter la colonne vu l'étroitesse de la piste à flanc de colline, j'ai pris ma trousse médicale et avec un infirmier j'ai remonté la colonne à pied jusqu'au lieu de l'embuscade. J'ai demandé à mon halftrack de me rejoindre le plus tôt possible.

L'arrivée sur les lieux de l'embuscade était assez hallucinante. Autour du halftrack, il y avait 9 morts et 19 blessés dont il fallait faire un tri rapide et les mettre en condition pour une évacuation éventuelle par hélicoptère. Mais il fallait faire vite, en pays tropical la nuit tombe brutalement à 18 heures et je savais que de nuit aucune évacuation par air n'était possible. J'ai donc demandé l'évacuation d'au moins 10 blessés. J'avais en effet au moins 7 plaies abdominales par éclats de grenades défensives et des plaies par balles de gravité moindre. Il fallait que je récupère mon halftrack ambulance où j'avais tout mon matériel, mes attelles et mes brancards. J'ai bénéficié là de l'aide technique d'un sergent



de la colo, le sergent Lanoé, je présume, qui m'a été d'un grand secours en l'absence du commandant camouflé sous sa jeep avec son adjoint. J'ai demandé à mon sergent de faire avancer mon ambulance en jetant au ravin des GMC hors d'état de marche si besoin était. « Si vous ne faites rien, tous ces gars vont mourir, c'est votre travail, je vais maintenant continuer le mien. Après cela préparez une zone d'atterrissage pour les hélicoptères ». Un quart d'heure plus tard, j'avais mon ambulance et une dropping zone pour les hélicoptères.

Je suis revenu vers les blessés, les infirmiers avaient fait les pansements, posé les attelles, il me restait maintenant à les « prémédiquer » pour une évacuation par air ou par la route. Il fallait également calmer les esprits dans une ambiance où cela tirait de toutes parts. Pour cela l'halftrack blindé avec ses six couchettes représentait une ambiance sécurisante. Il y avait aussi les mourants qu'il fallait accompagner. J'ai souvenance en particulier du chauffeur de l'halftrack de l'embuscade et qui avait le ventre ouvert jusqu'au périnée « docteur je ne reverrai plus Paris et les usines Renault, j'avais gardé un ticket de métro, prenez-le. J'aimerais cependant que vous demandiez une décoration pour l'infirmier de l'halftrack qui a été sensationnel, alors que nous étions encerclés de toute part, il a continué à nous soigner. Il se relevait de temps en temps et d'une rafale de mitraillette écartait les fellaghas qui voulaient nous égorger. Je ne pensais pas qu'un soldat du contingent puisse être aussi courageux. » Puis il est mort, il s'appelait Garcia, l'infirmier s'appelait Maréchal. Sur ces entrefaites, les hélicoptères sont arrivés : deux sikorsky et une alouette.

L'alouette m'a pris deux blessés, les sikorsky m'ont un peu déçu, ils ne prenaient que 3 blessés chacun sur leur brancard. Ils allaient décoller quand un de mes infirmiers Debleeckere est venu vers moi « docteur, le blessé par balle au bras s'est mis à vomir, j'ai trouvé la porte d'entrée d'une balle dans une cuisse mais il n'y a pas de sortie ». J'ai fait arrêter le décollage d'un sikorsky et ai casé tant bien que mal mon blessé dans l'hélicoptère en partance, contre l'avis du convoyeur qui se disait en surcharge. J'ai retrouvé mon blessé quelques jours plus tard dans les jardins de l'hôpital d'Orléansville. La balle entrée dans la cuisse gauche s'était logée sous le rein droit après 10 perforations de l'intestin. Merci à mon infirmier Debleeckere et au chirurgien Dor d'Orléansville.

Il a bien fallu rejoindre Bou-Caïd de nuit par une piste qui avait été coupée par les fellaghas avec le dévers vers le ravin. Ici encore mon halftrack sanitaire avec ses 147 cv, ses six cylindres et son chauffeur a montré toutes ses possibilités pour nous tirer des situations les plus hasardeuses. Nous avons mis quatre heures à rejoindre Bou-Caïd ; on a épinglé la

croix de la valeur militaire sur les cercueils ; le commandant et son adjoint (ceux qui étaient sous la jeep) ont eu la légion d'honneur. L'infirmier Maréchal n'a rien eu malgré mon insistance. On ne m'a pas vu à la cérémonie et depuis on ne me voit jamais à quelque cérémonie commémorative que ce soit.

Un nouveau commandant nous a été attribué ; il s'agissait d'un commandant de la légion : François Pépin Lehalleur mieux formé à la stratégie d'une guerre révolutionnaire. C'est ainsi que l'on voyait souvent au mess les membres du commando Guillaume plus habitués aux stratégies d'infiltration qu'aux manœuvres sur le terrain. J'ai retrouvé le Commandant Pépin Lehalleur (97 ans) 52 ans plus tard dans sa propriété d'Aix. Il m'a appris que notre bataillon de Bou-Caïd avait été plus ou moins sacrifié et que nos grands chefs d'Alger comptaient en faire un nouveau Dien Bien Phu. Il a fallu toute l'autorité de Pépin Lehalleur aidé en cela par Massu pour retourner la situation au point que Si-Mohamed, l'ancien mineur qui commandait la région de Bou-Caïd a été reçu en grand secret à l'Élysée pour discuter d'une éventuelle paix des braves mais l'heure n'était plus à la paix des braves et Si-Mohamed est revenu vers ses djebels pour être tué quelque temps plus tard à Blida. C'est du moins la version officielle algérienne, il avait auparavant éliminé physiquement ses deux compères qui l'avaient accompagné à l'Élysée. J'ai débarqué à Alger venant de congé en France ce matin du 13 mai 1958 ; j'ai aussitôt pris le train pour Orléansville et n'ai rien vu des événements de l'après-midi du 13 mai qui ont fortement secoué notre quatrième république.

Départ raté pour la Guinée 1958

Quant à moi, j'étais au tour colonial et ai quitté ces montagnes enchantées au mois d'août 1958 pour aller porter la science au pays des Bantous, j'étais entré pour cela à l'école de Santé Navale. Ma première affectation coloniale était la Guinée, j'ai su bien plus tard que je devais prendre la direction de l'hôpital de Labé dans le Fouta Djallon où je devais tout faire : chirurgie, médecine, oto-rhino, ophtalmo, stomato etc. Avant mon départ je me suis soigneusement renseigné sur mon nouveau poste et... je n'ai jamais vu la Guinée ni le Fouta Djallon. Sékou Touré en répondant non au référendum de septembre 1958 a placé son pays hors de la communauté des états africains qu'était venu leur proposer le général de Gaulle quelque temps auparavant. Il fut le seul à répondre non à ce référendum. La rencontre avec de Gaulle fut épique au point que le général en quittant la tribune officielle y laissa son képi. Je me suis cependant présenté pour embarquement rue Oudinot où était encore le ministère des colo-



Super constellation.

nies. J'avais pris soin d'acheter le journal France Soir dans lequel un grand titre barrait la première page « Sékou Touré répond non à de Gaulle, la France quitte la Guinée ». J'ai présenté mon journal à l'officier d'administration chargé des embarquements qui ne m'a pas semblé ému par la nouvelle. « Vous embarquez ce soir pour Conakry avec votre épouse, je n'ai reçu aucune instruction contraire ». Quelques heures plus tard, nous volions tous deux en première classe dans un super-constellation, en effet mon épouse Alberte m'accompagnait comme il était de coutume pour les personnels hors cadres.

C'était notre baptême de l'air à tous deux, c'était aussi la première et dernière fois que nous avons voyagé en première classe dans un avion. Vers quatre heures du matin, nous avons fait escale à Dakar. Allant à Conakry, nous sommes restés benoîtement dans l'avion, quand une hôtesse est venue nous demander de débarquer. L'avion n'allant plus à Conakry, nos bagages avaient déjà été débarqués.

Les choses se compliquaient, Alberte sentait les premiers effets de la chaleur humide de la saison des pluies qui vous gagne dès la descente de l'avion. Nous avons récupéré nos bagages.

Dakar

Adieu la Guinée, seuls nos bagages maritimes auront vu Conakry. Un télex à un camarade de promo affecté à Conakry a empêché leur débarquement avec demi-tour vers Dakar. Restait maintenant à caser les deux naufragés de Guinée. J'ai avisé un taxi combi volkswagen devant l'aérogare, lequel nous a déposé à l'hôtel du Plateau proche de l'hôpital principal de Dakar. L'arrivée en séjour colonial répond à un processus bien codifié : réception à l'aéroport par des camarades et parfois par celui que vous venez remplacer, logement dans une case de passage, encore faut-il que votre arrivée soit annoncée ce qui n'était pas notre cas. J'allais hors cadres en Guinée, je n'avais pas pris dans mes bagages avion mon uniforme à l'exception de mon képi et de mes galons. Il me fallait cependant aller me présenter aux deux autorités sanitaires civile et militaire pour savoir ce qu'on allait faire de moi. Alberte a rapidement cousu des galons

sur une chemise Lacoste et mon képi sur la tête je suis allé à pied vers le building administratif où siégeait le médecin-général Richet, directeur des personnels hors cadres. Je me suis d'abord présenté à son officier d'administration qui en voyant mon accoutrement « para militaire » a eu un haut le cœur « n'allez surtout pas voir le médecin général Gourvil dans les cadres avec cette tenue, ici le médecin général est moins regardant, vous trouverez des tenues militaires d'été chez le Libanais du coin ». Le médecin-général, tenue sombre, nœud papillon m'a reçu chaleureusement :

– « Ah l'Afrique, vous verrez, c'est très prenant : un métier intéressant en brousse et comme distraction les grandes chasses. »

– « Mais, mon général c'est que j'allais hors cadre en Guinée où on semble ne pas vouloir de moi. »

– « Ah hors cadre en Guinée ! Vous ne dépendez pas de moi. Allez donc voir le médecin général Gourvil dans les cadres peut-être aura-t-il quelque chose pour vous. »

Une première porte se fermait. J'ai un peu militarisé ma tenue chez le Libanais et suis allé chez les personnels dans les cadres. Ici l'ambiance était moins chaleureuse, j'ai à nouveau raconté mon histoire au général, qui apprenant que j'étais hors cadres m'a dit tout de go :

– « Vous êtes hors cadres, vous ne dépendez pas de moi ! »

Là j'ai senti la moutarde me monter au nez « de qui je dépends ? Au départ de Paris, j'ai émis des doutes sur mon séjour en Guinée et personne n'en a tenu compte et maintenant vous jouez au pingpong avec moi en me balotant d'un bureau à l'autre. »

– « Ne vous fâchez pas, je demande des instructions à Paris. »

Internet n'existait pas à l'époque. J'ai attendu un mois à l'hôtel que l'on statue sur mon sort.

J'ai finalement été remis dans les cadres et affecté comme médecin-adjoint au 10^e RCIA à Thies près du médecin-commandant Guintran où je resterai deux ans et demi.

Deuxième partie dans le prochain numéro

INFORMATION



L'Association des Amis du Musée du Service de Santé des Armées

L'Association (loi 1901) des Amis du Musée du Service de Santé des Armées (AAMSSA), fondée en 1989, a pour objectif principal de contribuer au rayonnement du patrimoine historique et culturel constitué par l'ensemble des collections détenues par le Musée du Service de Santé des Armées. Son rôle est aussi de développer la connaissance de l'histoire et de la mémoire du Service. Pour y parvenir, l'AAMSSA constituée de 300 membres, s'appuie sur ses liens privilégiés avec le Directeur de l'École du Val-de-Grâce, le Conservateur du musée et le Conservateur de la bibliothèque centrale du SSA. L'AAMSSA a entrepris une action déterminée d'ouverture vers l'extérieur, en particulier vers le milieu associatif militaire et civil (ASNOM, SEVG, SMLH, SAMA, Souvenir Français, Éducation nationale...), afin de mieux faire connaître le musée du Service auprès d'un large public particulièrement intéressé par l'histoire de la médecine aux Armées : visites commentées du musée, conférences trimestrielles du Comité d'histoire du Service de Santé des Armées, diffusion d'un bulletin Asklépios (3 numéros par an) qui rend compte de la vie de la Société et publie des articles à caractère historique. L'Association est présente sur la toile par son site enrichi en permanence : www.aamssa.fr. L'AAMSSA participe à l'organisation d'expositions temporaires au sein du Musée du SSA et initie des colloques à caractère historique et scientifique. Depuis juin 2016, l'AAMSSA a intégré le réseau associatif muséologique militaire qui comprend la Société des Amis du Musée de l'Armée (SAMA), l'Association des Amis du Musée national de la Marine (AAMM) et l'Association des Amis du Musée de l'Air (AAMA).

Coordonnées :

Association des Amis du Musée du Service de Santé des Armées (AAMSSA)
1, place Alphonse Laveran, 75005 Paris.
Tél. : 01 40 51 47 71

www.aamssa.fr – Courriel : aamssa@gmail.com

Le Bureau de l'AAMSSA est ouvert le mardi et le mercredi de 14 h 30 à 17 h 00.

Périnatalité de la médecine française aux colonies

Troisième Partie

Joël Le Bras (Bx 58)

Le XVII^e siècle : les Caraïbes

Avant d'évoquer ce que furent les débuts de la médecine française aux Caraïbes, il est nécessaire, compte tenu de sa complexité, de résumer succinctement l'histoire de ce « fouillis d'îles » dont beaucoup furent nôtres au hasard des guerres du siècle, avant qu'on n'en conservât à ce jour qu'une poignée jusqu'à en faire des colonies, puis des départements.

Le XVII^e siècle de la mer des Antilles, ou mer « caraïbe », se découpe en quatre périodes distinctes :

- De 1625 à 1650 ou période de l'installation proprement dite.
- De 1651 à 1664 ou le temps des principautés.
- De 1665 à 1679 ou le temps des gouverneurs.
- De 1680 à 1700, ou période des grandes organisations et réalisations (mise en application des textes sur la santé aux colonies ou Code Noir).

L'installation dans les Isles d'Amérique (1625-1650)

Saint-Christophe

En 1625, Belain d'Esnambuc, capitaine marchand de Dieppe, de la « Compagnie maritime du Ponant », et Urbain de Roissey quittent Honfleur pour se livrer en mer des Antilles au commerce interlope.

Pourchassés par les Espagnols, ils se réfugient sur l'île de Saint-Christophe (St Kitts des Anglais qui l'occupent déjà partiellement), et s'y livrent à la culture du tabac, aidés d'Indiens Caraïbes. En 1626, Belain rentre en France, les cales de son navire regorgeant de pétun. Il obtient alors de Richelieu une commission d'installation de résidence de la « Compagnie nouvelle de Saint-Christophe, la Barbade et autres îles situées à l'entrée du Pérou » (*sic*). 250 colons et engagés sont expédiés sur place, toujours pour le tabac, ravitaillés dès lors par des navires hollandais, y subissant divers avatars allant des conflits avec les colons anglais, jusqu'aux raids espagnols, en passant par la désertion de la main-d'œuvre indienne, fuyant dans les montagnes de l'intérieur, vers des refuges inaccessibles.

En 1635, alors que l'île compte 2 000 Français, la compagnie devient « Compagnie des Isles d'Amérique », dont l'ambition primaire est d'étendre la culture du tabac à la Martinique. Belain devient « capitaine-général » de la compagnie, et lieutenant-gouverneur de « Saint-Christophe et îles rattachées ». Deux adjoints sont alors envoyés en Martinique, qu'ils abordent le 25 juin 1635. Il s'agit de L'Olive et de Du Plessis. Ayant jugé l'île « inhospitalière », ils jettent leur dévolu sur la Guadeloupe, qu'ils abordent à hauteur du futur Fort-Sainte-Rose. Contrarié, Belain vient alors en personne occuper la Martinique, accostant le 1^{er} septembre 1635 au niveau de la future Saint-Pierre. Il y installe Jean Du Pont et expédie La Vallée à la Dominique. Revenu à Saint-Christophe, Belain y meurt en 1637. De Poincy le remplace en 1638.

Les premiers esclaves noirs apparaissent dans les îles la même année 1635 remplaçant peu à peu les Caraïbes, jugés physiquement



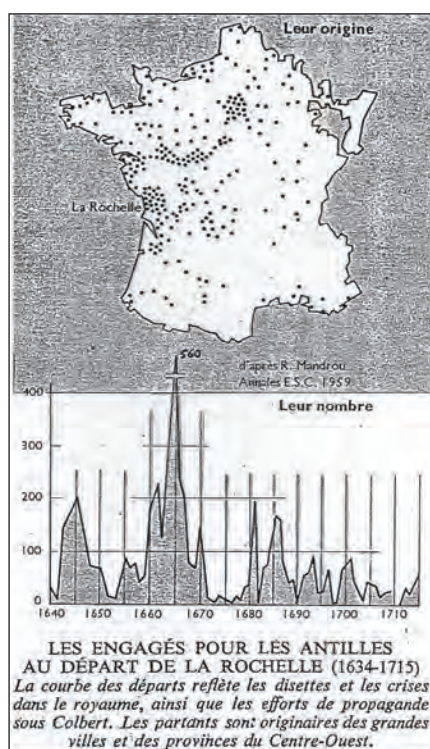
fragiles car décimés par les épidémies d'importation et dont le marronnage (de l'espagnol « cimarron », ou « homme des fourrés »), ne cesse de croître. Les premiers Noirs sont achetés à la sauvette aux négriers espagnols ou hollandais, voire aux flibustiers de passage.

Martinique

À Du Pont succède Du Parquet qui s'arroge le titre de lieutenant-gouverneur, exerçant rapidement un système de gouvernement autoritaire et semi-autonome, faisant directement venir sur place ses propres engagés blancs. Mais ce sont des colons arrivés avec Du Pont de Saint-Christophe qui permettent la mise en valeur rapide des terres (tabac, manioc, patates douces, pois et fèves). L'île est divisée en quatre « quartiers de culture », avec dans chacun un colon, chef de quartier, et une milice (Case Pilote, Le Carbet, Fort Saint Pierre, Le Prêcheur, sur la côte nord-ouest).

Guadeloupe

Faute de « colons-cadres », l'île est vite victime de graves famines. Du Plessis, étant décédé en 1636, L'Olive, devenu aveugle, est remplacé en 1638 par Aubert, un barbier-chirurgien, ancien engagé, installé à Basse-Terre. Le tabac ayant échoué, on traitera le coton et le roucouyer dont on extrait une teinture rouge commercialisable. En 1643, passe sur l'île l'inspecteur de la compagnie, Houel, qui décide de s'y installer, après avoir évincé Aubert. Houel aura le mérite d'introduire dans l'île la canne à sucre et d'essayer la première extraction de mélasse.



Fin de règne agitée pour De Poincy

Houel est un ambitieux qui tentera même de s'emparer du poste de De Poincy. La compagnie remplacera ce dernier par De Thoisy, mais De Poincy ayant refusé de quitter Saint-Christophe, De Thoisy ira s'installer à Basse-Terre de la Guadeloupe, ce qui amènera Houel à passer à Capesterre, mais toujours en tant que lieutenant-gouverneur.

De Thoisy échouera dans ses tentatives de venir s'installer à Saint-Christophe et De Poincy le fera même prisonnier. La compagnie donnera raison à De Poincy. Pourtant Saint-Christophe vivote. La concurrence anglaise locale fait périlcliter la culture du tabac. La famine s'installe, causant la mort de nombreux engagés et de religieux, victimes de « misère physiologique, marasme et dysenterie et comme vautrés dans leurs ordures ». De nombreux colons préfèrent chercher fortune dans des îles plus prospères, ce qui permettra une expansion inattendue de la compagnie des Isles, commerçant désormais avec Tobago, Saint-Barthélémy, Sainte-Croix, Saint-Martin, Grenade, Barbuda, Sainte-Lucie, La Désirade et les Saintes.

Gêné par les flibustiers de la Tortue, De Poincy y envoie le huguenot Levasseur qui n'y trouvera rien de mieux à faire que de devenir flibustier lui-même, avant d'être assassiné par ses propres hommes. De Poincy enverra alors, mais avec mission de résider plutôt à Haïti même, le chevalier De Fontenay, appuyé par un contingent armé destiné à protéger son installation, en y défiant les Espagnols qui, de toute façon, occupent très mollement cette partie de Saint-Domingue.

Minée au bout de quelques années par la faillite de la culture du tabac et les refus des lieutenants-gouverneurs d'obéir au pouvoir de Saint-Christophe, la compagnie des Isles décide en 1651 de se saborder en vendant ses possessions au plus offrant :

- Du Parquet rachète la Martinique, la Grenade, les Grenadines et Sainte-Lucie ;
- Houel en fait de même avec la Guadeloupe et ses dépendances (Les Saintes, La Désirade et Marie-Galante) ;
- L'Ordre de Malte récupère Saint-Christophe et ses dépendances pour la somme de 120 000 livres : la tractation a été menée par De Poincy, commandeur de l'Ordre, lequel reste gouverneur-général des Isles, mais seulement en titre.

Trois « principautés » voient ainsi le jour, chacune étant dirigée dans la pratique comme ses nouveaux maîtres l'entendent, notamment au plan commercial.

La santé dans les îles

Parmi les engagés arrivant aux Antilles, on compte un nombre non négligeable de barbiers et barbiers-chirurgiens, s'occupant à l'occasion de la santé de leurs compagnons,

vendus comme eux aux colons-plantieurs. Le barbier de base souvent surcoté « chirurgien », n'offre pas toujours de sérieuses garanties d'efficacité. Son expérience sommaire lui permet seulement de « garoter des hémorragies, d'anesthésier à la fumée de pipe la moindre amputation, de poser de solides pilons de jambe que des charpentiers lui confectionnent ». Sitôt affranchis, beaucoup préfèrent se livrer à la culture du tabac. Parfois un homme comme Aubert émerge du lot pour diriger les affaires de son île. On retiendra de ce dernier qu'il mettra en œuvre une politique de « home service » en faveur des Indiens, mal traités par son prédécesseur L'Olive, cruel et injuste. Aubert encouragea leur départ vers la Dominique, après avoir passé un accord avec les chefs indiens de cette île, et soigné certains d'entre eux avec succès. Aussi longtemps qu'il fut en poste, il fit en sorte qu'aucun colon ni missionnaire ne vint ennuyer ces « transportés ». Malheureusement Houel mit fin à cette pratique humanitaire.

Cette période est déjà marquée par les ravages de la fièvre jaune, dite aussi entre autres « maladie pestilentielle », « coup de barre » ou « maladie matelote », plus grave encore que le scorbut et la dysenterie, mais aussi par des famines au cours desquelles on vit les os des victimes « allant jusqu'à leur percer la peau par endroits » (Dutertre). Certains écrits d'époque décrivent sans aucun doute possible des cas nombreux de béri-béri et de pellagre.

Les pires épidémies de fièvre jaune frappent la Guadeloupe et Sainte-Lucie entre 1635 et 1640, Saint-Christophe entre 1648 et 1652, quand la moitié de la population blanche disparut, dont « ces religieux que leur zèle avait tenus attachés au chevet des malades » (Père Pellaprat)

Jean-Baptiste Dutertre

Ce père dominicain, féru de botanique, arrive à La Guadeloupe en 1640. Ses qualités d'observation vont faire merveille dans les domaines les plus variés. Il décrira ainsi la plupart des maux sévissant dans les îles comme la dysenterie, les « pians », les ulcères phagédéniques, les envenimations par morsure de serpents (il usera d'ailleurs de certaines poudres indigènes pour soigner les victimes de ces morsures), et bien sûr, la fièvre jaune. La première description qu'il en donna fit longtemps autorité. Ainsi, décrivit-il les « taches rouges cutanées et le vomito negro », mais aussi les troubles neuropsychiques du mal. Aux malades qu'il traitera, il appliquera la « séquence » thérapeutique indienne suivante : des grands bains d'eau glacée pendant deux heures dans l'eau des rivières, suivis de séchage dans les feuilles de certains arbres, enfin d'une cure de sommeil, à partir de décoctions d'écorces et de racines de plantes, obtenues par troc avec les Indiens.

Dutertre luttera aussi contre les famines en étudiant de près l'alimentation indienne. Ainsi préconisera-t-il le pourpier sauvage, qu'il « agrémentera » cependant de pain de conserve des navires et de farine de manioc. Il interdira cependant la chair de tortue qui, « mal préparée, peut être fatale du fait d'un flux de sang funeste ». Il fallait bien, écrit Dutertre, faire quelque chose pour empêcher certains engagés affamés de fabriquer, pour se nourrir, « un mélange d'onguent de chirurgien additionné de cuir bouilli de beaudrier et même d'un peu de chair humaine prélevée sur des cadavres ».

Tout ceci n'empêcha pas Dutertre de catéchiser bien sûr, mais aussi de s'ériger en protecteur des jeunes demoiselles vertueuses, triées sur le volet, et que leur maison d'éducation Saint-Joseph de Paris « envoyait sur place pour les confier à des colons célibataires, jeunes nobles aventuriers ».

Le temps des principautés (1651-1664)

Le salut d'un certain nombre d'îles viendra des Hollandais qui bénéficient alors par la bienveillance des Espagnols, du fameux asiento, privilège d'une nation pour transporter des esclaves noirs d'Afrique, contre rétributions et avantages, en principe vers les seules colonies espagnoles. Les Français n'ont pour l'heure, comme « travailleurs », notamment de la terre, que leurs engagés blancs, voire quelques esclaves noirs, issus du trafic interlope existant avec les Hollandais. Avec les principautés, ce trafic s'intensifie brusquement, et un premier grand marché d'esclaves s'installe même à Saint-Martin grâce aux chevaliers de Malte.

La principauté de l'Ordre de Malte (Saint-Christophe et annexes)

De Poincy continue d'y régner et il le fera jusqu'à son décès en 1660. C'est lui qui au nom de l'Ordre, créera le premier hôpital connu des îles à Basse-Terre de Saint-Christophe, en 1654 (voir plus loin).

La principauté de la Martinique

La famille Du Parquet (le père, puis son épouse, puis leurs deux fils) exerce sur l'île une vraie dictature, ce qui va provoquer des émeutes de colons et d'engagés et l'abandon définitif des plantations par les derniers indigènes caraïbes passés à la Dominique.

La principauté de la Guadeloupe

Houel fera de l'île la première possession sucrière de nos colonies, manufacturière d'abord, industrielle à la fin de la principauté, avec ses distilleries d'eau-de-vie de sucre, ou de tafia. L'ensemble « plantation-distillerie » constitue ce qu'on nomme alors « l'habitation sucrière ». La vente du sucre et du tafia permet aux colons de se fournir abondamment en esclaves noirs sur les marchés approvisionnés par les Hollandais. Le faible coût de leur entretien permet à l'île de rester concurrentielle. En 1660, l'île compte déjà 10 000 esclaves.

Le cas particulier de Saint-Domingue

De Fontenay, envoyé par De Poincy a noué des contacts avec la Flibuste, pourvoyeuse assidue d'esclaves arrachés aux Hollandais et aux Espagnols, ainsi qu'avec les boucaniers de

la côte de Saint-Domingue que les Espagnols avaient pour leur part renoncé à contrôler, du fait de la menace de la Flibuste, qui assurait leur protection dans la mesure où ils la ravitaillaient en viande boucanée, nécessaire aux longues expéditions sur les navires pirates.

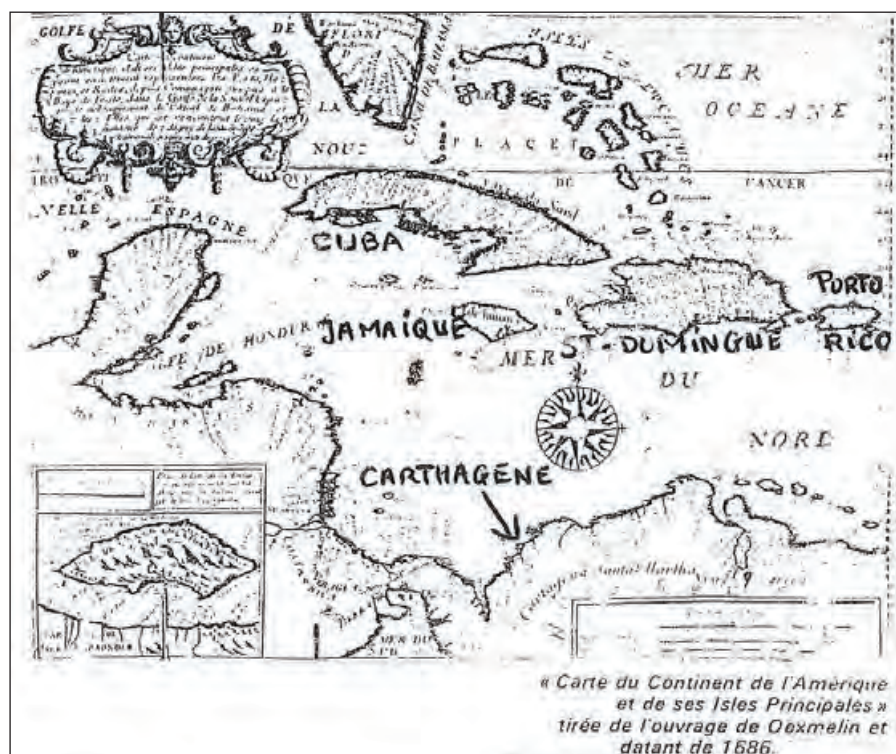


Un type de boucanier de Haïti

De Fontenay, particulièrement diplomate envers ces hors-la-loi, a désormais les coudees franches pour une installation sûre et durable. Malheureusement une attaque espagnole en 1654 lui fait perdre l'île de la Tortue. De Fontenay préfère rentrer en France. C'est l'ancien flibustier, devenu capitaine de régiment de marine du Roy, D'Ogeron de la Bouère, qui le remplace en 1657. Échouant devant la Tortue, il réussit à fonder deux établissements sur l'île de Haïti, au Cap au nord, à Petit Goave au sud. Il y installe d'anciens flibustiers et boucaniers ainsi que des esclaves capturés. Dès 1659, on note aussi l'arrivée de petits colons chassés de la Guadeloupe par la pression foncière des grands colons des habitations sucrières.

Les timides tentatives d'occupation en « France équinoxiale »

Depuis 1604, la France a multiplié les tentatives d'implantation sur la côte sud-américaine allant des bouches de l'Amazone à celles de l'Orénoque. La plus sérieuse paraissait être celle de Cayenne en 1641, De Poincy ayant même envoyé sur place le lieutenant-gouverneur Poncet de Brétigny. Mais celui-ci étant mort en 1644, et les installations ayant été détruites par les Indiens, le site fut abandonné jusqu'en 1656, De Poincy récidivant en envoyant sur place Lefebvre de la Barre, puis son frère Lefebvre de Lizy. Mais les colons refusent de s'y installer. À l'issue de la guerre de Dévolution, Anglais et Hollandais forcent les français à abandonner la partie (traité de Breda suivi de la paix d'Aix-la-Chapelle en 1668).



La fin des principautés

C'est en 1663 que Louis XIV et Colbert décident de mettre fin aux privilèges que, selon eux, se sont octroyés, illégalement, les principautés, et ce, en les rachetant à leur tour à leurs propriétaires et en les rattachant à la Couronne de France.

Le 19 novembre 1663, De Tracy est nommé « Commandant général des possessions d'Amérique méridionale et septentrionale » (englobant Antilles et Canada), avec pour mission de désigner au plus vite des gouverneurs-généraux pour les Antilles et le Canada. Chacun de ces hauts responsables se retrouve désormais flanqué d'un intendant.

En 1664, est créée la nouvelle compagnie des Indes Occidentales, avec des règles précises :

- Faire du commerce avec la seule métropole, c'est « l'exclusif ».
- Abandonner tout commerce interlope.
- Maintenir au maximum un peuplement blanc de volontaires et d'engagés. Dès les premiers signes de tarissement, intensifier le recrutement servile, depuis les comptoirs d'Afrique, et ce en organisant un commerce « triangulaire » transatlantique permettant aussi l'évacuation directe vers la métropole de la production des îles, à l'aide des navires négriers.

La santé aux Iles (1651-1664)

Les épidémies de fièvre jaune se poursuivent, impitoyables. En 1655, le mal reprend à Saint-Christophe, après trois ans de rémission, atteignant également la Guadeloupe, Sainte-Croix, Montserrat.

Cette période est également marquée par les débuts de l'hôpital de Saint-Christophe qui, pour tout dire, a plutôt des allures d'hospice de charité. On sait finalement peu de choses de cet établissement dont Dutertre dit qu'« on l'a bâti en un lieu fort sain, pour les malades qui n'ont pas les moyens de se faire guérir en leurs maisons ». Là, « ils y sont servis, nourris et visités par des médecins (?) et chirurgiens jusqu'à leur convalescence », aidés de fraters de l'ordre des « Grands Carmes », vite débordés, surtout en 1655, dans la féroce épidémie de mal de Siam, qui les emportera en même temps que leurs malades.

Parmi les barbiers-chirurgiens de Saint-Christophe, Dutertre donne le nom d'un certain Giraud, lequel fut par la suite nommé « lieutenant civil des Iles » par De Poincy.

C'est ce dernier qui insistera par ailleurs auprès des grands colons des plantations et habitations sucrières pour qu'ils recrutent des barbiers-chirurgiens à temps plein afin de maintenir leur personnel en état de « bien travailler ».

Cette période permet également de distinguer nettement, pour la première fois, les religieux évangélistes purs et les soignants

hospitaliers (auxquels on doit rattacher les fraters), mais en partant du principe que dans le prolongement de l'esprit des Croisades, soigner avec succès est un élément d'apport non négligeable dans le travail d'évangélisation de ceux qui ne soignent pas.

Le temps des gouverneurs de la Compagnie des Indes Occidentales (1664-1679)

Arrivé aux Antilles le 2 juin 1664 et y résidant, De Tracy, commissaire-général de l'Amérique septentrionale « tant par mer que par terre » nomme De Sales, qui avait relevé De Poincy en 1660, gouverneur-général des Antilles, résidant à Saint-Christophe. Des gouverneurs sont alors désignés, De Clodore pour la Martinique (le 14 décembre 1664), De Léon pour la Guadeloupe. À Haïti, D'Ogeron est maintenu dans ses fonctions.

À Saint-Christophe, De Sales réussit à chasser les derniers Anglais, rendant l'île entièrement française. Mais il sera tué dans les combats de reconquête.

À la Martinique et à la Guadeloupe, la compagnie éprouve vite de grosses difficultés, faute de navires en nombre suffisant, pour évacuer les productions, ce qui entraîne des troubles sanglants fomentés par les colons contre les gouverneurs et les agents de la compagnie (émeutes de Case Pilote et de Capesterre en 1665 et 1666).

À Saint-Domingue, D'Ogeron mate une agitation provoquée par la Flibuste (Montbars, Nau l'Olonnois), grâce à un « apport de femmes » qui, en sédentarisant un maximum de Frères de la Côte, redonnent un regain d'activité à la possession.

Cette période comporte en fait deux parties bien distinctes :

- L'une qui va de 1664 à 1672, et qui débute par le remplacement rapide de De Sales par De Batz, flanqué de l'intendant Patoulet, lesquels vont donner une nouvelle prospérité aux Antilles, grâce à une collaboration étroite avec les Hollandais qui aident au maximum les colons français à évacuer leurs productions, notamment sucrières, et grâce à l'asiento dont ils bénéficient, les approvisionnant clandestinement en esclaves noirs. Pourtant, ces années ne signent pas encore la fin du recrutement des engagés blancs.

- L'autre qui va de 1673 à 1678, particulièrement difficile car marquée par la guerre hollandaise-française, coupant brutalement l'aide batave, ce qui oblige la France à mobiliser, dès 1673, la Compagnie du Sénégal afin d'assurer un flux suffisant de main d'œuvre servile noire depuis les côtes d'Afrique et à tenter de relancer le recrutement de nouveaux volontaires blancs, toujours « à 36 mois » (avec garantie écrite d'obtention immédiate d'une propriété foncière à l'issue). La Compagnie des Indes occidentales ne résistera pourtant pas, fin 1673, à une situation devenue d'autant plus délicate que l'époque voit aussi l'abandon définitif de la culture du tabac d'exportation du fait d'une concurrence toujours plus vive de la part des colonies anglaises d'Amérique. La compagnie finira par céder tous ses droits à la Couronne Royale, elle-même devenue du même coup une compagnie d'état, qui garde le nom de « Compagnie du Sénégal ».

La guerre contre la Hollande aura pour effet, pour la France, d'engager sur place ses meilleures escadres, et aussi, pour la première fois, de faire partir aux Antilles le « régiment des Isles », premier régiment qualifié historiquement de « Troupes de la marine ». Parmi les épisodes les plus marquants de ce conflit, notons qu'en 1674, De Ruyter, malgré ses qualités de marin, se fera humilier, à la tête de 45 vaisseaux, par le capitaine D'Amblemont



Ile de Saint-Domingue, peintures de Gustave Alaux.

de la modeste flûte *Les Jeux*, lequel manœvrera de sorte qu'il tuera « 574 Hollandais » débarqués à la Martinique, ne perdant pour sa part que six hommes. La légende dit que l'imprécision des tirs bataves depuis la terre fut causée par les vapeurs d'une usine à tafia voisine, dont quatre tonneaux avaient été évantrés... Durant cette guerre, le destin des forces françaises fut variable. Ainsi, l'amiral D'Estrées peut-il reprendre Tobago, mais surtout Cayenne en 1677 (la station nous sera rendue définitivement au traité de Nimègue).

À Saint-Domingue, en revanche, D'Ogeron ne pourra résister aux Hollandais, devant même se réfugier chez les Espagnols de Saint-Domingue, qui l'interneront. Évadé, il viendra mourir à Paris en 1676. La France enverra l'escadre de De Grancey, avec la première flûte-hôpital qu'on vit aux îles. Haïti fut repris et un gouverneur installé en la personne de De Pouancey (1676).

C'est en 1667 que De Blénac remplace De Batz comme gouverneur-général, Patoulet étant toujours intendant. Il activera partout les « conseils souverains » auprès des gouverneurs (déjà en place sous De Batz). Ces conseils sont chargés de faire appliquer les règlements du gouverneur-général en matière de police, de sécurité, d'organisation du commerce et des marchés, y compris d'esclaves. Ils supervisent aussi les milices des « quartiers » qui font régner l'ordre public, assurent une justice de paix minimum, réglant les litiges entre colons et recueillant les doléances. La première réunion d'un « conseil souverain » aura lieu à la Martinique en 1677. Les autres suivront rapidement. Parmi les conseillers, on note fréquemment la présence de barbiers-chirurgiens, anciens engagés, ayant quitté leurs occupations dans les plantations pour exercer désormais leur talent dans les quartiers, en quelque sorte « en ville ».

À signaler par ailleurs qu'en cette même année 1680, Patoulet inaugure, toujours à la Guadeloupe, la première raffinerie de tafia ou rhumerie.

La santé dans les îles au temps des gouverneurs

Cette fois encore, la fièvre jaune ravage les Antilles et notamment la Martinique (1669). Dutertre, de son côté, décrit en détail la maladie des « pians » en laquelle il voit l'origine même de la syphilis d'Europe. Il décrit aussi le paludisme d'importation des Noirs. Le père Labat, plus tard (1722), en distinguera plusieurs formes cliniques dont la « fièvre double tierce ».

De ce fait les navires négriers commencent à être l'objet d'une attention particulière. Ainsi en 1669, D'Ogeron sort-il un texte exigeant des capitaines plus de confort et d'hygiène au moins pour les équipages, en com-

mençant par leur distribuer des « matelas et de bonnes couvertures ». Pour les engagés comme pour les esclaves, « soumis aux vivres salés du bord trop longtemps », il fait imposer dès l'arrivée « une nourriture saine en produits frais ».

Partout, on assiste à la mise en place, dans ce qu'on appelle les « ateliers serviles » (ensemble des personnels des habitations sucrières), d'un barbier-chirurgien attiré, ancien engagé salarié, avec deux ou trois aydes-barbiers. Plus tard, le père Labat écrira à ce sujet : « la première chose à penser dans une plantation est d'avoir un bon chirurgien ». Il est demandé par ailleurs aux colons d'offrir aux barbiers-chirurgiens d'habitation sucrière un coffre à instruments, même sommaire.

Après un temps de service dans ces habitations, certains barbiers-chirurgiens décident donc de s'installer comme « hommes de l'art » dans les « quartiers », en quelque sorte à leur compte : ils finiront par former une véritable corporation de praticiens traitants, au service de la petite aristocratie blanche. Chacun des clients potentiels (ou non) paie au barbier-chirurgien une contribution financière annuelle lui donnant droit de consulter (ainsi que sa famille et ses serviteurs) autant de fois qu'il en a besoin, et ce, douze mois durant. Le barbier-chirurgien peut solliciter un complément de rétribution s'il demande l'avis d'un confrère. On assiste de ce fait à une ébauche originale de médecine libérale, et mieux même, peut-être, de sécurité sociale avant la lettre.

En 1666, un peu sur le modèle de Saint-Christophe, De Tracy avait fait ériger à Basse-Terre de la Guadeloupe un établissement-hospice, dit « Hôpital de la Charité » et ce à l'intention des « plus pauvres des habitants ». Des religieux et fraters y étaient attachés.

Peu de noms de barbiers-chirurgiens émergent de cette période, sauf peut-être, un certain Dugast, qu'on retrouve aussi, en 1677, au « Conseil souverain » de Martinique. On ignore pourquoi, le 15 août 1678, il écope d'un blâme du gouverneur-général des Antilles, tout comme le « chirurgien » Pèriban, alors « chirurgien ayde-major » de l'État à Fort-Royal de la Martinique.

Nous manquerions toutefois à notre devoir de passer sous silence le nom du chirurgien-barbier le plus célèbre de cette époque. S'il ne fut pas le premier, loin s'en faut, car arrivé à Haïti en 1666, il fut toutefois le premier à laisser derrière lui une biographie. Il s'agit bien sûr d'Olivier Oexmelin, né à Honfleur d'un apothicaire flamand. Arrivé à 20 ans comme « engagé 36 mois » acheté par un commis de la Compagnie des Indes occidentales, puis racheté par un barbier-chirurgien ayant pignon sur rue, pour la somme de trente écus, il finit par se mettre au service du flibustier Morgan, participe à des rapines, décrit sa « célèbre » gangrène d'un pirate mordu par

un crocodile, se livre à des observations sur la physiologie animale (tortues marines, lamantins, serpents, poissons), effectue des autopsies en mer, avant que les corps ne soient livrés aux flots. En 1674, il quitte la Flibuste, rentre en France au moins trois fois et revient tout aussi souvent aux Antilles. Un moment, il s'installera comme barbier-chirurgien de « quartier » à Petit-Goave en Haïti : comme il rentrait d'Europe, il prétendra alors qu'il était cette fois « médecin de la faculté d'Amsterdam ». À de nombreuses reprises, le démon de la mer le reprend et on le retrouve tantôt dans la Flibuste, tantôt sur les flottes du Roi, comme à Carthagène en 1697, sous l'amiral De Pointis.

Les vingt dernières années du XVII^e siècle aux Antilles françaises (1680-1700)

Cette période est marquée par la mort de Colbert, fondateur de la marine de commerce française, remplacé en 1683 par son fils, Seignelay, organisateur pour sa part du fonctionnement des colonies. Ainsi aux Iles, ce sera en 1685 la mise en place du Code Noir, censé protéger l'esclave sur le principe « d'un Roi, une Loi, une Foi ». Vrai « père de famille » (et d'habitation), le colon doit assurer à ses serviteurs un minimum de confort et de bien-être physique, en raison de leur importance dans l'économie coloniale. Mais cette attitude paternaliste va conforter bien souvent le colon dans le sentiment que dans le fond, l'esclave lui est redevable de tout, qu'il est et doit rester indissociablement attaché à la personne de son maître, jusqu'à le suivre par exemple quand celui-ci change de résidence alors que le Code Noir n'imposait plus cette contrainte. L'esclave n'est toujours propriétaire de rien et n'hérite pas de ses parents. Il n'a aucun statut civil, comme se marier avec qui il le désire et ne peut en rien contester les règles de punitions imposées. En seule contrepartie, on lui accorde l'existence d'une âme, donc le droit de baptême, avec l'obligation de se soumettre au catéchisme.

Saint-Christophe et dépendances

Les Anglais vont à nouveau occuper l'île, puis la reperdre avant de la récupérer définitivement en 1713 (traité d'Utrecht mettant fin à la guerre de succession d'Espagne). Sainte-Croix qui en dépendait sera abandonné au Danemark en 1686.

Guadeloupe et Martinique

La France repousse ici les tentatives d'appropriation de ses ennemis habituels. Fort-Royal de la Martinique devient Fort-Louis. Grâce à sa rade exceptionnelle, elle devient naturellement le nouveau chef-lieu des Iles.

Le gouverneur-général De Blenac qui s'y installe cédera sa place en 1697 à D'Amblemont, l'ancien « vainqueur » de De Ruyter. En 1693 arrive à la Guadeloupe le Dominicain Jean-Baptiste Labat qui, entre autres, révolutionnera l'industrie sucrière par de nouveaux moulins et types de distilleries, dressera des plans de forteresses, élèvera des bovins et des cochonilles « tinctoriales », sera botaniste, anthropologue, écrivain et fin observateur des maladies tropicales, complétant judicieusement de ce fait les études de Dutertre.

De cette époque date la désignation des Blancs installés, ou déjà nés sur place, par le terme de « créoles » et celui des métis « blancs-noirs » par celui de mulâtres.

Saint-Domingue

On assiste dans cette île à une nette reprise des activités de la Flibuste, laquelle s'allie à la flotte de De Grammont pour donner la chasse aux galions espagnols. La culture de la canne à sucre s'implante à son tour dès 1685. En 1691, arrive l'excellent gouverneur Ducasse, ancien inspecteur de la Compagnie du Sénégal qui avait remplacé celle des Indes occidentales. Ducasse sera un ardent partisan du commerce triangulaire. Il organisera l'île en « quartiers » (Petit Goave, Léogane, Port de Paix, face à la Tortue, Le Cap), animera le « conseil souverain », fera passer la Flibuste, sous pavillon royal « additif » (avec De Graaf comme amiral d'une escadre opérationnelle contre la Flibuste anglaise à la Jamaïque). Cette escadre s'intégrera en 1694 à la flotte de De Pointis qui a remplacé De Grammont. La prise de Carthagène, où l'on retrouve Oexmelin, constitue le baroud d'honneur de cette flotte. De Pointis et Ducasse s'emparent des richesses des galions espagnols à quai, laissant le pillage de la ville aux Frères de la Côte, ce qui se traduira pour ces derniers par un semi-échec car les Espagnols finiront par les en chasser. Le butin sera ramené à Brest par De Pointis malgré une flotte décimée en route par la fièvre jaune et par deux combats livrés aux Hollandais.

À noter qu'en 1684 était passé à Haïti la flotte amenant Cavelier de la Salle au Texas. En 1698, ce sera au tour d'Iberville, venu reprendre possession de la Louisiane.

En 1701, Ducasse, rentré en France et devenu chef d'escadre, obtiendra officiellement et au nom de la France l'asiento si longtemps refusé par l'Espagne : la France pourra enfin mener en toute légalité sa traite transatlantique.

La Santé aux Iles (1680-1700)

Les îles continuent à connaître de graves épidémies de fièvre jaune, comme celle de 1682 quand le vaisseau *L'Oriflamme* apporta le mal venu d'Afrique à la Martinique. Le barbier-chirurgien Barbot décrit les signes cliniques du mal de Siam déjà rapportés par

Dutertre. En 1690-92, toutes les îles sont touchées en même temps, semant notamment la désolation à Sainte-Croix, la Dominique et surtout la Guadeloupe où par exemple, l'équipage du *Mignon* de l'escadre de Ducasse est touché à 90 %. Le gouverneur de l'époque, D'Éragny, meurt. En 1700, le gouverneur-général, D'Amblemont, périt à son tour, suivi de son successeur Desnois en 1701. En 1698, Saint-Domingue institue une quarantaine généralisée pour tout navire venant d'une autre île des Antilles. Cette mesure est prise par des médecins entretenus des ports (il en existe déjà dans tous les ports français des îles depuis 1686, date où ils sont notamment chargés de l'inspection sanitaire de tous les navires négriers arrivant des côtes d'Afrique).

Pourtant, et malgré la quarantaine instituée à l'île d'Aix, Rochefort connaîtra une épidémie de fièvre jaune en 1695. Le premier médecin du port, Pierre Chirac, contractera le mal mais en guérira.

En 1697, la fièvre jaune qui sévit dans Carthagène se répandra sur les navires de De Pointis, au point que certains deviendront de véritables « Hôtel-Dieu sous les armes » (De La Roncière). De Pointis écrira à ce propos : « Les playes tombaient si abondamment, mêlées de papillons, petits crapauds, chenilles et autres insectes que les eaux à boire en furent corrompues : le mauvais air engendra quantité de maladies si contagieuses que nos gens mouraient comme mouchez : on les enterrait trente et quarante à la fois ». Plus tard, en mer, « on les jettoit avec leurs matelats et leurs hardes puis on brûloit sur un poele rouge, du vinaigre, du goudron, de la poix ou de l'encens, afin de chasser le mauvais air ». Sur le seul *Apollon* de l'escadre de De Pointis, et qui rallia Terre-Neuve, « sont morts le commandant, 15 officiers, 310 hommes d'équipage, dont tous les canonniers, l'aumônier et les Saint-quatre chirurgiens ».

Il faudra attendre 1708 pour que De La Martinière, médecin du Roy à Fort-Royal, entreprenne une première étude « scientifique » pour comprendre un peu mieux l'épidémie dite de « 1693-1701 ». Une ordonnance suivit sur les précautions à prendre par les capitaines de navires, les officiers des ports dans les colonies, les gouverneurs et les médecins du Roy. L'ébauche d'un premier « règlement sanitaire international » se dessina, portant par exemple sur la distance d'éloignement des navires des côtes lors des épidémies, distance suffisante pour empêcher que le mal se répande à bord malgré l'épidémie à terre, sans que nul n'explique encore le phénomène.

Parallèlement et dès le rachat des îles d'Amérique par la Couronne royale, l'idée d'hôpitaux coloniaux va faire son chemin. Le but est précis, la cible de patients aussi.

Si jusque-là, colons et main-d'œuvre servile en dépendant étaient individuellement

pris en charge, au plan sanitaire, par les barbiers-chirurgiens d'habitation ou de quartier, pauvres et indigents ne trouvaient leur éventuel salut que dans de misérables établissements de charité tenus par des frères, certes dévoués mais en règle incultes. Quelques religieux avaient pour leur part usé de leurs rudiments de médecine pour évangéliser les Indiens Caraïbes.

Désormais, la Couronne ayant pris en main le destin des îles, tout, soudain, change. Les établissements que l'on projette de construire seront d'abord de vrais établissements de soins et non plus de charité, même si l'admission devra se faire selon un ordre strict de priorités :

- D'abord les marins et soldats du roi, dont l'hôpital recevra la solde, y compris durant leur convalescence.

- Ensuite les colons et agents des compagnies commerciales et comptoirs à terre, envoyés ou non par les barbiers-chirurgiens de quartiers : ils rétribuent directement l'hôpital auquel ils peuvent adresser aussi leur personnel blanc en retenant sur salaires les sommes réclamées par l'hôpital.

- Puis les « habitants » pauvres ou sans ressources qui devront obligatoirement occuper leur temps de convalescence à assurer les servitudes de l'hôpital, en commençant par l'entretien de ses locaux, cours et jardins potagers, ce qui compensera les frais de médicaments et de nourriture.

- Enfin les esclaves, pour qui il est prévu un « secteur réservé » et qu'on accepte par charité chrétienne, mais aussi pour assurer les mêmes servitudes que les habitants pauvres, et pour servir aux chirurgiens, quand ils décèdent, de vivier en vue de recherches anatomiques, après autopsie. Les colons sont tenus de compléter si nécessaire le montant de la redevance hospitalière de ces esclaves.

En tant qu'hôpitaux du Roi, ces établissements perçoivent cependant une dotation annuelle de la Couronne, dite « pension royale » qui sert de fond d'entretien des locaux (« les habitations »), d'équipement (« les meubles »), de paiement de main d'œuvre surnuméraire, prise sur les « soldats valides à mi-temps », d'achat de matériel chirurgical, commandé en France, via les capitaines négriers.

La répartition des tâches se fait de la manière suivante : l'administration et la gestion relèvent des Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu (dits aussi de la « Charité »), dont l'activité a été entérinée par lettre patente de la Couronne : cet ordre est d'origine espagnole (Grenade) et s'est installé en France en 1602. L'établissement est par contre dirigé par un chirurgien-major avec sous ses ordres un chirurgien en second et des barbiers-chirurgiens de quartiers sous contrat entretenus sur la « pension royale » : ils y travaillent à temps partiel, par roulements,

assistés d'aydes-chirurgiens ou de fraters soignants, les « garçons », pour leur part à temps plein. Un apothicaire, ancien engagé, tient en général la pharmacie. Il faudra attendre le début du XVIII^e siècle pour voir l'hôpital colonial s'étoffer en médecins entretenus du Roi, l'un comme directeur, les autres à la tête des deux grands services de chirurgie et de médecine.

Le système général de santé dans une colonie est dès lors le suivant :

- Dans les plantations et habitations sucrières, des barbiers-chirurgiens à la solde du colon : ils assurent les premiers soins et les évacuations sur l'hôpital, en plus des prises de décisions d'inaptitude ou d'indisponibilité du travailleur (engagé ou esclave).

- Dans les quartiers, la médecine devient payante pour Blancs et Mulâtres, selon le principe de l'abonnement, qui est en moyenne de « 50 livres en petun ». Le barbier-chirurgien a souvent comme aide un « petit barbier », pour « faire le poil à ses pratiques » (De La Roncière).

- L'hôpital est le centre ultime de soins, finalement ouvert à tous, y compris aux bénéficiaires de l'assistance médicale, pour les plus déshérités des habitants, qui restent cependant soumis aux « corvées de convalescence ».

Pour être complet, ajoutons donc, à partir de 1686, dans les ports, le contrôle sanitaire des navires avec mise en quarantaine possible, par un chirurgien entretenu du Roi. On notera par ailleurs, dès la fin du siècle, un progrès appréciable dans le traitement des fièvres, avec l'arrivée du quinquina en décoction ou en macération de la poudre d'écorce, en provenance du « Pérou ».

Si le premier hôpital royal fut érigé à Saint-Pierre de la Martinique, pôle commercial des îles, en 1685, le second le fut à Basse-Terre de la Guadeloupe en 1686, le troisième



L'île de la tortue, peinture de Gustave Alaux.

à Petit-Goave en Haïti en 1692, suivi seulement de celui de Fort-Royal de la Martinique en 1694, enfin, en 1698, celui de Cap Haïtien à Saint-Domingue.

En 1694, profitant du fait que la Tortue se trouve délaissée, notamment par la Flibuste, Ducasse aura l'idée d'y installer sur les hauteurs les lépreux de la « Grande-Île », avec des sœurs hospitalières de la Charité de Saint Vincent de Paul.

Ailleurs dans nos autres dépendances ultramarines du XVII^e siècle

Nulle part ailleurs qu'au Canada ou aux Antilles, la santé ne prit vraiment un essor

important, et ceci, essentiellement du fait d'une implantation plus tardive. Ce fut le cas à Saint-Louis du Sénégal et à Gorée que Colbert ne prend seulement sous sa coupe qu'en 1671. En 1686, on note à Nagarangsett, au sud de la Nouvelle-Angleterre américaine, dans la localité de Frenchtown, la présence, avec des familles d'Anjou-Poitou, du chirurgien Pierre Ayrault d'Angers. À Cayenne, devenu domaine royal en 1677, on signale en 1698 (A. Henry) la présence d'un « hangar recouvert de feuilles » et pompeusement appelé hôpital. Il est tenu par des religieuses de Saint-Paul de Chartres. À Madagascar, en 1663, Pronis, de la Compagnie des Indes Orientales crée l'établissement de Saint-Luce, qui deviendra le « cimetière des Français », abandonné par la suite pour Fort Dauphin, plus au sud. En 1665, De Beausse adjoint au Fort Saint-Louis, baie d'Antoyil, crée une « infirmerie » qu'il préfère transférer ensuite sur l'île Bourbon (future « Réunion ») : c'est le site de « Saint-Paul », du nom d'un vaisseau de la Compagnie. Un état-civil tenu par un cordelier portugais montre que les malades ne sont que des marins et soldats de la Compagnie. Et pour cause : l'île a été trouvée inhabitée... Quant aux comptoirs des Indes, ils sont encore d'installation trop récente (fin du XVII^e siècle) pour qu'on puisse parler à leur sujet de développement d'une infrastructure sanitaire conséquente. Cette constatation vaut évidemment pour la Louisiane dont l'occupation par Lemoyné d'Iberville en 1699 ne permet de rattacher son histoire médicale qu'au XVIII^e siècle.



Saint-Pierre de la Martinique.

Des Petites Curie à la Radiologie

Itinéraire de Louis SAVÈS, médecin de la Marine

Michel Desrentes (Bx 65)

Né le 27 janvier 1894, à Castelnau-Montratiér, dans le Lot, Louis Savès obtient le baccalauréat-ès-lettres en 1912 puis un sur-sis pour continuer ses études. En 1913, il réussit, à la faculté des sciences de Toulouse, le S.P.C.N. (Sciences physiques, chimiques et naturelles). Admis à l'École annexe de médecine navale de Rochefort pour l'année 1913-1914, il prépare la deuxième année de médecine et le concours d'entrée à l'École Principale du Service de Santé de la Marine de Bordeaux. Les épreuves écrites se dérouleront dans les trois centres de Brest, Rochefort et Toulon, mais les épreuves orales n'auront pas lieu pour raison de guerre.

Louis Savès rejoint son centre de recrutement à Agen. Il est affecté le 8 septembre comme soldat de 2^e classe au 20^e régiment d'infanterie (20^e R.I.) basé à Montauban. Il y fait ses classes jusqu'au 29 octobre 1914. Il rejoint ensuite son régiment sur le front de la Marne muni d'un appareil de photographies offert par ses parents.

Le 20^e R.I. appartenant au 17^e C.A., Savès participe aux offensives de Champagne-Perthes (décembre 1914-mars 1915), d'Artois-Écurie-Rolincourt (mai 1915), puis Thélus-Achicourt (mai à juillet 1915). Avec ses compétences en médecine, il devient brancardier de 1^{re} classe, ambulancier puis infirmier et enfin médecin auxiliaire (adjudant).

L'avancement dans le service de santé en guerre, du rang d'étudiant médecin à sous-officier supérieur s'effectuait par concours. Ainsi il était possible d'accéder aux grades de sous-officier supérieur : médecin auxiliaire (adjudant) puis médecin sous-aide major (adjudant-chef). La qualification de médecin restait toujours la même : faculté et thèse avec comme premier grade : médecin aide-major de 2^e classe.

Le 3 novembre 1915, Savès est affecté à la 9^e section des infirmiers militaires rattachée au 9^e C.A. jusqu'au 20 juin 1916. En tant que gradé, il commande une brigade de brancardiers. Il participe ainsi sur le Front au ramassage des blessés et des tués ainsi qu'aux premiers soins, en particulier lors de la bataille de Verdun du 24 avril au 9 mai 1916.

Dès le début de la guerre, le mot d'ordre pour les armées françaises est : *Offensive à outrance*. L'État-major ne veut donc pas s'encombrer de structures médicales lourdes à déplacer. Pour les blessés, il est donc prévu un triage avec traitement sommaire avant de les évacuer vers l'arrière pour les faire soigner dans les hôpitaux. Mais dès *la Bataille des frontières* en Belgique et au Luxembourg, les médecins militaires sont confrontés à un afflux massif de blessés polytraumatisés par balles, par éclats d'obus et multiples fractures.

Après la stabilisation du front sur la Marne en septembre 1914, l'organisation du traitement des blessés se modifie avec la mise en place d'ambulances (**premières structures médicales de l'Avant**) au plus près du Front pour traiter ou préparer les blessés destinés à être évacués vers les hôpitaux de l'Arrière. Ainsi, dès septembre, les blessés affluent en masse dans les hôpitaux parisiens. Les médecins découvrent les plaies et les délabrements thoraco-abdominaux par balles et éclats d'obus qu'ils doivent traiter rapidement. Pour extraire au plus vite les corps étrangers, les chirurgiens effectuent des explorations à champs larges conduisant à des délabrements importants et handicapants.

Marie Curie a alors l'idée d'utiliser la radiologie pour repérer ces corps étrangers métalliques.

Que sont les Petites Curie ?

Consciente de la situation dramatique des hôpitaux et des blessés, elle décide de mettre ses compétences scientifiques et morales au service des blessés. Elle est persuadée que la Radiologie peut rendre des services aux chirurgiens. En effet, cette nouvelle technologie permet le diagnostic et le suivi des fractures et le repérage des éclats métalliques de balles et d'obus avant toute chirurgie.

Elle se forme aux rudiments de l'examen radiologique grâce à Antoine Béclère et dès la fin août 1914 elle obtient une attestation du ministère de la Guerre pour mettre en place une équipe de manipulateurs pour les services de radiologie. Elle devient directrice du service de radiologie de la Croix-Rouge, sollicite des collaborations à Paris, met en œuvre des influences, récolte des subventions et bénéficie du soutien financier de l'Union des Femmes de France et du Patronage National des Blessés. Ainsi pourvue, elle crée des unités radiologiques mobiles en équipant des camions Berliet d'une dynamo 110 volts/15 ampères, d'un appareil à rayons X Drault, de matériel photographique, de rideaux, de quelques écrans très rudimentaires et de plu-



Louis Savès, brancardier 1^{re} classe.



Médecin auxiliaire.





Marie Curie au volant d'une petite Curie.

sieurs paires de gants destinées à protéger les mains des manipulateurs. Ainsi équipés les camions se rendent au plus près du Front dans des salles dépourvues de tout. Les soldats accueillent Marie Curie avec enthousiasme et ils surnomment les camions : *Les Petites Curie*. Au plus près des champs de bataille, ces camions limitaient les grands déplacements des blessés, permettaient des soins primaires appropriés et surtout raccourcissaient les temps d'exploration des blessures.

Dans *La Radiologie et la Guerre*, 1921, pages 37-39, Madame Pierre Curie (Marie Curie) décrit le mode d'emploi des *petites Curie*.

Le personnel se compose d'un médecin, d'un manipulateur et d'un chauffeur mais dans une bonne équipe chacun fait plus que son métier. Voici la voiture rendue à destination. Elle est attendue avec impatience pour l'examen des blessés nouvellement arrivés à l'hôpital. On descend les caisses et les appareils et on les porte dans les salles où l'on s'en servira. Le chauffeur prépare le groupe ou la dynamo et établit au moyen d'un long câble (25 mètres suffisent, en général, à tous les besoins) la communication avec les appareils que le manipulateur dispose dans la salle. Avec l'aide d'infirmiers on pose aux fenêtres les rideaux noirs apportés par la voiture, ou les couvertures de l'hôpital (NDLA : pour obtenir l'obscurité nécessaire à la scopie). Le manipulateur et son chef, d'un coup d'œil, choisissent la disposition des appareils, ils les placent, ils assemblent les pièces démontables de la table et du pied porte-ampoule, installent l'ampoule et la soupape, établissent les connexions. On remplit la turbine de gaz d'éclairage pris à un tuyau ou apporté par la voiture dans une poche à gaz de 25 litres. Un signe au chauffeur : voici la dynamo en fonctionnement et l'on envoie un courant d'essai dans l'ampoule. Si elle donne satisfaction, tant mieux ; si non, on procède rapidement à un réglage délicat, ou bien on prend une ampoule de secours. On prépare l'écran radioscopique, et toute sorte de petits accessoires à portée de la main : papier, crayons, gants et lunettes de protection, fil à plomb ; on dispose à l'abri des rayons les plaques et châssis et on place dans le cabinet

de photographies les bains qu'on a apportés ; quelquefois le cabinet lui-même doit être préparé avec des rideaux. Enfin, tout est prêt, si l'on n'a pas eu de déboires et si l'on se trouve dans un endroit connu, l'installation a pu être faite en une demi-heure.

C'est le moment de se mettre au travail avec les médecins et les chirurgiens de l'hôpital ou de l'ambulance. On apporte les blessés sur des brancards ou bien l'on fait venir ceux qui sont moins atteints.

La dynamo actionnée par le moteur de la voiture alimente donc le tube à rayons X pour prendre des radiographies des blessés permettant de situer précisément l'emplacement des éclats d'obus et des balles, de visualiser les fractures, de faciliter les actes opératoires évitant les grands délabrements. Les temps de pose étaient évalués entre 10 et 30 secondes selon les régions à examiner. Marie Curie préconisait la scopie avant la graphie pour les localisations et de nombreux chirurgiens intervinrent sous scopie directe. Sous l'égide de son service à l'Institut du Radium ; elle crée un second véhicule puis grâce à des donations, elle met au point d'autres véhicules. En 1918, Marie Curie dirige une escouade de 18 voitures de radiologie. De son côté, le service de santé militaire aura équipé 200 camions radiologiques avec groupes électrogènes et installés des services de radiologie dans tous les hôpitaux proches du front et de l'arrière.

À la fin de la Grande guerre, Marie Curie écrira : *on peut affirmer que l'examen radiologique a sauvé la vie à un grand nombre de blessés et en a préservé beaucoup d'autres d'infirmités futures... et l'examen radioscopique doit, en principe, précéder l'examen radiographique. Ces techniques s'entraident et se complètent mutuellement.*

Puis 1921 elle écrit : *Il m'est agréable de rappeler ici que la première des voitures radiologiques établies sur mon initiative a été fournie par l'Union des Femmes de France et équipée à ses frais. Cette petite voiture à carrosserie ordinaire ne portant que l'appareillage strictement nécessaire a, sans aucun doute, laissé de nombreux souvenirs dans la région parisienne...*

Elle a assuré seule le service du camp retranché de Paris pendant la plus grande partie de la guerre, en particulier lors de l'affluence de blessés qui se produisit en septembre 1914 à la suite de la bataille de la Marne.

À l'occasion de ses activités d'évacuation des blessés, Louis Savès découvre les *Petites Curie* et s'intéresse à cette nouvelle technologie. Il semble avoir trouvé sa voie car il décide qu'après la guerre, il reprendrait ses études médicales et se spécialiserait dans ce domaine. Féru en photographie, il s'intéresse à cette nouvelle technologie. Ainsi en qualité de médecin auxiliaire dans une section d'infirmiers de première ligne, il participe avec le chirurgien à la recherche, sous le faisceau des rayons X, des balles, des fragments d'obus et des fractures. Tous ignorent encore les complications de l'irradiation répétée : radio-dermites précoces puis des radionécroses tardives. Malgré tout, Savès ne présentera jamais de radiodermite.

Le 20 juin 1916, il est muté au 135^e régiment d'infanterie (135^e R.I.) jusqu'au 10 juillet 1919. Il participe à tous les combats du régiment en 1916 sur la Suippe puis dans la Somme (Morval-Sailly-Saillisel) et Bouchavesnes. En 1917, le régiment participe en avril à l'offensive devant Brimont. En début 1918, le 135^e se trouve à Hoéville (Meurthe-et-Moselle) puis il rejoint la Somme. Il participe en mars-avril à l'offensive d'Esclainvillers-Grivesnes. Il se retrouve à Méry en juin puis à Aubvillers où le 10 juillet, Savès est gazé. Il gardera toute sa vie une conjonctivite récidivante pour laquelle il ne demandera pas de pension d'invalidité malgré une gêne permanente. Il reste dans son régiment jusqu'à l'Armistice du 11 novembre 1918 puis participe à l'occupation de la Sarre où son régiment assure la surveillance des mines de charbon. Du 14 au 30 juin le régiment est mis en alerte à Coblenz, prêt à envahir la zone neutre si l'Allemagne ne signe pas le Traité de Paix de Versailles le 29 juin 1919.

Les qualités du 135^e sont reconnues et : *Par ordre n°130F du 30 septembre 1918 du général commandant en chef, le droit au port de la Fourragère, couleur de la Croix de guerre, est accordé au 135^e régiment d'infanterie.* Le 12 juillet 1919, Savès, promu médecin sous-aide-major (adjudant-chef), rejoint la 18^e section des infirmiers militaires basée à Perpignan.

Puis à l'issue du concours de 1919 et par décret du 19 septembre 1919, Louis Savès est affecté à Santé Navale et il est nommé médecin auxiliaire de la Marine.

Il rejoint l'École le 3 novembre 1919 pour reprendre ses études dans la lignée médicale à 12 inscriptions. Il reçoit le matricule 13 de la promotion 1919 (promotion rattachée à 1914). Il est alors nommé médecin de 3^e classe auxiliaire de la Marine. Il reçoit la Croix de guerre après trois citations dont une à l'ordre

du corps d'armée et deux à l'ordre du régiment et le droit du port de la fourragère de la Croix de guerre à titre personnel.

Avec ses camarades, anciens combattants, les *Poilus Navals*, sont impressionnants lors des prises d'armes à Santé Navale avec leurs nombreuses décorations.

Le 15 décembre 1920, il soutient sa thèse devant la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux sur : *Contribution à l'étude de l'appendicectomie dans les 36 premières heures*. Thèse n° 18, année 1920-1921, Bordeaux et il est *de facto* promu médecin de 2^e classe auxiliaire de la Marine.

Il est ensuite affecté dans un service de médecine de l'hôpital maritime de Rochefort du 25 décembre 1920 au 1^{er} janvier 1922 pour une année de formation complémentaire puis il est désigné pour l'École d'Application du Service de santé de la Marine à Toulon jusqu'au 9 mai 1922. Il est alors promu médecin de 2^e classe avec effet rétroactif au 1^{er} octobre 1918, sans rappel de solde.

Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire le 30 avril 1921.

En 1921, Louis Savès opte pour la Marine et se fait photographier dans son nouvel uniforme. On peut remarquer sur la partie gauche de la vareuse :

- La croix de guerre 1914-1918 avec les trois étoiles correspondant à trois citations.
- La croix de chevalier de la Légion d'honneur.
- La fourragère sur l'épaule gauche, honorant les faits d'armes de son régiment, le 135^e RI.



À l'issue de l'École d'Application, Savès est affecté sur le navire-hôpital *Tourville* de mai 1922 au 15 octobre 1922 où il reçoit la médaille des Épidémies (échelon argent).

Il sert ensuite sur le croiseur-cuirassé *Waldeck-Rousseau* de la Division navale du Levant jusqu'au 10 novembre 1924. Le 1^{er} juin 1924, il est promu médecin de 1^{re} classe de la Marine.

Envoyé à Brest pour le 1^{er} novembre 1924, il embarque du 27 mars 1925 au 16 juin 1926 sur le cuirassé d'escadre *Patrie* transformé en école des torpilleurs et des électriciens.

Il est ensuite nommé à l'hôpital de Saint-Mandrier du 16 juin 1926 au 1^{er} juin 1930 et devient assistant d'électroradiologie. Puis le 1^{er} juillet 1930 il est affecté à l'hôpital maritime de Brest où il prépare le concours d'électroradiologiste. Il est reçu dans la spécialité d'électroradiologie et physiothérapie des hôpitaux maritimes dont la chaire, créée le 29 novembre 1931, est tenue par Hippolyte, Charles Le Coniac (promo 1895). Il est alors nommé chef de service à Brest. Il est promu médecin principal le 25 décembre 1932. Du 11 avril 1933 au 2 décembre 1934, il embarque sur le croiseur-mouilleur de mines *Pluton*, puis il retrouve son poste dans le service d'électroradiologie et de physiothérapie de l'hôpital maritime de Brest jusqu'au 2 septembre 1939. Le 6 octobre 1937, il est promu officier de la Légion d'honneur, par décret du président de la République en date du 11 juin 1937. Le 21 septembre 1938, il est promu médecin en chef de 2^e classe de la Marine.

La Seconde Guerre mondiale débutant, il est affecté le 25 septembre 1939, en qualité de médecin-major du bâtiment de ligne *Richelieu*, d'abord en armement, puis en opérations. En effet, celui-ci, après avoir échappé aux Allemands en juin 1940 dans des conditions difficiles, subit le 7 juillet 1940, devant Dakar, une attaque à la torpille menée par six *Swordfish* ayant décollé du porte-avions *Hermès* de la Royal Navy. Le bilan de cette attaque fait état d'une avarie de barre et d'un incident de coque avec un envahissement des tranches O,P,Q. Le *Richelieu* peut malgré tout rejoindre le port de Dakar.

À quai pour réparations, le navire résiste de nouveau victorieusement à une tentative de débarquement conjointe des Britanniques et des Français Libres du 23 au 25 septembre 1940. Pour son courage au cours des combats, Savès est cité à l'ordre de l'armée comportant attribution de la croix de guerre 1939-1945, le 10 octobre 1940. Il est promu médecin en



chef de 1^{re} classe de la Marine le 30 novembre 1940 pour faits de guerre. Puis Savès débarque à Dakar et du 1^{er} janvier 1941 au 1^{er} octobre 1941, il est chef du Service de santé des Armées de l'A.-O.F. (Afrique Occidentale Française). Il reçoit la médaille coloniale avec agrafe : A.-O.F. Malade, il est rapatrié et nommé au service de la solde et de l'ambulance de l'Arsenal de Toulon jusqu'au 14 janvier 1945.

Par arrêté ministériel n° 713/SS/2P/249P du 19 février 1945, il est rayé des cadres le 6 mars 1945 et il est *admis d'office à faire valoir ses droits à la retraite pour compter du 1^{er} avril 1946 et est admis au bénéfice des dispositions de l'article 5 de la loi du 5 avril 1946 pour compter du 1^{er} avril 1946*.

À la retraite en 1946, il s'installe à Bordeaux où il rachète le cabinet de radiologie du docteur Mathey-Cornat situé 82, cours de Verdun à Bordeaux. Actuellement en 2019, deux radiologues anciens élèves de Santé Navale exercent toujours dans ce centre de radiologie.

Il prend une retraite définitive en 1972 au moment où son fils Jean, radiologue, lui succède.

Il décède le 3 février 1988 à Bordeaux, à l'âge de 94 ans.

Nous remercions madame Annick Danan, fille de Louis Savès, pour nous avoir fourni une plaquette biographique et des photographies prises par Louis Savès et son fils, le docteur Savès : 16, place Pey-Berland à 33000 Bordeaux.



L'Avenir des femmes dans les armées

Résumé de la conférence donnée par Chantal Roche lors du colloque intitulé « *Quelle médecine pour demain ?* » organisé au Sénat par l'Association Française des Femmes Médecins (AFFM), le 30 mars 2019.



De droite à gauche : Julien Nouaille-Degorce, Chantal Roche, Madame Nouaille-Degorce, Rachel Mercedes.

Invitée par l'Association Française des Femmes Médecins (AFFM) le 30 mars au Sénat, Chantal Roche (Bx 82), membre du CA de l'ASNOM, **présidente du réseau des femmes du ministère des Armées**, est venue apporter sa vision de la féminisation des métiers de la santé et des armées au colloque « *Quelle médecine pour demain ?* ».

Devant un parterre de 150 personnes issues du monde de la santé dont des grands noms, tel que le Pr. René Frydman, elle a choisi de parler de ***l'avenir des femmes dans les armées*** et surtout de ***l'avenir des armées au féminin***.

Si la féminisation des métiers de la santé n'est plus une question pour le monde civil et le service de santé des armées, l'égalité effective sur le papier n'est pas complètement acquise à ce jour dans les armées, il y a un véritable sujet, un enjeu même.

En effet, les femmes sont-elles présentes aujourd'hui dans les armées, en nombre suffisant et à leur juste place ? Leur intégration est-elle perfectible ? Faut-il en intégrer plus, les intégrer mieux ? Apportent-elles de la performance ?

Après un rappel sur les **stéréotypes** forts, notamment de « virilité » et de « force physique » au sein du milieu militaire, peu propices à la « féminité », C. Roche a exposé à ces personnalités issues du monde civil, l'organisation des armées très hiérarchisée et formalisée, construite autour du modèle masculin du guerrier. Elle a ensuite évoqué l'arrivée des femmes, comme variables d'ajustement durant les 2 guerres mondiales, puis intégrées dans les années 80, sous quotas d'abord jusque dans les années 2005, recrutées enfin dans le cadre de la politique volontariste de la professionnalisation dans les années 2000.

Après un rappel factuel sur nos forces armées les plus féminisées des nations occidentales : 55 000 femmes servent le ministère des Armées, 32 000 sont militaires, notre consœur a insisté sur la place et le rôle des femmes dans les forces armées, désormais reconnus. Elle a également noté que les conséquences de cette féminisation sur plusieurs décennies se heurtent parfois encore à des incompréhensions voire à des réticences dans ce ministère traditionnellement très masculinisé dont tous les esprits ne sont pas encore convaincus. Relatant son propre parcours, le **sens de l'engagement « jusqu'au sacrifice suprême »** « et la **disponibilité totale** constituent pour

Chantal Roche les deux facteurs qui font la singularité du métier ; elle fait aussi le *constat que les compétences ne sont pas genrées et l'illustre avec le cas du service de santé des armées.*

« Les femmes comme les hommes reçoivent une formation initiale qui leur permet de réagir au mieux face aux situations rencontrées lors de ces projections ; des préparations opérationnelles sont également dispensées avant tout départ en opérations. Les modes opératoires sont connus et répétés et sont les garants des actions sur le terrain. Les femmes veulent être considérées pour leurs compétences et elles assurent parfaitement les missions confiées. Par ailleurs, être projetée en OPEX correspond au « sens de l'engagement » ; donc, « lorsque j'échange avec mes jeunes consœurs et de jeunes officiers des armes, la projection est plutôt un facteur de motivation et l'engagement « *jusqu'au sacrifice suprême* » est le même pour les femmes que pour les hommes. »

Passé cet état des lieux, Chantal Roche a ouvert quelques perspectives sur l'avenir qui était le thème central de cette conférence.

« Si le défi des nouvelles technologies, de l'intelligence artificielle et des nouveaux systèmes d'armes est majeur », l'innovation n'est pas que technologique pour notre conférencière. « Recruter, et recruter des femmes, fait partie des défis d'avenir » : par cet exposé, elle illustre le fait qu'une organisation particulièrement structurée et conservatrice comme les armées peut parfaitement améliorer sa performance et son agilité en développant la richesse de son recrutement. En 2019, le modèle social qui caractérisait les armées il y a encore dix ou quinze ans a fortement changé. La plupart des conjoints de militaires travaillent, le célibat géographique pèse lourdement sur de nombreuses familles et les sujétions liées à l'état militaire, les projections opérationnelles toujours plus fréquentes depuis l'Afghanistan, rendent encore plus difficile qu'auparavant le maintien de l'équilibre entre la vie professionnelle et la vie personnelle. La fidélisation des talents devient un point majeur. Le recrutement de nouveaux talents, notamment dans le domaine des nouvelles technologies, est très concurrentiel. La ressource humaine est devenue un enjeu crucial.

L'intégration des femmes au ministère des Armées représente donc actuellement une sorte de défi dans le défi d'innovation. D'ailleurs, la féminisation et la progression de la mixité constituent en cette année 2019, un axe fort de mobilisation du ministère des Armées pour sa modernisation puisque Florence Parly vient de lancer un plan Mixité.

Parce qu'elles n'ont pas suffisamment anticipé le recrutement des talents féminins, les armées vont devoir jouer la carte de la complémentarité hommes-femmes en même temps que la complémentarité humain-machine. « À mon sens cela peut constituer une chance pour les femmes car il est probable que leur intégration pourra bénéficier de l'appui de l'IA et de la robotisation ».

À l'heure où la France va très prochainement prendre la tête du G7, au moment où la France va s'engager dans un troisième plan national « **Femmes, Paix, Sécurité** » déclinant les objectifs de la résolution 1325 de l'ONU, c'est-à-dire plus de femmes autour des tables de négociations dans les processus de Paix et gestion des conflits et post conflits, **l'heure est venue pour le ministère des Armées d'intégrer plus de femmes et à tous les niveaux, même au plus haut niveau.** Comme le relevait la ministre des Armées, dans cet « **Univers masculin par excellence, pour affronter des menaces plus nombreuses et plus variées, les armées ne peuvent aujourd'hui se permettre de se passer de la moitié des talents de l'humanité** ».

NDLR : retrouver tout l'article de Chantal Roche sur LinkedIn.

Conférence

Lors de la soirée culturelle « **Médecine et blessés de guerre. Hier et aujourd'hui** » organisée aux Invalides le 26 septembre 2019 par l'Ordre des Compagnons de la Libération, le médecin général inspecteur (2S) Raymond Wey a présenté un siècle d'évolution du soutien médical opérationnel. Puis, le médecin chef des services de classe normale Marc Puydupin a délivré un exposé sur les enjeux de la prise en charge du blessé de guerre (le *damage control*). Enfin, la MCS Chantal Roche (Bx 82) Présidente d'Honneur de l'association « Avec les femmes de la défense » a parlé de la place des femmes au sein du Service de Santé des Armées dans ces termes :

« Quelle visibilité pour l'action des femmes dans la guerre ou les conflits armés ? »

Malgré deux conflits mondiaux, où de nombreuses femmes ont eu un comportement remarquable, parfois héroïque, malgré leurs actions courageuses pendant la Résistance, elles sont restées invisibles. Des « anges blancs » de la première guerre mondiale aux « Corps féminin des volontaires françaises » de la seconde, les femmes se sont engagées, civiles ou militaires, en tant que citoyennes dans les faits avant même de le devenir en accédant au droit de vote et à l'éligibilité par l'ordonnance du 21 avril 1944.

Ces femmes qui avaient osé lutter, s'opposer, sont ensuite retournées dans leur foyer pour s'effacer derrière leur mari. Elles ont été les

grandes oubliées. Leur engagement n'a pas été valorisé tant que cette période de l'histoire a été étudiée sous l'angle « militaire » et actions armées. Pourtant nombreuses sont les femmes qui s'engagent alors anonymement, dont les actions n'apparaîtront qu'avec les études scientifiques historiographiques des années 1970. En 1940, les femmes commencent à intégrer les armées, mais elles ne portent pas de grade et ne sont pas les bienvenues, elles intègrent comme valeur d'ajustement.

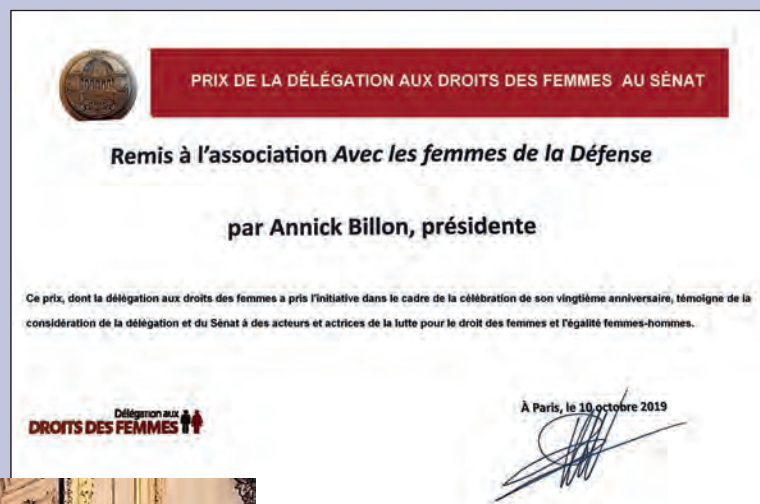
Aujourd'hui l'armée française compte un des plus forts taux de féminisation dans le monde. Pourtant la ministre des Armées a décidé en 2019 d'un « plan mixité » car leur place demeure un défi à l'heure où le ministère a besoin de recruter et ne peut se priver de talents.

Ce qui est acté sur le papier à propos de l'égalité doit donc encore évoluer dans les faits. Les femmes peinent toujours à se frayer des parcours professionnels jusqu'au plus niveau. Le poids des stéréotypes est toujours présent et les mentalités doivent encore évoluer.

Les compétences et l'aptitude au commandement ne sont pourtant pas genrées. *L'exemplarité, le courage et l'abnégation comme le sens du travail en équipe sont des valeurs portées par les femmes comme par les hommes.* Les « résistantes », auxquelles il nous faut rendre hommage, comme les femmes de la défense 2019, ont marqué et marquent par leur courage, l'histoire, la guerre et aujourd'hui les opérations.

« L'histoire de la Libération n'aurait pas pu s'écrire sans les femmes. L'avenir des Armées ne se fera pas sans elles. Ce qui les rassemble toutes, c'est l'Engagement »

Le 10 octobre 2019, à l'occasion du 20^e anniversaire de la délégation aux droits des femmes au Sénat, les sénateurs ont décidé de reconnaître l'action de l'association « Avec les Femmes de la Défense » dont Chantal Roche fut fondatrice en 2016 et membre d'honneur depuis 2019 en lui remettant ce prix :



De gauche à droite : Marion Buchet, capitaine, pilote de chasse – Annick Billon, sénatrice, présidente de la délégation du droit des femmes du Sénat – Chantal Roche – Marina, civile défense.

Jean-Étienne Touze : homme et médecin d'exception

Pierre Jeandel (Bx 66)

Jean-Étienne Touze nous a quittés le 3 mars 2018. Médecin général inspecteur, Professeur du Val-de-Grâce, Membre titulaire de l'Académie de Médecine, il aura laissé à ses maîtres comme à ses pairs et à ses élèves le souvenir d'un homme de grande classe, empreint de valeurs humaines et de culture qui firent de lui un médecin d'exception. Nul doute qu'il fut, par son rayonnement médical au sein du Service de Santé des Armées, un chef d'école incontesté et reconnu comme tel par tous ceux qui ont eu le privilège d'être parmi ses frères d'armes, mais également par tous ceux qui ont eu à partager avec lui tout au long de ses 51 ans de parcours médical. Parcours de tropicaliste, d'infectiologue, d'interniste et de cardiologue.

Une année après son départ, deux événements d'importance sont venus attester de cette aura en rendant hommage à l'homme comme au médecin. Deux événements d'une grande portée car provenant l'un de l'Académie de Médecine, l'autre de l'Université d'Aix-Marseille. C'est le 12 mars que, par la voix d'Yves Buisson, l'Académie, au sein de laquelle il occupait la présidence de la Section Hygiène, Épidémiologie et Santé publique, a souhaité retracer le parcours exceptionnel de notre camarade, et faire part de son émotion vis-à-vis de la disparition de celui qui, lors de son parcours d'académicien, s'est imposé par son travail acharné et sa vision éclairée des grands enjeux sanitaires de notre temps. C'est ensuite le 15 mars que, par la volonté d'Yvon Berland, Président d'Aix-Marseille Université, qui souhaitait que l'amphithéâtre du Pharo où s'inscrivent pour chacun d'entre nous tant de souvenirs d'une époque glorieuse et tant de symboles de cette grande école, dorénavant amphithéâtre de l'Université, porte le nom d'un médecin militaire tropicaliste ; en réponse à ce souhait, le choix de la Direction Centrale du service de Santé des Armées s'est tout naturellement porté sur le nom de Jean-Étienne Touze à qui le Médecin Général Christophe Rogier, qui fut son élève et collaborateur, a rendu un vibrant hommage devant une assemblée fournie d'universitaires et d'anciens du Pharo.

Il n'est point besoin de s'étendre ici sur la signification profonde de ces événements sauf à souligner leur caractère d'exception venant témoigner, par-delà la personne de notre camarade, d'un hommage à l'œuvre des médecins militaires qui ont exercé Outre-Mer. Connaissant bien Jean-Étienne, je peux assurer que cette dimension l'aurait rempli de fierté.

À cette occasion et sans redondance avec la nécrologie rédigée par Jean-Louis Lecamus ni avec les magnifiques passages des éloges prononcés récemment, je souhaite revenir sur ce qui, me semble-t-il, restera de cet homme et de ce médecin dans nos mémoires.

C'est d'abord l'attachement sans faille que le Médecin général Inspecteur Jean-Étienne Touze témoignait au Service et à ses institutions comme à ses traditions. Fils d'un ambassadeur qui lui a légué allure et pouvoir de séduction, le jeune navalais qu'il fut à l'école, doté d'une grande envie d'émancipation, était loin des standards requis. Au fil des années, il s'est inscrit comme un ardent défenseur de l'École et de ses traditions, puis s'est profondément impliqué, au travers de la Chaire de Médecine Tropicale dont il est resté pendant plusieurs années titulaire, dans la pérennité du Pharo, cherchant à lui donner un second souffle. La fermeture de l'École comme du Pharo, fut pour lui ressentie comme un échec dont il ne s'est jamais remis. Plus tard, lors de son parcours à la Direction centrale comme Directeur à l'action scientifique et technique comme lors de ses années de Directeur de l'École du Val-de-Grâce, il n'a eu de cesse de dénoncer avec vigueur

certaines orientations prises en même temps qu'il établissait une multitude de partenariats avec des institutions universitaires pour mieux asseoir le devenir de la recherche et de l'enseignement. Ses prises de position, jamais réactionnelles et toujours argumentées, pleines de conviction quant au devenir du service et axées sur la continuité des choses, ne lui ont pas toujours servi ...

C'est ensuite sa dévotion à une médecine et à un enseignement de qualité. Issu de l'Internat des Hôpitaux de Marseille où nous avons partagé le désir jamais assouvi de connaissances et de pratiques, il s'y est alors construit ce qu'il restera ensuite : un infectiologue tropicaliste avec le soutien de Pierre Pene, un interniste sous la houlette d'Yves Carcassonne, un cardiologue sous la férule de Pierre Serradimigni, ses maîtres. S'affirmant tropicaliste lors de son premier poste à Nouakchott, c'est lors du médicat que ses pairs le découvriront s'imposant comme un brillant major d'un concours qui restera dans les annales par la richesse de ses lauréats, tous ou presque devenus agrégés du Service de Santé des Armées. Par sa vision éclairée, il deviendra une référence en termes de paludologie, reconnu au niveau national et international. Mais ce qui a interpellé chacun de ceux qui l'ont côtoyé, qu'il s'agisse de ses maîtres, de ses collaborateurs et de ses malades, c'est une capacité de synthèse hors du commun, rendant limpides les questions les plus ardues et éblouissants ses exposés et conférences. Cette qualité l'a imposé de façon irréfutable comme chef d'école sans qu'aucun ne cherche à lui disputer cette fonction. Ses enseignements au Pharo, ses leçons d'agrégation, ses conférences et ses communications nationales et internationales, resteront comme des modèles. Ceux qui furent ses maîtres au sein du Service de Santé des Armées peuvent encore en témoigner.

C'est enfin l'homme. Ne reniant jamais ses valeurs et ses convictions, fidèle en amitié, Jean-Étienne Touze ne concevait pas le conflit, s'attachant toujours à rétablir les relations lorsqu'elles venaient à se distendre. Il aimait l'Autre, ne cherchait pas à le façonner à son image, savait reconnaître et s'appuyer sur les qualités de chacun et accepter leurs différences. Il a largement contribué, entre 1986 et 2000, à créer, au sein de l'HIA Laveran, un climat propice au travail, à l'entente entre les différents services, à la mise en commun de toutes les énergies. Période exceptionnelle, pour ceux qui l'ont connue, de cet HIA où les services médicaux ont su générer un esprit d'entreprise et recréer au sein de cet hôpital une identité, y associant les composantes du Pharo, de la recherche et de l'enseignement en particulier. Homme de culture qui ne faisait jamais valoir sa connaissance des choses de la vie, homme de passion pour les causes qu'il souhaitait défendre, homme de raison mais sans compromission pour le bien de l'ensemble de ses pairs. Homme qui s'imposait à tous par une séduction naturelle, une façon d'être et de se comporter qui tenait à la fois de la distinction sans doute héritée de son père, ambassadeur de France, mais aussi d'une touche d'orientalisme qu'il devait à sa mère. Mais homme qui avait bien sûr, comme chacun, ses fragilités dont il partageait les effets avec ses proches et qui le rendaient, aux yeux de tous, profondément attachant.

En perdant si tôt Jean-Étienne Touze, nous avons perdu tout cela, et donc bien au-delà du médecin et de l'académicien.

Jean-Étienne, Frère d'armes et mon Ami, que n'avons-nous pas partagé avec passion tout au long de notre parcours commun et autour de nos publications ! Pour moi, celle-ci sera la dernière.

L'albatros qui rugissait « Tribulations d'un médecin de la marine » Denis Gutierrez (Bx 78)



Mars 2019 – Éditions les Presses du Midi – 121 avenue d'Orient – 83100 Toulon
www.lespressesdumidi.fr (12 €)

Notre camarade Denis Gutierrez, ancien médecin sous-marinier, nous conte, dans un petit livre de 94 pages, onze courtes nouvelles émaillant la vie d'un médecin de la marine, ayant, comme lui, connu des expériences multiples sur terre, sur mer et sous la mer.

La première de ces nouvelles donne son nom au titre de l'ouvrage et a été récompensée par le premier prix dans la catégorie Récits et Nouvelles du concours littéraire 2018 de la fédération des clubs de la Défense.

À l'évidence, ces récits sont librement inspirés par la carrière riche et variée de notre camarade. Notre École figure en bonne place dans ce livre plein d'anecdotes vécues et sobrement contées.

La lecture se fait aisément et, pour celles et ceux qui n'appartiennent pas à notre monde, ce petit opuscule permet de découvrir des facettes diverses de la vie, parfois mouvementée, d'un médecin de la marine.

A. Pierre (Bx 63)

Des ONG de rêve

Edmond Bertrand (Bx 47)

Janvier 2019 – Éditions L'Harmattan – 5-7, rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris www.editions-harmattan.fr (15 €)



Notre camarade Edmond Bertrand, dans un roman de 134 pages, nous conte l'histoire de deux jeunes Français qui, s'étant rencontrés, vont créer deux ONG utilitaires : « Machines à coudre pour tous » et « Lunettes pour tous ». Ce roman nous permet de découvrir des mondes aussi variés que celui de la mode ou bien de l'optique. Il est rempli d'anecdotes qui montrent la parfaite connaissance de l'Afrique de l'auteur. Tout au long de ce récit fictif on croise cependant des personnalités bien réelles. Facile à lire, ce petit ouvrage nous entraîne de l'Auvergne et Paris vers une capitale africaine et au pays des Pygmées.

A. Pierre (Bx 63)



Lucien-Charles BARTHÉLÉMY (Bx 52)
Décédé le 20 août 2019

**Éloge funèbre du professeur
Lucien BARTHÉLÉMY**

Privilege de l'âge, dit-on... Ouais ! Peut-être bien... Mais certainement privilege douloureux, que de voir, les uns après les autres partir ses amis de promo ou des promos voisines.

Lucien-Charles Barthélémy, mon ami et camarade de Santé Navale, est décédé le 20 août dernier.

En juin, une courte lettre qu'il m'a envoyée par Internet pour m'annoncer le décès de son fils aîné Pierre m'avait alarmé, car il faisait état d'ennuis graves de sa santé à lui, et je me demandais que faire pour les assister, son épouse et lui. Comme il me disait aussi que ses enfants étaient venus les entourer, Marie-Thérèse et lui, je décidai d'attendre la fin de la période des vacances pour aller leur rendre visite sans interférer avec leurs enfants. Avec une certaine lâcheté, j'espérais qu'une fois de plus il récupérerait de la présente alerte... Hélas la nouvelle de son décès m'est parvenue peu après.

La cérémonie des funérailles qui eut lieu dans l'église du Pradet proche de la maison de Lucien Barthélémy, fut digne et recueillie ; elle rassemblait la famille, les amis, dont certains tels Mialon son ancien chef de clinique à Brest, celui qui sauva une première fois Lucien Barthélémy d'une mort prématurée par étouffement, grâce à un geste médical approprié fait juste à temps, des membres de sa promo de Santé Navale (Brisou, de la 52), de l'ASNOM locale. Surtout : la présence de nombreux anciens du GERS, la plupart anciens du GPD : le téléphone arabe avait fonctionné ! J'ai pu, après la cérémonie remémorer en bavardant avec eux tout ce que la Marine et la Plongée sous-marine doivent à Barthélémy : les tables thérapeutiques « GERS », pour traiter les accidents de plongée, l'introduction en France de l'Oxygénothérapie hyperbare (Barthélémy s'était déplacé en Hollande, auprès de Boerema, qui avait introduit cette thérapeutique, pour confronter les connaissances établies par le GERS et celles du Professeur hollandais), les Tables de plongée à l'air, aux mélanges (le « Ternaire » que l'on appelle maintenant « Trimix », ça fait plus U.S. !) ... et les recherches entreprises par lui au GERS ont été poursuivies avec Barthélémy ou ses élèves à Brest ! Détailler davantage serait lassant.

Et dire que, dans cet organisme (le GERS), où le Commandant Cousteau avait laissé d'autres habitudes, aucun des protocoles thérapeutiques, aucune des tables de plongée, aucun des appareils imaginés ou améliorés ne porte le nom du Professeur Barthélémy : ils sont dits « GERS » ou « Marine Nationale », tout simplement, conformément à l'éthique et à l'honnêteté de Barthélémy.

Alex Michaud (Bx 54)

Le professeur Barthélémy a été membre fondateur en 1964 de la Société de Médecine et Physiologie de la Plongée devenue par la suite Medsubhyp.

Il quitte la vie militaire en 1969 après une affectation à Brest à la 2^e ESDRA, et prend des

fonctions d'enseignement en Physiologie et Médecine du Sport à la faculté de médecine de Brest, où il va faire installer au CHU Morvan un des premiers caissons multiplaces. Il mène des études nombreuses sur les effets des hautes pressions, sur les mécanismes de la crise convulsive hyperoxique, les indications de l'oxygène hyperbare et la sécurité de sa mise en œuvre... Il laisse également une importante documentation sur la physiopathologie, l'évaluation et la prise en charge des accidents de plongée.

M. Barthélémy a été souvent membre civil des concours du service de santé et ses questions exigeantes étaient toujours suivies de commentaires d'un enseignant passionné et passionnant.

Jusqu'à ses derniers mois, sa mémoire prodigieuse étonnait ses visiteurs quand on abordait un sujet sur la plongée, son regard lumineux brillait et il se tournait vers sa bibliothèque pour retrouver à coup sûr la revue et l'article qui faisait référence...

Lucien Barthélémy avait pris sa retraite en 1995 et s'était installé près de Toulon où il restait en contact avec l'Amicale des Plongeurs, avec toujours beaucoup de reconnaissance et d'estime pour eux.

François-Michel Galland (Bx 72)

Serge BELLARD (Bx 69)

Décédé le 15 septembre 2019

On n'y pense guère, on croit que ça va durer toujours, qu'on aura encore le temps de discuter de beaux dossiers, de débattre d'idées, de parler de la Vie. Et puis soudainement, en quelques jours, sans que rien ne le laisse prévoir, tout s'arrête. Brestois d'origine, Serge Bellard a été médecin de brousse en Nouvelle Calédonie pendant trois ans : c'était sa vocation initiale au sortir de l'École, celle de médecin colo, née des récits des anciens. Ce séjour lui avait forgé un regard d'ethnologue, respectueux des cultures, sachant se mettre à l'écoute de l'Autre. Il évoquait souvent avec nostalgie ce temps où il faisait ses visites à cheval dans les tribus. Au retour en Métropole, ce sera une garnison à Metz, puis médecin des gens de mer à Douarnenez, puis Assistant en Neurologie à Toulon et, après un premier poste à Lille, retour à Brest où il sera, de 1991 à 2010, un chef de Service apprécié et respecté du Service de Neurologie de l'Hôpital d'Instruction des Armées Clermont Tonnerre. À l'issue du temps de la technique, un poste administratif, oui, mais en Nouvelle Calédonie : la boucle était bouclée ! De retour à Brest, ce retraité actif est rapidement revenu à la Neurologie comme réserviste à l'HIA puis consultant au CHU et collaborateur en cabinet où il retrouvait son ancien adjoint. Il avait prévu d'arrêter, à la fin de cette année : enfin pas tout à fait... quelques remplacements, quelques enseignements, au-delà des mers, étaient à l'étude.

Un chef de Service apprécié et respecté.

Apprécié car très attentif aux autres, toujours à l'écoute avant de prendre une décision.



Apprécié car toujours très humain avec les malades, leurs familles.

Apprécié car d'humeur toujours égale.

Respecté car travailleur, restant souvent tard le soir la porte de son bureau ouverte pour y accueillir quiconque, collègue, personnel, aurait souhaité lui parler, que ce soit d'un problème de service, d'un dossier, mais aussi de soucis personnels ou encore de philosophie, d'art...

Respecté car juste et bienveillant.

Dès son arrivée, il a dynamisé le service et l'équipe et en quelques années, avec un service refait à neuf, une activité en pleine croissance, une équipe dont il savait motiver chacun, il a développé des pôles d'excellence. Les finesses de la sémiologie de la cognition, l'étude des émotions le passionnaient, l'enthousiasmaient et il savait avec bonheur faire partager cet engouement. Son savoir et son expertise étaient reconnus et il avait établi de nombreux partenariats dans ce domaine avec le CHU et la Faculté de Psychologie de Brest. Très vite, son empathie et son humanité l'ont conduit à s'intéresser aux patients douloureux, souvent laissés pour compte à l'époque et à créer la première consultation de prise en charge de la douleur à Brest. Il se rendait toujours disponible pour les malades, les familles et les associations.

Mais, à côté du Neurologue fin sémiologue, rigoureux et savant, il y avait un homme aux multiples facettes :

Le médecin militaire à la belle prestance, toujours élégant.

L'enseignant doué d'une clarté pédagogique rare.

Le Biker qui l'été partait faire la route 66 en Harley.

Le peintre qui tapissait son bureau de ses toiles, sachant saisir instants et physionomies avec talent, témoignant de son sens de l'observation.

Le bretonnant attaché à ses racines.

Le danseur émérite.

Le tennisman et le randonneur amateur de longs treks en altitude ou dans le désert.

Le bricoleur infatigable.

L'ethnologue, friand des cultures du monde et de réflexions philosophiques.

L'homme qui se réjouissait des joies des autres et qui savait taire ses peines.

Et puis l'Ami fidèle, solide, sage.

À son épouse Monique, depuis toujours à ses côtés et avec qui il formait un « couple merveilleux », à ses enfants et petits-enfants, nous redisons toute notre affection et partageons leur douleur.

Fabien Zagnoli (Bx 77)

Philippe DEROUSIERS (Bx 59)

Décédé le 21 avril 2019

Une trajectoire insolite.

Ignorant totalement l'existence de nos prestigieuses « classes prépas » des écoles annexes, il a réussi le concours d'entrée alors qu'il était déjà en deuxième année de médecine. C'était en fait un deuxième essai après une tentative infructueuse en fin de première année.

L'ambiance du 147 cours de la Marne lui convenait à merveille et visiblement ses nombreuses activités extra-scolaires le comblaient. Latiniste distingué, il cultivait avec bonheur l'art du bon mot. Impossible de parler de Philippe sans évoquer le pianiste (très) classique qu'il était. Très bon connaisseur du répertoire et jamais en manque d'idées, il avait organisé un concert dans la chapelle de l'école avec le concours d'un violoniste (le camarade F. Lacoste) et d'un altiste. Après Philippe Renon, il a tout naturellement pris les rênes de la chorale. Comme il était incontournable il participait activement chaque année à la préparation de « l'Aiglon ». Pour toutes ces activités la « strass » lui a décerné le titre honorifique « d'élève le plus méritant » ... bien mérité ! Patatras sa carrière militaire placée sous les meilleurs augures s'est brusquement interrompue au cours de sa première affectation... Rendu à la vie civile, il s'est installé généraliste à Bordeaux.

C'est à la retraite que j'ai pu faire réellement sa connaissance. Pendant plusieurs années nous nous retrouvions une fois par semaine autour de son piano. Là j'ai pu apprécier ses qualités d'accompagnateur et sa maîtrise de la pulsation.

Alain Guillaume (Bx 59)

André FONTAYNE (Bx 41)

Décédé le 14 décembre 2018



C'est avec une grande émotion que j'évoque mon beau-père André Fontayne, 96 ans, décédé à La Rochelle en décembre 2018. Né à Montpellier, le 30 mai 1922, André Fontayne était fils d'un médecin exerçant à Alès dans

le Gard. Admis au concours en 1941, il rejoint l'École de Santé Navale alors repliée à Montpellier. En 1943, grâce à l'intervention des autorités de santé militaire, les quatorze Navalais de la promotion 41 échappent au STO en Allemagne et rejoignent Bordeaux ; ils sont logés dans une école primaire derrière la faculté des Sciences, les bâtiments du cours de la Marne étant occupés par les Allemands. En 1944, ses examens de médecine passés, il part en permission à Alès où son père est en contact avec la résistance. Il rejoint ensuite un maquis dans les Cévennes. Son poste de secours est touché par un tir allemand. Il participe à la libération d'Alès le 21 août 1944.

Début septembre 1944, il décide de rejoindre Aix-en-Provence où il se présente à l'État-major du général de Lattre de Tassigny commandant l'Armée B qui remonte la Vallée-du-Rhône. Accueilli à bras ouverts, en raison du manque de médecins, André Fontayne, en fin de 4^e année de médecine, est nommé médecin auxiliaire au 3^e Bataillon médical de la 3^e Division d'Infanterie Algérienne (DIA). Il commande une équipe de 16 brancardiers. Début octobre, dans le sud des Vosges, les Allemands résistent malgré les violentes attaques des troupes françaises ; les pertes sont nombreuses.

Le 1^{er} novembre 1944, André Fontayne, âgé de 22 ans, reçoit une première citation à l'Ordre de la Brigade : « Jeune Médecin auxiliaire qui a fait preuve d'un cran et d'un mépris du danger dignes d'éloges. S'est dépensé sans compter du 4 au 6 octobre 1944 au col du Rahmne en allant avec ses équipes de brancardiers au 1^{er} Bataillon soigner et évacuer de nombreux blessés et cela malgré les concentrations d'artillerie meurtrières. Du 14 au 17 octobre 1944, vers les Barranges et la côte 789, a soigné des blessés sous le feu des armes automatiques ennemies. La présente citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec Étoile de Bronze. » Signé Général Duval. Commandant la 3^e DIA.

Sur ordre des autorités Marine, le jeune médecin doit rallier l'École Santé Navale à Bordeaux. De retour, il est affecté avec Pierre Navarranne (Bx 41) au 1^{er} Régiment de Fusiliers marins de la 1^{re} Division Française Libre (DFL) pour réduire la poche de Royan. En décembre 1944, devant l'offensive allemande menée par Von Rundstedt sur le front d'Alsace, la division est rappelée d'urgence et André Fontayne avec son bataillon rejoint Illhausern au confluent de l'Ill et de la Fecht, au nord de Colmar. Il se rappelle le froid intense (- 20°) et les canaux pris par les glaces. Le 20 janvier 1945, ordre est donné à la 1^{re} DFL d'attaquer sur tout le front de l'armée allemande. Les combats sont d'une extrême violence.

Le 25 janvier, sur le pont en partie détruit, revenant de prendre contact avec le poste de secours, André Fontayne est blessé à la cuisse droite et au coude gauche par éclats d'obus de mortier. Rapidement secouru, il est hospitalisé et opéré à l'hôpital franco-américain Spears au Mont Saint-Odile avant d'être évacué vers Rennes par train sanitaire. Après sa convalescence, il rejoint Villefranche-sur-mer en vue d'une offensive sur Turin. C'est dans cette ville qu'il apprend la capitulation allemande. Le 14 juillet 1945, André Fontayne participe au défilé de la Victoire à Paris.

Le 27 décembre 1945, l'Amiral Lemonnier, chef d'État-major de la Marine cite à l'Ordre de la Division : « Le Médecin auxiliaire de l'École Santé Navale Fontayne, affecté dans un régiment de reconnaissance, a toujours fait preuve d'un courage inaltérable, accomplissant lui-même les missions les plus dangereuses. Blessé à Illhausern au cours d'une reconnaissance avancée pour établir son poste de secours. »

La guerre est finie. De retour à Bordeaux, André Fontayne soutient sa thèse le 1^{er} avril 1946 et se marie avec Nicole Broquisse. Ayant choisi la Marine, il est affecté médecin en sous ordre sur La Lorraine, un cuirassé datant de la Grande Guerre, servant de navire école de canonnage. En 1947, quelques jours après la naissance de leur première fille Martine – ma future épouse – il quitte sa famille début février, pour une affectation en Indochine, et rallie Haiphong dans le delta du fleuve Rouge. Pendant 18 mois, il est médecin de 1^{re} classe sur l'avis Le Chevreuil puis à l'infirmerie-Hôpital Francis Garnier à Saigon. La Médaille

des colonies lui est décernée en 1948. De retour en France, il retrouve sa famille. Après son congé, André Fontayne est désigné en 1949 comme médecin en sous ordre au Centre Sirocco à Alger, où il réside en famille ; Sylvie naît en 1950. Il est affecté ensuite à Cherbourg en 1952, comme médecin major de l'École « Électriciens Sécurité » où il commence à préparer la spécialité de radiologie. Leur troisième fille, Jenny, naît en 1952. Il est désigné pour servir à l'Hôpital maritime de Brest en qualité d'assistant de radiologie. Nommé médecin principal, il est affecté à l'Hôpital maritime de Cherbourg (1955-1960), comme chef du Service d'électroradiologie. De 1960 à 1966, à l'Hôpital maritime Sainte-Anne à Toulon, André Fontayne, nommé Médecin en chef, est Chef du Service de radiologie. Il assure, dans sa spécialité, la fonction de Professeur à l'École d'application du Service de santé de la Marine. Après les accords d'Évian, il participe avec le porte-avions Lafayette à l'évacuation des Français d'Algérie, avant de faire partie d'un équipage réduit qui ramène le bâtiment aux États-Unis dans une ultime traversée. Titulaire de la croix de guerre, il est nommé Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur le 29 mars 1964.

André Fontayne quitte le Service actif en 1966 pour s'installer à La Rochelle comme radiologiste durant plusieurs décennies. Demeurant depuis 1972 avec son épouse Nicole, dans une belle et grande maison, près des parcs, ils sont si heureux d'accueillir leurs trois filles, leurs conjoints, leurs dix petits-enfants, et les treize arrière-petits enfants. Durant de longues années, il s'engage auprès de la Croix Rouge française. La Croix de Vermeil pour services rendus lui est décernée le 5 décembre 2000.

André Fontayne n'a jamais oublié Santé Navale et ses camarades ; avec Nicole, ils participent activement aux retrouvailles annuelles de la promotion 41. Jusque tard dans sa vie, les deux anciens Navalais aimaient discuter de la boîte. Mon beau-père avait le souci constant de mon parcours au sein du Service. Il m'évoquait souvent les souvenirs si vivaces de sa carrière marine. Son épouse hélas diminuée physiquement par des séquelles d'accident vasculaire cérébral, décède en 2014. Aidé de ses trois filles et de toute sa famille, André Fontayne surmonte avec courage cet amour brisé après 68 ans de mariage. En septembre 2018, mon beau-père rejoignant une maison médicalisée, en raison de son état de santé qui déclinait, refuse le transport en ambulance, lui rappelant, 73 ans après, le traumatisme de son évacuation lors de sa blessure en Alsace. Il n'en avait jamais parlé. André Fontayne a gardé au plus profond de sa mémoire sa blessure psychique invisible.

Je remercie chaleureusement Louis Armand Héraut (Bx 57) de m'avoir communiqué ses notes suite à un entretien téléphonique qu'il avait eu en 2010 avec André Fontayne. Mon beau-père parlait rarement de sa période de guerre. Ses citations ont été découvertes après sa mort dans une chemise « papiers militaires ».

Olivier Farret (Bx 66)

Jean-Jacques KOWALSKI (Bx 69)

Décédé le 28 juillet 2019

Notre camarade le MCS Jean-Jacques KOWALSKI est décédé le 28 juillet à l'âge de 68 ans. Issu du Prytanée National Militaire où il était rentré dès la classe de sixième, il avait intégré Santé Navale en 1969.



Après sa formation complémentaire à l'IMTSSA du Pharo, la carrière de Jean-Jacques dans le SSA avait été marquée par de prestigieuses affectations opérationnelles : Il avait été médecin-chef du 2^e régiment étranger de parachutistes de Calvi de 1989 à 1993 et avait servi à Sarajevo avec son régiment. Son expérience et celle de son équipe sont retracées dans le livre « Indicatif Clochette, médecins des BEP et des REP, 70 ans au service des Légionnaires parachutistes » (éditions Lavauzelle). Jean-Jacques avait ensuite été le Médecin Chef de la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris (BSPP) de 1999 à 2005. Après avoir été Directeur Interarmées du SSA à Dakar, il avait poursuivi jusqu'à l'an dernier une carrière civile de médecin du travail auprès d'EDF Nucléaire. Pensées pour ce camarade attachant, plein d'humour et resté particulièrement fidèle à ce qui avait tracé sa route d'Homme, de Médecin et d'Officier. Qu'il repose désormais en paix.

Bruno Pats (Lyon 68)

J'ai appris avec beaucoup de peine le décès de notre camarade Jean-Jacques Kowalski. Sa magnifique carrière médicale et militaire témoigne de ses grandes qualités et de son ouverture d'esprit, accompagnées d'une grande décontraction et de beaucoup d'humour. Nous avons partagé une affectation à Berlin, lui au dispensaire familial, moi à l'hôpital, et étions restés amis depuis. Nous étions tous deux écrivains et avons constitué une équipe

efficace permettant de se mesurer aux Allemands et aux Alliés. Beaucoup de bons souvenirs (à Dinan, au Val-de-Grâce) avec lui et avec son épouse Dominique, trop tôt décédée.

Dominique Jaubert (Bx 65)

CAMARADES**André CASTET (Bx 39)**

Décédé le 14 octobre 2018

Jean SAINT-ZÉBY (Bx 49)

Décédé le 13 janvier 2019

Alain BORDIER (Bx 63)

Décédé le 30 mai 2019

Pierre DELPY (Bx 49)

Décédé le 1^{er} juin 2019

Jacques DE LEYMARIE (Bx 52)

Décédé le 5 juin 2019

Philippe PUECH (Bx 69)

Décédé le 30 juin 2019

Michel DUPAIN (Bx 46)

Décès publié le 12 juillet 2019

Jean-Jacques KOWALSKI (Bx 69)

Décédé le 28 juillet 2019

Henri MONTABONE (Ly 46)

Décédé le 4 août 2019

François VEILLON (Bx 61)

Décès publié le 10 août 2019

Pierre N'GUYEN TRUNG LUONG (Bx 51)

Décédé le 15 août 2019

Lucien BARTHÉLÉMY (Bx 52)

Décédé le 20 août 2019

Serge BELLARD (Bx 69)

Décédé le 15 septembre 2019

Stéphane PLOUVIER (Bx 55)

Décédé le 16 octobre 2019

Jean-Louis SEGUETTE (Bx 63)

Décédé le 19 octobre 2019

Jacques CHURET (Bx 51)

Décédé le 15 novembre 2019

Jean BELAUBE (Bx 47)

Décédé le 17 novembre 2019

ÉPOUSES ET VEUVES**Isabelle AMOURETTI**

Épouse de Michel AMOURETTI (Bx 58)

Décédée le 21 mai 2019

Andrée COLMARS

Veuve de Maurice COLMARS (Bx 43)

Décédée le 25 mai 2019

Madame Danièle MAITREROBERT

Épouse de René MAITREROBERT (Bx 49)

Décédée le 24 juin 2019

Annie ARNAUD (CDT Administration SSA)

Épouse de Pierre DESSALES (Bx 56)

Décédée le 6 juillet 2019

Marie-Claire LAROCHE

Épouse de Roland LAROCHE (Bx 59)

Décédée le 21 juillet 2019

Jeanne REYNIER née Giroux

Veuve de Michel, Léo REYNIER (Bx 53)

Décédée le 13 août 2019

Christiane PARNEIX

Épouse d'Yves PARNEIX (Bx 55)

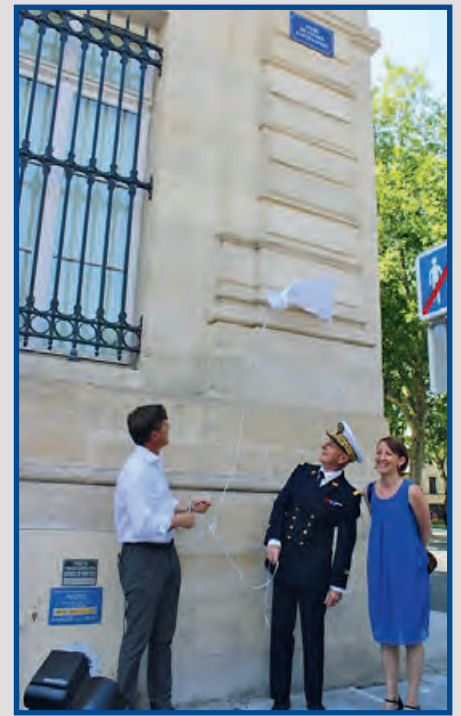
Décédée le 27 août 2019

Michèle CHARLES

Épouse de Daniel CHARLES (Bx 59)

Décédée le 20 novembre 2019





29 juin 2019
Inauguration de l'Allée Santé Navale
et du nouvel emplacement
du Monument aux Morts





CONGRÈS ASNOM

BORDEAUX

14, 15 ET 16 MAI 2020



**Le prochain Congrès national
de l'ASNOM se tiendra à Bordeaux.**

Note d'information
dans ce bulletin
en page 70.

